

151

€ 12

**LA MORALE
DU CHRISTIANISME.**



*Ramassez cela, vous en ferez toujours
quelque bon usage.* Page 228.

LA MORALE DU CHRISTIANISME,

OFFERTE A LA JEUNESSE,

PAR M. DE S.....

AUTEUR DE LA CONFORMITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

AVEC LES BESOINS DE NOTRE COEUR.



LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, 55.

1841.

PROPRIÉTÉ DE

Le fort

INTRODUCTION.

LA morale du christianisme a rencontré de tout temps des admirateurs assez nombreux et des défenseurs assez éclairés, pour n'avoir pas besoin sans doute d'entreprendre sa défense aujourd'hui; si je viens donc l'exposer de nouveau devant vous, jeunesse chrétienne, à laquelle je m'adresse ici spécialement, c'est pour la rapprocher de votre âge, et vous apprendre à y découvrir tous les trésors et les avantages qu'elle lui offre; c'est pour que vous puissiez en goûter de bonne heure les fruits; c'est pour vous montrer que ce joug n'est point au-dessus de vos forces.

D'autres vous parleront peut-être de votre indépendance; pour moi, je vous estime assez pour espérer que vous m'entendrez plus volontiers encore vous parler avant tout de vos devoirs.

Si votre existence, si frêle dans son principe, ne s'est conservée jusqu'à ce jour que par les bienfaits de Dieu et les soins de ceux qui vous entourent, vous n'aurez pas de peine à comprendre que la reconnaissance et l'amour envers Dieu et envers vos semblables doivent vous créer de nombreuses obligations; vous trouverez donc juste de payer avant tout cette dette; vous vous instruirez volontiers de la manière de vous en acquitter, et vous comprendrez que ce n'est pas une stérile admiration que nous vous demandons pour cette morale sublime qui doit régler toutes nos actions.

Nous avons droit, j'ose le dire, de compter sur votre générosité et sur votre courage; c'est à votre âge qu'il importe de faire usage de ses forces et de ses facultés. Ce Dieu, que vous êtes appelés à servir, est jaloux des prémices de ses ouvrages; ce serait le bien mal connaître que de croire pouvoir lui réserver ses dernières années et des facultés affaiblies, que le monde rejette avec dédain.

Ce sera donc sans crainte que nous vous proposerons des efforts à tenter et des combats à soutenir, puisque c'est à votre âge qu'ils appartiennent, et qu'ils serviront d'ailleurs à vous fortifier davantage pour le reste de la vie; il n'y aura plus en effet d'ennemis invincibles pour celui qui aura appris de bonne heure à se vaincre lui-même.

Enfin, si l'autorité des exemples est encore nécessaire à quelques âmes plus faibles, à quelques cœurs moins courageux, ou moins dociles, pour les décider à embrasser la pratique des préceptes de la morale chrétienne, ils ne nous manqueront point, sans doute,

et nous n'éprouverons que l'embarras du choix parmi cette foule de héros que le christianisme a produits à toutes les époques, dans tous les états et toutes les situations de la vie. Ce genre de preuves est inépuisable, et quoiqu'il ait fourni déjà une abondante matière à tant de précieux recueils, nous aurons encore une ample moisson à faire dans ce champ si fécond.

C'est ainsi que tous les préceptes de cette morale divine seront toujours justifiés contre les excuses et les plaintes de notre lâcheté. Dieu, pour nous confondre, n'aura qu'à nous opposer la vie des justes et des hommes vertueux, qui ont triomphé de tous les obstacles et des difficultés que nous regardons comme insurmontables.

Après avoir donc parcouru, dans la première partie de cet ouvrage, les diverses obligations de la morale chrétienne, nous vous en montrerons l'application dans quelques faits propres à vous inspirer une noble émulation.

Le christianisme, dans ce siècle même, est encore assez riche en ce genre pour que la vérité suffise à l'ornement des récits.

J'espère, jeunes lecteurs auxquels je m'adresse, en mettant sous vos yeux ces exemples de vertu et de dévouement, exciter dans vos cœurs une émulation pleine d'ardeur, un courage proportionné aux circonstances et aux épreuves qui vous attendent dans une vie, dont vous ne connaissez point encore les amertumes.

Je ne suis point moi-même séparé de votre âge par une aussi grande distance que vous pourriez le

penser ; je touche presque encore aux dangers qu'il a à traverser.

J'ai ressenti aussi, dans ce passage, les atteintes de la lutte, et la victoire n'est due qu'à Celui qui a combattu avec moi..... N'est-il pas juste que, quoiqu'obligé de ne point déposer les armes, je tende une main dans le passage le plus glissant à ceux qui me suivent ? Ainsi, dans les sentiers escarpés, celui qui s'est élancé le premier à travers les précipices, lors même qu'il lui reste encore à gravir une pente rapide, s'il pense poser son pied sur un sol plus ferme, tendra la main à ceux qui sont à sa suite. C'est ainsi, mes amis, que vous pourrez croire à mes paroles, à mes épreuves, à ma conviction ; heureux si je puis, par mes efforts, vous faire éviter les écueils dont vous êtes environnés, vous inspirer le courage nécessaire aux combats qui vous attendent, et vous introduire enfin dans cette voie où vous trouverez de si illustres exemples à imiter !.....





LA MORALE

DU CHRISTIANISME.

1.^{re} PARTIE.

PRÉCEPTES QUE RENFERME LA MORALE CHRÉTIENNE.

PLAN ET DIVISION DE L'OUVRAGE.

Le christianisme, étant fondé sur la nature de Dieu et sur celle de l'homme, et devant être l'expression de leurs rapports, renferme nécessairement dans sa morale tout ce que ces rapports exigent.

Il devra donc, en premier lieu, communiquer et prescrire même à l'homme la connaissance de Dieu et de tous les devoirs qui en découlent.

Secondement, l'homme n'étant pas créé pour vivre seul et séparé de ses semblables, il devra encore lui tracer les devoirs et les obligations que ces rapports avec eux entraînent dans les diverses situations, où il peut se trouver.

Enfin, Dieu appelant par la religion chrétienne l'homme à un perfectionnement personnel, elle contiendra des règles et des préceptes particuliers pour le faire arriver à ce but.

Ainsi s'offre à nous une division bien naturelle de la morale chrétienne , en considérant les devoirs qu'elle nous impose envers Dieu , envers nos semblables et envers nous-mêmes. En nous instruisant ainsi de nos devoirs , cet examen de la morale chrétienne servira encore , je l'espère , à nous convaincre toujours davantage de la vérité de cette religion si bien proportionnée à la nature de l'homme , et si propre à le perfectionner , en le rapprochant de Dieu , en le rendant utile à la société, en établissant enfin la paix au dedans de lui-même par le règne de la vertu et l'empire sur ses passions.

Jeunes lecteurs , auxquels je m'adresse spécialement , j'espère que cette étude , toute sérieuse qu'elle paraisse et qu'elle soit en effet , vous sera cependant plus douce que vous ne le pensez , et qu'une plus parfaite connaissance de ces divins préceptes vous portera à les chérir davantage.

CHAPITRE I.

DU PREMIER PRÉCEPT.

Tu n'aimeras qu'un seul Dieu , tu ne serviras que lui seul.

IL est évident que le premier principe et la véritable sanction de tous les devoirs de l'homme ne peuvent se trouver que dans la volonté de Dieu son auteur ; c'est bien à Celui qui a donné l'existence à la créature , à lui imposer des lois pour fixer ses rapports de dépendance ; c'est de son souverain domaine que découle le devoir de l'obéissance envers nos supérieurs , que nous de-

vons considérer comme ses mandataires ; et cette vérité a été si bien comprise , même par les peuples païens , que nous voyons leurs législateurs chercher à autoriser leur pouvoir par une mission divine.

Nous connaissons déjà les preuves et les témoignages invincibles qui distinguent notre religion de ces cultes profanes , nous n'aurons pas à les reproduire ici ; mais , en exposant seulement sa divine morale , ce sera presque suffisamment la prouver. Nous n'aurons pas de peine à reconnaître que ce n'est point à l'homme qu'il pouvait appartenir de révéler des vérités si élevées , de tracer des devoirs si sublimes et qui exigent en effet un secours *surhumain* , pour leur accomplissement.

Il n'eut jamais , sans l'ordre d'en haut , accepté une morale devant laquelle sa faiblesse frémit et ses passions se révoltent ; aussi , Dieu se plut-il à autoriser par une multitude de prodiges le premier interprète de ses volontés ; et si ce fut la voix d'un homme qui les transmet au peuple d'Israël , cet homme entendit lui-même celle de Dieu. Les divers préceptes du Décalogue vont donc nous offrir les premiers principes de cette morale , dont nous trouverons le perfectionnement dans l'Évangile.

« Tu n'aimeras qu'un seul Dieu , tu ne serviras que lui seul. »

Voilà le premier précepte , le principe et le fondement de la loi. Celui qui veut être aimé seul , avant tout , au-dessus de tout , est sans doute le Bien suprême et souverain ; mais quelle haute idée en même temps devons-nous concevoir de la créature , à laquelle un semblable ordre est donné dès son origine !

Dieu a créé aussi tous les objets qui nous envi-

ronnent; mais il ne leur enjoindra que de servir à l'usage de cette créature privilégiée, à laquelle seule il demande l'amour; c'est donc par l'amour que nous devons lui appartenir et faire éclater sa gloire. Voilà un tribut qu'il est bien digne d'un Dieu de se réserver; voilà la plus noble relation à établir entre lui et sa créature.

En effet, si nous examinons attentivement les rapports qui existent entre Dieu et l'homme, nous reconnaitrons la convenance et la justice de cet amour.

Dès que nous commençons à connaître Dieu, comme l'être souverainement puissant et parfait, nous ne pouvons manquer de nous sentir portés vers lui par l'amour et la confiance; or, ce penchant naturel de notre cœur indique déjà un rapport entre la créature et son Auteur. L'Écriture elle-même nous dit formellement que nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, et en effet notre âme est spirituelle, indivisible, immortelle, libre et intelligente; comme la divinité est toute dans tout l'univers, ainsi notre âme est toute dans chaque partie de notre corps; elle exprime même, dans ses facultés, une image, à la vérité imparfaite, de la Trinité.

Mais, outre ce rapport de ressemblance, « il y a, dit saint François de Sales, entre Dieu et l'homme, une admirable correspondance fondée sur leur perfection mutuelle; non qu'on puisse rien ajouter à la perfection de Dieu ou qu'il puisse recevoir quelque chose de l'homme; mais parce que, comme l'homme a besoin de Dieu, et qu'il ne peut tenir sa perfection que de la bonté infinie, Dieu a, pour ainsi dire, besoin de l'homme pour se communiquer au dehors par son infinie bonté; deux besoins bien différents, dont l'un suppose l'indigence, et l'autre la surabondance et le pen-

chant à donner. Notre âme, en éprouvant cette indigence, se tourne pour ainsi dire de tous côtés pour y remédier; mais, voyant que rien de créé ne peut remplir le vide et la capacité qu'elle sent au dedans d'elle-même; que plus son entendement connaît, plus elle veut connaître; que plus sa volonté aime, plus elle veut aimer, elle est contrainte de s'écrier : « Je ne suis donc point faite pour ce monde, puisqu'il n'est pas assez grand pour moi. Le Créateur, qui a mis en moi ce désir insatiable de connaître et d'aimer, est donc lui-même ce souverain bien auquel il faut que je tende et que je m'unisse, pour remplir mes desirs. »

Sans doute, ces rapports, ce penchant que nous trouvons en nous-mêmes et ce besoin d'un être infini que poursuit notre cœur, nous prouvent assez que l'amour de Dieu est notre véritable destination; et nous la suivrions avec ardeur et facilité, sans les déplorables effets du péché originel, qui a vicié non-seulement notre intelligence, mais plus encore notre volonté; aujourd'hui donc, si nous avons à lutter pour obéir à une loi si naturelle, et si nous ne pouvons l'accomplir sans le secours d'en haut, c'est à cette malheureuse cause qu'il faut attribuer un si déplorable renversement.

Et pourtant, si nous devons à la faute de notre premier père notre dégradation présente, la réparation divine, qui en a été la suite, nous a fourni de bien puissants motifs d'amour envers notre Dieu.

Coupables et pécheurs, nous sommes séparés, il est vrai, par mille obstacles de ce divin Maître; mais rachetés par le sang de son Fils, et adoptés pour ses enfants en Jésus-Christ, nous acquérons de nouveaux titres à son amour; si l'obligation est donc plus difficile, les secours sont aussi plus puissants, et les motifs plus pressants encore. C'est donc de tout notre cœur, de toutes

nos forces, et par-dessus tout, que nous devons aimer ce Père céleste; c'est nous dire que tout, dans nos affections, doit se rapporter à lui, que nous devons le chérir dans les auteurs de nos jours, le remercier dans les bienfaits que nous recevons de nos semblables, le respecter dans l'autorité de nos supérieurs, le chérir et le reconnaître dans nos frères souffrants; l'admirer dans toutes les merveilles qui nous environnent; le bénir dans tout ce que nous voyons de beau, de grand et de parfait. C'est nous dire que nous devons tout entreprendre et tout souffrir en vue de lui plaire; que tous les instants de cette courte vie, tous les battements de notre cœur doivent payer cette dette de l'amour, que l'éternité entière ne pourra acquitter; c'est craindre plus de lui déplaire et de l'offenser, que d'exposer nos intérêts, notre santé, notre vie même; c'est comprendre, en un mot, que notre existence elle-même n'a de prix et de valeur qu'en contribuant à la gloire de cet être, seul parfait, seul nécessaire. Voilà ce que nous appelons aimer Dieu par-dessus tout.

Si nous rapprochons maintenant notre conduite de cette grande obligation, que de reproches n'aurons-nous pas à nous faire? Cependant, c'est bien à la jeunesse surtout, que Dieu a droit de demander le tribut de ses affections. Notre divin Maître ne lui a-t-il pas tendu lui-même les bras en appelant à lui les enfants? Ne leur a-t-il pas donné des témoignages assez touchants de tendresse? N'a-t-il pas daigné lui-même traverser les diverses périodes de cet âge, pour nous y laisser des exemples si instructifs de sagesse et de soumission tout ensemble? Depuis la crèche jusqu'à la croix, y a-t-il quelque vertu pour laquelle il ne puisse servir de modèle? C'est donc, je le répète, dès nos premières années que nous devons nous montrer empressés à témoigner à Dieu

notre amour. Un fils bien né ne commence pas d'ordinaire à répondre par les outrages et l'ingratitude à l'amour de ses parents, se réservant de changer de conduite à leur égard dans la suite; il n'oserait leur faire cette promesse dérisoire d'un avenir incertain.

N'y aurait-il donc que l'Auteur suprême de notre être et de celui de nos parents, pour qui cette insultante conduite pût être permise! Telle est cependant la déplorable pente de la jeunesse de nos jours; elle croit, pour ainsi dire, trouver dans son âge une excuse à ses désordres et à l'oubli de son Créateur; elle se montrera précoce, active, intelligente pour les arts, l'industrie et les sciences physiques; ses premiers essais en ce genre ne manqueront pas d'encouragements, et je dois le dire ici, à cause de la direction qui lui est donnée, ce perfectionnement matériel absorbera toutes ses facultés et deviendra exclusivement le but de ses efforts; ainsi l'intelligence ne semblant plus appelée qu'à s'exercer sur la matière, pour en combiner sans fin les modifications, perdra l'usage de ses plus nobles fonctions.

Ne croyez donc point, mes jeunes amis, avoir rempli toute votre destinée, lorsque vous serez parvenu à la connaissance des chefs-d'œuvre de l'art ou de la science humaine, lorsque vous aurez contribué à ce bien-être physique, aujourd'hui l'objet de tant d'efforts. Ne croyez point que Dieu ait donné à l'homme des qualités si nobles et de si précieuses prérogatives, pour ne lui confier que l'étude de la matière, pour se contenter de lui voir fondre ou tailler des métaux, reproduire des images fantastiques sur la toile, élever des édifices, remuer les entrailles de la terre et ne point chercher comme les animaux sa félicité hors de ce cercle matériel. Non, non, n'abjurez point ainsi, jeunesse chrétienne, la plus belle partie de vous-même; ne

renoncez point à ces promesses pour l'avenir. Quoiqu'au début de votre carrière, vous toucherez plus tôt que vous ne pensez à son terme, et vous ne tarderez pas à la trouver bien insuffisante à vos désirs; apprenez donc à bien connaître et à diriger, vers leur véritable fin, ces dons d'intelligence et d'amour, qui sont votre plus beau privilège, et qui vous feront porter vos vœux et vos espérances au delà de la vie présente; aimez cet Être si parfait, si grand, si puissant, qui daigne vous inviter lui-même à cet amour; comprenez que c'est là en effet où résident toute votre grandeur et votre félicité, votre immense supériorité sur les créatures inférieures et privées de raison, qui ne peuvent s'élever à cette connaissance et à cet amour, et vous trouverez le gage de votre immortalité dans ce lien qui doit vous unir à un être Éternel !

Quand vous aurez ainsi mis au premier rang cette connaissance et cet amour, quand Dieu sera devenu votre premier principe et votre unique fin, vous pourrez sans doute employer utilement aux diverses fonctions de la société, les facultés que vous tenez de lui. Puisqu'il vous a placé au milieu de cet univers et parmi vos semblables, c'est sans doute pour que vous usiez des dons qu'il vous prodigue et que vous remplissiez les uns à l'égard des autres les devoirs qui résultent de cette société et qui peuvent y maintenir l'ordre. Le chrétien fidèle ne sera donc ni moins laborieux, ni moins zélé à remplir toutes ses obligations; il ne repoussera ni le perfectionnement des arts, ni les progrès des sciences; mais rapportant tout à Dieu, il ne fera point sa dernière fin de ce qui ne doit servir qu'à nous conduire à lui.

Quoique le précepte d'aimer Dieu semble comprendre la réunion de tous nos devoirs envers lui, cependant nous devons y ajouter celui de

le respecter et de le craindre , et en effet , ce grand Dieu aurait pu placer celui-ci au premier rang. L'empire qu'il a sur sa créature lui permettait facilement de dominer sur elle par la crainte ; s'il a préféré la voie de l'amour , c'est un effet de cette immense miséricorde , qu'il se plaît à manifester davantage , et qu'il nous permet de considérer , pour ainsi dire , comme son attribut dominant ; mais , en effet , que manque t-il à ce Dieu si puissant et si terrible , pour exiger le respect et je puis dire la crainte de sa faible créature. L'ayant tiré du néant par sa volonté , lui serait-il plus difficile par un nouvel acte de l'y replonger ? Seul il possède véritablement l'existence , et il nous l'annonce lui-même en se désignant ainsi. *Je suis Celui qui suis* , c'est-à-dire seul j'existe par moi-même. Quant à nous , Seigneur , nous existons à cause de votre volonté , pour être les témoins de votre miséricorde , hélas , et ceux aussi de votre justice !....

En nous pénétrant de cette pensée , que dirons-nous de tant de malheureux qui , après être venus au monde au milieu de tant de douleurs et d'infirmités , ne recevant la continuation de leur existence que goutte à goutte et avec mille sujétions , sans pouvoir se promettre ni se procurer par eux-mêmes une pulsation de plus , se croient indépendants de tout pouvoir supérieur , et refusent à l'Être tout-puissant ce domaine sur leur existence ? Que dirons-nous de ceux qui , forcés de reconnaître cet Être suprême , sont encore assez téméraires pour chercher à se soustraire à son souverain domaine.

Dans notre siècle , combien de fois , en effet , ne nous est pas donné le déplorable spectacle du mépris et des outrages de l'homme envers son Créateur ! Ce nom auguste et sacré , et qui ne

devrait être prononcé qu'en tremblant , est mêlé avec une singulière irrévérence à nos discours , et devient même , frémissons de le dire , souvent l'objet de nos blasphèmes.

Le respect pour la Divinité est cependant le lien et la base de toute morale , et cette vérité a été si bien comprise par les législateurs païens eux-mêmes , qu'ils en ont fait une obligation sévère , non-seulement à l'égard de ces divinités , hélas trop semblables à l'homme dépravé , mais encore pour leurs images et leurs temples.

Que deviendra en effet l'autorité des hommes , si celle de Dieu est méconnue ? Quels titres invoqueront-ils pour contenir l'esprit de rébellion et pour soumettre l'orgueil de leurs semblables. La société actuelle ne nous fournit que des preuves trop frappantes à ce sujet ?

Jeunesse imprudente , regardez donc en arrière et voyez venir cette génération qui bientôt vous pressera à son tour , et qui marchant sur vos traces , vous fera expier vos exemples ; comment vous plaindrez-vous alors de l'abus de cette indépendance , dont vous aurez usé vous-même avec si peu de modération ?

Mais , au contraire , que la voix de la religion soit entendue , que les lois de sa morale sur le respect dû à Dieu soient observées ; aussitôt l'obéissance retrouve sa sanction ; on reconnaît l'autorité de Dieu dans ceux qu'il a chargés de nous conduire ; et ses représentants , malgré leurs faiblesses personnelles , conserveront à ce titre tous leurs droits à notre soumission.

Apprenons donc à diriger notre obéissance vers Dieu en nous soumettant aux hommes ; marchons sans cesse en sa présence , comme nous dit l'Ecriture , et nous ne nous égarerons point ; si le serviteur sous les yeux de son maître est si

attentif à toutes ses démarches , si le soldat est si prompt , si docile , si obéissant sous les yeux de son chef , et le coupable si humble en présence de son juge , que devons-nous être nous , qui sommes enveloppés toute notre vie par cette présence divine : *In ipso movemur et sumus* , nous dit l'apôtre ; il n'est aucun lieu , aucun moment , aucune circonstance qui puisse nous dérober à ces regards si perçants , nous dispenser de cette vigilance et de ce respect qui est notre premier devoir.

SUITE DU PREMIER PRÉCEPTÉ.

Ici , jeunesse chrétienne , j'ai à vous signaler un vice bien commun de nos jours et surtout à votre âge , je veux parler du respect humain.

Le sentiment de la honte du crime est naturel à notre cœur. Dieu , qui l'a fait pour la vertu , a placé ce sentiment en nous , pour nous rappeler notre destination , nous préserver ou nous retirer avec plus de facilité de nos égarements ; mais la honte du bien , de nos devoirs , du service de Dieu , quelle horrible honte , quel renversement moral !...

C'est là , cependant , le caractère du respect humain , si dégradant pour notre nature , puisqu'une insigne lâcheté en est le principe. Le respect humain ne sera jamais en effet que le partage des âmes faibles et pusillanimes ; car remarquez bien que celui , qui s'abaisse sous ce joug , n'est point entraîné ni par des passions violentes , ni par de fausses croyances , ni par une conviction trompeuse ; il ne croit point que la vertu soit en elle-même méprisable , que Dieu ne mérite ni nos

hommages ni notre amour ; il croit tout le contraire ; mais sa faiblesse , j'ai droit de dire sa bassesse , est si profonde , que les railleries et les regards de quelques libertins , les jugements de quelques insensés triompheront de sa conviction même , et qu'un bon mot suffira pour lui faire trahir son Dieu et sa conscience. Quel outrage envers ce Dieu si grand et si puissant de la part d'une créature si dégénérée , sortie du néant par la puissance et la volonté de son Créateur !

Ce n'est que par l'hommage de tout son être qu'elle peut accomplir envers lui sa destination ; malheur donc à elle , si elle le méconnaît , au point de le renier pour une vile créature ; cet outrage , quoique si odieux , est devenu cependant bien commun de nos jours. On ne se rendra peut-être pas toujours compte de cette indigne comparaison dans laquelle il est si indignement sacrifié et si lâchement trahi ; peut-être se dira-t-on encore en spéculation que Dieu tient toujours le premier rang dans notre esprit ; mais , prenez-y garde , l'illusion est complète ; c'est-à-dire que , sentant l'obligation de préférer Dieu à toute autre chose , vous croyez lui donner cette préférence ; ce que votre conscience vous dit que vous devriez penser , vous croyez le penser en effet ; vous confondez la conviction de votre devoir avec l'observation de ce devoir ; et , où serait en effet cette préférence due à Dieu , si nous examinions notre conduite ?

Dieu , nous rappelant les engagements sacrés de notre baptême , nous ordonne de renoncer au monde et de nous attacher à lui ; le monde oppose ses railleries , ses lois , ses usages , et nous y souscrivons. Dieu menace d'éternels châtimens la violation de ses préceptes ; le monde menace de sa censure leur observation , et c'est cette dernière crainte qui l'emporte ; c'est-à-dire qu'on consen-

tira à vous servir , ô mon Dieu , pourvu qu'il ne prenne pas fantaisie au monde de sourire , pourvu que les ténèbres ou la solitude lui dérobent les actes de piété qui lui déplaisent , pourvu qu'il puisse nous croire toujours vos ennemis et que nous conservions ainsi l'approbation qu'il nous accorde !...

Lâches créatures , reconnaissez au moins qu'il serait en effet indigne de tout hommage le Dieu qui pourrait en accepter de pareils. Non , non , il ne mendie point les hommages de cet être qu'il a tiré du néant ; s'il a voulu qu'ils fussent libres pour être dignes de lui , c'est qu'il a encore dans son éternelle justice une voie pour en faire rendre d'une autre manière à la créature rebelle qui osera les lui refuser.

Ne cherchez donc point à servir deux maîtres , puisque vous n'en avez qu'un ; ne croyez pas surtout satisfaire Celui qui est , à si juste titre , jaloux de sa supériorité , par l'indigne rebut que vous voulez lui offrir ? Ne comprenez-vous pas que le placer au second rang , c'est anéantir l'idée que vous êtes obligé de vous former de lui ; que c'est l'outrager au lieu de le servir ? Si vous le connaissez , si vous croyez en lui , servez-le donc suivant son excellence et ses attributs ; soyez fier de l'honneur de lui appartenir ; regardez comme une inestimable faveur qu'il veuille bien réclamer votre amour ; que le titre de chrétien soit le plus précieux titre à vos yeux ; sachez le faire respecter devant les hommes.

Si le soldat est jaloux de l'honneur de son corps , le serviteur de celui de son maître , le citoyen de la gloire de sa patrie ; que les serviteurs du Très-Haut , que les chrétiens apprennent au moins à ne pas désertier son service devant quelques sarcasmes !

Et en effet, non-seulement le véritable chrétien ne doit point se proposer dans ses actions l'approbation des hommes ; mais il doit encore s'attendre à leurs censures ; et Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas annoncé à ses disciples des persécutions et des contrariétés de tout genre ? Ne nous rappelle-t-il pas sans cesse qu'il faut de la force , de la générosité , de la persévérance à son service ; que la voie du ciel est étroite , et qu'il faut se garder de suivre la multitude ?

Après de semblables avertissements , comment appréhender si fort ce qui doit caractériser la voie du salut et la vie du chrétien ! La foi doit être , dans toutes ces circonstances , notre guide et notre soutien. Si c'est au monde que nous croyons , en ses promesses que nous espérons , soumettons-nous , j'y consens , à ses jugements ; mais si c'est l'Evangile qui est la règle de notre croyance , comprenons-en les préceptes et leurs conséquences , et conformons-y notre conduite. Un chrétien est donc avant tout un disciple de l'Evangile , il ne cherche point sans doute à se singulariser par ostentation ; mais il ne craint pas aussi de se singulariser par la fermeté et par la constance dans ses principes ; il marche en présence de Dieu sans s'apercevoir , pour ainsi dire , des éloges ou des censures du monde.

L'hypocrisie a été , souvent et à juste titre sans doute , l'objet des critiques du monde ; cependant en l'opposant au respect humain , nous sommes obligés de convenir que l'hypocrite , en cherchant à se parer des dehors de la vertu et de la religion , lui rend une sorte d'hommage extérieur et confesse ses droits , tandis que le malheureux esclave du respect humain sacrifie non-seulement les devoirs que la religion nous impose , mais l'approbation même et le respect qui leur est dû.

Le premier recherche la religion comme une protectrice ; le second en rougit comme d'un déshonneur ; l'un cherche à plaire aux hommes en affectant la vertu , l'autre en affectant le vice. Si Dieu , juge des plus secrètes pensées , peut également condamner ces âmes lâches et coupables , avouons du moins qu'il vaut mieux rougir du vice que de la vertu.

Le respect humain est donc odieux par sa lâcheté et par la dégradation de celui qui se rend son esclave ; mais il est même insensé dans son but et trompeur dans son résultat ; car cette approbation si précieuse , après laquelle on court , cette exemption de la censure qu'on redoute , l'obtiendra-t-on si facilement ? Le monde pour lequel nous aurons fait de si grands sacrifices , se montrera-t-il juste et reconnaissant ? Hélas ! qui ne connaît , qui n'a éprouvé bien souvent toute son exigence , d'un côté pour ses timides esclaves et en même temps son mépris pour leur docilité ? Il vous a flatté avec la plus insidieuse adresse , ou vous a menacé de ses sarcasmes pour vous attirer à lui , et dans le moment même où vous venez de souscrire à son exigence et de mendier ses suffrages , il vous immole en secret , et vous servez , encore par votre condescendance même de matière à ses railleries.

Quelle versatilité , quel caprice , quelle légèreté dans ses jugements ! Le moindre motif d'intérêt ou de vengeance le fera changer à votre égard ; et d'ailleurs , voyez encore quels sont ceux qui partagent avec vous ses éloges : ce sont souvent des intrigants , parvenus à force de bassesse à l'élévation , des êtres , dont vous êtes forcés de mépriser les vices et que vous trouvez cependant sur le même rang que vous , et prenant leur part des mêmes hommages qui vous sont adressés. Leur crédit , leur position sociale sont évidemment les

causes de cette approbation qu'on leur accorde ; ce qui peut facilement vous convaincre qu'on s'occupe bien peu aussi de votre mérite personnel.

Comment voudriez-vous , en effet , que cette approbation pût être le fruit d'une sincère estime de la part de ceux qui n'ont cherché en vous attirant à eux qu'à se donner des complices ou des imitateurs de leurs vices ; qui n'ont voulu en vous menaçant de leur censure , qu'échapper eux-mêmes à la censure muette de votre conduite.

Non , non , on ne saurait trop le répéter aux malheureux que la faiblesse de leur caractère retient dans cet esclavage : si vous appréciez l'estime véritable de vos semblables , ne la cherchez que dans le ferme accomplissement de tous vos devoirs et dans la pratique de la vertu ; vous ne pourrez en suivant fidèlement cette ligne , recueillir que la censure qui honore et l'estime qui a un véritable prix. Et où serait en effet le si grand danger de ces critiques, lorsque vous aurez pour vous le témoignage de votre conscience et l'approbation de Dieu ? Lorsque vos affaires ou vos intérêts temporels l'ont exigé , lorsque vos passions ou vos plaisirs vous entraînaient , vous n'avez pas craint les jugements des gens sensés ; vous avez méprisé la critique qui tendait à réprimer vos désordres ; et vous tremblez sur celle qui s'adresse à vos vertus ! Convenons que c'est là un renversement bien étrange. On cherchera à se voiler du silence et de l'obscurité pour rendre à Dieu des hommages , pour remplir ses devoirs de piété , et l'on ne craindra pas le grand jour , pour imiter des excès et suivre des exemples qu'on réprouve intérieurement.

C'est ainsi que le respect humain établit une sorte de tribunal arbitraire , auquel la vertu et la raison elle-même se soumettent par pusillanimité. Quelle déplorable influence n'exerce-t-il pas cependant

sur le caractère de l'homme ! Que peut-on attendre de ces cœurs et de ces esprits ainsi avilis ? Comment le crime conservera-t-il le frein de la honte et de l'ignominie , si la vertu vient prendre sa place et lui disputer les ténèbres dont il cherchait à s'envelopper ; si , se condamnant en quelque sorte elle-même , elle lui abandonne ses droits ! Il s'en saisira , n'en doutons pas , avec hardiesse et habileté , et bientôt nous le verrons en effet , sortant de l'obscurité , proclamer avec audace ces droits qu'on aura reconnus , et réclamer jusqu'aux hommages qu'il aura le droit d'attendre de ces âmes si pusillanimes.

Reconnaissons donc combien est avilissant pour notre nature le joug , auquel le respect humain nous soumet ; que la force et la liberté , que nous tenons de Dieu , servent à nous en affranchir ; soyons fidèles à la voie de notre conscience et ne la laissons point captiver par de méprisables railleries. Le divin Maître , qui réclame nos hommages , leur propose un prix plus élevé que l'approbation du monde ; le souverain domaine , qui lui appartient , exige que notre intention se dirige avant tout vers lui , et que l'accomplissement de sa volonté soit l'unique et premier motif de nos actions ; elles ne pourraient avoir quelque prix à ses yeux et acquérir des droits à ses promesses qu'à ce titre ; abjurons cette crainte avilissante des hommes , et remplaçons-la par cette crainte de Dieu juste et salulaire , que le prophète nomme le commencement de la sagesse.

Croirions-nous en effet , parce que Dieu se dérobe à nos sens et qu'il se montre patient dans cette vie , ayant pour lui l'éternité , croirions-nous pour cela pouvoir l'offenser impunément ? Hélas ! il donne encore ici-bas des preuves assez fréquentes de sa puissance , pour faire trembler notre audace. A

quoi nous serviront donc les exemples, que les livres saints nous offrent partout de la rigueur de ses châtimens pour la vie présente et les menaces qu'ils contiennent pour la vie à venir; notre aveuglement sera sans excuse, si nous fermons les yeux à de semblables avertissements. Sans doute ce tendre père diffère assez longtemps de frapper pour nous donner le temps de retourner à lui, et pour nous prouver combien il frappe à regret; mais, à la fin, devenu juge inexorable, il manifeste aussi, d'une manière terrible, sa puissance.

S'il cherche donc à nous attirer d'abord à lui par l'amour, sachons aussi qu'il peut aussi facilement régner par la crainte, et associons-la quelquefois pour nous réveiller de notre lâcheté; n'offrons pas surtout le spectacle de ces insensés qui fuiraient épouvantés par la chute de quelques feuilles, et qui demeureraient paisiblement endormis auprès d'un édifice prêt à les écraser sous ses ruines; qu'on ne nous trouve plus timides et tremblants en présence de faibles créatures, et audacieux devant notre Créateur et notre juge; n'oublions jamais que le caractère essentiel que nous devons honorer et respecter en Dieu, est un caractère de supériorité et de domaine souverain, qui exige de notre part une préférence absolue, une soumission sans bornes! Celui, de qui nous avons reçu avec l'existence tout ce que nous possédons, conserve un droit imprescriptible sur tous ses dons et peut exiger de nous tous les sacrifices, jusqu'à celui de notre vie même; nous devons la lui offrir, s'il l'exige, comme un dépôt dont il est l'unique dispensateur. C'est ainsi que tant d'illustres martyrs l'ont sacrifiée avec joie et avec empressement, plutôt que de consentir à transgresser les lois divines.

Lorsque nous nous serons ainsi bien pénétrés de tous nos devoirs envers Dieu, que nous serons

convaincus du pouvoir suprême qu'il a sur nous et des motifs si puissants qui réclament notre amour, notre respect et notre obéissance, nous nous soumettrons facilement aux règles de la morale chrétienne, que nous savons venir également de lui; nous trouverons dans cette pensée de la volonté de Dieu, et le motif qui doit rendre méritoire l'observation de ces préceptes, et l'encouragement propre à nous faire triompher des obstacles qu'ils pourront offrir.

Nous n'aurons pas maintenant à nous arrêter longtemps sur la partie négative du premier précepte : « Vous ne ferez point d'idoles, ni d'images; vous n'adorerez point ces choses.... » Cette seconde partie nous interdit toute adoration, tout hommage suprême à nul autre qu'à Dieu. Notre religion conserve ainsi d'une manière fixe et inébranlable ce caractère essentiel de supériorité absolue, sans lequel nous ne concevons point l'Etre suprême. A lui seul l'adoration, c'est-à-dire ce culte d'anéantissement, de soumission, de dévouement absolu, d'amour sans bornes. Les autres êtres ne seront plus que ses ouvrages; s'il s'est plu à y déposer une manifestation plus éclatante de ses divins attributs, nous saurons leur rendre des hommages proportionnés, et d'autant plus élevés qu'ils nous les retraceront plus fidèlement; mais en cela même, nos hommages retourneront encore au Créateur comme auteur et principe de toute perfection.

Ainsi, sans rien dérober absolument à Dieu de ce qui lui est dû, nous saurons le bénir au contraire dans ses créatures privilégiées, qui peuvent être à notre égard des intermédiaires de ses bienfaits et de notre reconnaissance. Ce culte contribue aussi à confirmer nos espérances et à nous offrir des modèles, sur les traces desquels nous sommes attirés; c'est dans ce sens que l'Eglise, loin d'inter-

dire le culte des saints, nous y porte et nous y excite elle-même.

Quant au culte rendu aux statues et aux images, il est évident aussi qu'il n'était interdit aux Israélites de faire des figures ou des images de la divinité, qu'à cause de la propension qu'ils avaient à l'idolâtrie; car il y a deux manières de transgresser ce précepte : premièrement, en attribuant à ces images quelques qualités divines, comme faisaient les païens en mettant leur confiance dans les idoles; secondement, en prétendant représenter Dieu sous une forme sensible, comme si la Divinité pouvait être vue des yeux du corps, ou exprimée par des couleurs ou des figures.

Voilà donc tout ce que la sagesse de notre religion proscriit. Jalouse des attributs incommunicables de la Divinité, elle les conserve partout intacts et nous apprend à les respecter; mais en même temps compatissant à la faiblesse de notre intelligence, elle la secoure par des voies proportionnées à notre état présent, où les sens doivent concourir aux opérations de l'âme; elle la facilite ainsi par les images et les tableaux que l'Eglise expose à la vénération des fidèles; elle nourrit et excite notre piété en dirigeant nos hommages vers ceux qu'ils représentent; c'est dans ce sens et suivant cette intention, que les saints Pères de l'Eglise, dans le septième concile général, ont enseigné l'utilité et les avantages de ce culte.



CHAPITRE II.

DU DEUXIÈME PRÉCEPTÉ.

Vous ne prendrez point en vain le Nom du Seigneur.

QUOIQUE le premier précepte, en nous enjoignant l'amour et le respect envers Dieu, nous fît sans doute un devoir de ne pas outrager son nom; cependant, puisque Dieu en fait le sujet d'un second précepte, c'est sans doute pour que nous y étudions de nouveaux devoirs, et que nous y soyons instruits de ce que nous avons à éviter, d'une manière plus précise et plus détaillée. En effet, ce commandement nous prescrit d'abord d'honorer le Nom de Dieu, de ne jurer par ce saint Nom qu'avec respect, de lui rendre hommage hardiment devant les hommes, lors même qu'il pourrait y avoir quelque danger, enfin de l'honorer en lui rendant de justes actions de grâces, pour les biens et les maux même, qui nous arrivent par son ordre ou par sa permission; il nous défend ensuite de mépriser ce saint Nom, de le prendre en vain et sans nécessité, de le prononcer avec irrévérence.

Si l'idée de Dieu renferme ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait, n'est-il pas juste que le Nom, par lequel nous la rendons sensible soit pour nous l'objet du plus profond respect et de la vénération la plus tendre? Aussi, voyons-nous que plusieurs parmi les Israélites, ayant pris peut-être trop à la lettre le précepte de respecter le Nom du Seigneur, n'osaient prononcer le nom terrible de *Jehovah*. Sans doute, c'est à Dieu lui-même et non

aux syllabes dont se compose son Nom , que doit se rapporter notre respect ; mais comme il ne peut se séparer de l'idée qu'il représente, il est très-important que nous ne prenions point l'habitude de le prononcer avec légèreté et irrévérence. Que sera-ce si nous ne craignons pas de l'associer à l'insulte ou au blasphème ; et cependant combien est devenu fréquent de nos jours ce prodige d'audace et d'ingratitude !...

On ne voit presque jamais un fils renier son père, et des hommes osent renier tous les jours l'Auteur de leur existence ! La plaie profonde, que l'orgueil a faite dans le cœur de notre premier père, porte encore ses fruits parmi nous ; la dépendance nous blesse, et non-seulement nous cherchons à éloigner de notre souvenir celui qui nous la rappelle, mais nous en venons même souvent jusqu'à braver son autorité, en l'insultant lui-même.

Quel déplorable spectacle que celui d'une créature si faible et si téméraire en même temps, comblée de tant de bienfaits, et portant si loin l'ingratitude ! Si plusieurs de ceux, qui se laissent entraîner par cette odieuse habitude de prononcer des jurements impies, ne se rendent pas toujours compte dans leur emportement de l'outrage qu'ils font à la Divinité, faut-il moins déplorer leur état, parce qu'ils se sont familiarisés pour ainsi dire avec de semblables excès ? N'est-il pas toujours déchirant pour des cœurs chrétiens, pour des créatures seulement raisonnables, d'entendre maudire et profaner ce Nom devant lequel tout genou doit fléchir, devant lequel tremblent les créatures célestes ? N'est-ce pas transporter sur la terre un spectacle et un tourment réservé aux enfers !....

Mais ce précepte ne se borne pas à nous inspirer une juste horreur des blasphèmes impies, il nous offre encore plusieurs moyens d'honorer le Nom de

Dieu ; soit , comme nous l'avons dit , en confessant hardiment devant les hommes qu'il est notre Seigneur et notre Dieu , que nous lui devons l'être et tout ce que nous possédons , que Jésus-Christ est l'auteur de notre salut , en nous déclarant hautement et en toute circonstance pour ses fidèles disciples ; soit en nous appliquant soigneusement à connaître la volonté de Dieu , en l'écoutant avec empressement et la méditant avec assiduité ; soit en célébrant ses louanges , en l'invoquant avec confiance au milieu de nos épreuves , en le bénissant dans les succès et dans les revers , en nous soumettant avec docilité à ses ordres ; ce sera ainsi que nous honorerons véritablement le Nom de Dieu.

Nous honorerons encore le Nom de Dieu , si nous le prenons à témoin pour assurer une vérité , lorsque les circonstances l'exigent ; mais comme ici l'écueil est à côté du bien , le serment n'ayant été établi que comme un remède contre la faiblesse humaine , et comme un moyen nécessaire pour prouver ce que nous avançons , nous devons en user avec la modération , avec laquelle on se sert des remèdes , dont l'usage fréquent , est toujours dangereux.

Un serment , dans la véritable acception , est un acte religieux , puisqu'il consiste à prendre Dieu à témoin de la vérité. Il est facile de comprendre dès lors la sainteté et l'importance de cet acte. Sans doute , toutes nos paroles ne devraient exprimer que la vérité , puisque Dieu en pénètre la sincérité ou le déguisement ; mais lorsque nous l'appelons nous-mêmes en témoignage , lorsque nous sollicitons , pour ainsi dire , la Vérité par essence de prononcer sur la vérité de nos paroles , quelle bonne foi , quelle exactitude ne doivent pas les accompagner ! Il faut donc sans doute être en toute occasion aussi exact que possible ; mais il faut réserver , pour les

circonstances les plus importantes, cette sanction solennelle du serment, cette attestation de la Divinité qui doit être si respectueuse et qui perdrait ce caractère, en étant prodiguée trop souvent.

« Vous jurerez par le Seigneur, nous dit le prophète, mais avec vérité, avec jugement, avec justice. » La vérité est donc la première condition du serment, c'est-à-dire que celui qui fait le serment doit le faire pour une chose vraie, dont il connaisse la vérité d'une manière certaine. De même, s'il s'engage par son serment à quelque promesse, il doit être dans la ferme résolution de la tenir. Il faut encore jurer avec jugement, c'est-à-dire qu'il ne faut pas le faire d'une manière inconsidérée, mais avec un grand discernement, et après y avoir sérieusement pensé. Ainsi il faut d'abord examiner s'il y a nécessité, s'il s'agit d'une chose qui mérite d'être prouvée par serment; il faut examiner le temps, le lieu, toutes les circonstances de cette action, etc.

La dernière condition est la justice, qui a principalement rapport aux promesses. Si quelqu'un promet avec serment une chose injuste, il pèche par cela même, et commet un second péché s'il exécute sa promesse. En voyant les conditions requises pour que le serment soit légitime, nous comprendrons facilement quelles sont les circonstances où nous péchons en le prêtant, si nous faisons cet acte avec légèreté, inconséquence, si nous ne le faisons pas avec une entière sincérité, etc.

Jurer par de fausses divinités, ou par des êtres indignes de sanctionner la sainteté du serment, c'est encore une irrévérence coupable et défendue.

Voilà donc comment la loi éternelle nous apprend à respecter la Divinité, non-seulement en elle-même, mais encore dans ses attributs essentiels de vérité et de justice.

CHAPITRE III.

DU TROISIÈME PRÉCEPTÉ.

Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat.

LE culte divin, prescrit par ce commandement, est de droit naturel, puisque la nature veut que nous employions quelque temps aux choses qui regardent le culte du Seigneur ; car de même qu'elle a déterminé un certain temps pour les fonctions nécessaires à la vie du corps, comme le sommeil, les repas, etc., de même elle veut qu'il y ait des moments, pendant lesquels l'âme puisse reprendre ses forces et pour ainsi dire sa nourriture, en contemplant les perfections divines ; et ce qui prouve cette vérité, c'est que tous les peuples ont eu certains jours consacrés au culte des divinités qu'ils adoraient.

Or, si une certaine portion de notre temps doit être employée au culte que nous rendons à Dieu, il est évident que ce culte est du ressort de la loi morale ; c'est pourquoi les apôtres ont consacré à ce culte le premier des sept jours de la semaine, et ils l'ont appelé le *jour du Seigneur*. C'est en effet en ce jour que le Sauveur est ressuscité, que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres, et que la loi nouvelle a été promulguée par saint Pierre à tous les peuples qui se trouvaient à Jérusalem. Ainsi la tradition la plus ancienne et la pratique constante de l'Eglise nous autorisent à penser que les apôtres en reçurent l'ordre de Jésus même, dans les quarante jours qui suivirent sa résurrection.

Les promesses et les menaces, par lesquelles Dieu sanctionna jadis ce précepte parmi les Juifs, nous

prouvent l'importance qu'il y avait attaché. « Parlez aux enfants d'Israël, dit Dieu à Moïse, et dites-leur : Ayez grand soin de garder mon sabbat, parce qu'il est un signe entre moi et vous dans la suite de vos générations... » Observez mon sabbat, parce qu'il vous doit être saint ; celui qui l'aura violé sera puni de mort... » Et ailleurs, « si vous ne m'écoutez point, pour sanctifier ce jour de sabbat, en ne portant point de fardeau en ce jour, en n'en faisant point entrer par la porte de Jérusalem, je mettrai le feu à ces portes, il dévorera le palais de Jérusalem et ne s'éteindra jamais.... »

Ce n'est pas ici une simple injonction comme pour les autres préceptes, c'est un ordre plus formel, plus impératif, qui nous indique assez que c'est un tribut spécial et personnel que Dieu réclame de nous.

Nous voyons dans l'Écriture que ces menaces en effet ne furent pas vaines à l'égard des Israélites prévaricateurs, et les terribles exemples qui nous ont été transmis sont bien propres à nous faire trembler nous-mêmes.

La sanctification du dimanche était si religieusement observée parmi les premiers fidèles, qu'elle suffisait pour les faire distinguer, et semblait marquer leur caractère parmi les païens. « Je ne te demande pas, disait le proconsul Anulin au saint martyr Félix, si tu es chrétien, mais si tu as observé le dimanche. »

La fidélité à sanctifier le dimanche est en effet un excellent moyen pour conserver dans nos âmes l'esprit de religion et le souvenir de Dieu qui nous est si nécessaire. C'est un jour qui partage et mesure la vie de l'homme en le consacrant à la Divinité ; il lui rappelle le souvenir de la création de l'univers et de la sienne propre ; c'est dans ce jour que le chrétien apprend à mettre en pratique les sublimes

leçons de son divin Maître. A la vue d'un Dieu victime, qui a prié lui-même pour ses bourreaux et qui se sacrifie pour des pécheurs, les vengeances doivent expirer dans les cœurs et tous les ressentiments s'éteindre; c'est aux pieds des autels que tous les hommes doivent ne former qu'un cœur et qu'une âme en Jésus-Christ.

En ce jour, nous sommes appelés à nous humilier devant Dieu, à confesser sa puissance, à déplorer les fautes commises dans le cours de la semaine écoulée, à implorer les secours nécessaires pour parcourir celle qui s'ouvre devant nous. Il faut sanctifier ce jour, nous dit l'Ecriture, c'est-à-dire qu'il doit être en tout digne de ce Dieu si saint auquel il est consacré; et en effet que de secours nous sont offerts pour le passer saintement! L'absence de soins terrestres, de tout travail manuel, de tout commerce d'intérêt nous indique déjà qu'il doit profiter à l'âme; l'offrande de la victime sainte nous facilite le moyen d'expier nos offenses, d'offrir nos actions de grâces, de présenter nos vœux et nos sollicitations, de rendre enfin à Dieu l'hommage suprême qui lui est dû; la réunion de tous les fidèles dans un même temple, participant à une même offrande, les dispose par ce rapprochement à une union et à une bienveillance mutuelle; le chant des psaumes, la lecture du saint Evangile, les exhortations de nos pasteurs, tout concourt en ce jour à nous instruire de nos devoirs, à nous faire aimer la vertu et à nous porter à sa pratique.

Que peut-il y avoir de plus consolant pour les hommes qu'un lieu, où ils trouvent la Divinité pour ainsi dire plus présente, où, tous ensemble, ils font parler leurs misères et leurs besoins, et où la miséricorde est toujours disposée à les accueillir et à les exaucer. Les peuples qui n'ont point de

temples ont peu d'attachement pour leur religion. « Cherchez , dit Hume , un peuple qui n'ait point d'autels et soyez sûr , si vous le trouvez , qu'il ne diffère pas beaucoup des bêtes brutes.

C'est ainsi que les dimanches institués pour rendre publics et solennels les hommages dus à la Divinité , ont concouru en même temps à réunir les hommes , et à établir entre eux les plus doux rapports de confiance et d'égards mutuels. Ces saints jours rappellent aussi au chrétien sa destination et la grandeur de son âme. Si , durant la semaine , les travaux journaliers lui ont représenté sa faute et l'expiation nécessaire , le jour où il les suspend , lui rappellera les relations sublimes de son âme avec l'Auteur de son Etre. Ainsi , sans soustraire l'homme à la société , à l'accomplissement de tous les devoirs qu'il a envers ses semblables , Dieu ne perd rien de ce domaine perpétuel et constant , qu'il a droit d'exercer sur lui.

Que ce grand jour soit donc véritablement consacré au Seigneur , jeunesse chrétienne ! N'imites pas de trop fréquents exemples que le siècle présent vous offrira peut-être à ce sujet. Le dimanche , hélas ! par une malheureuse habitude , ne présente presque plus aujourd'hui à l'esprit que l'idée d'un jour de réjouissance et de divertissements ; le loisir , que nous donne la suspension du travail , est longtemps réservé d'avance , pour des parties de plaisir. Pendant la semaine , nous serons avares de ce temps consacré à des intérêts matériels ; nous verrons le négociant , absorbé par les soins de son commerce , craindre de lui ravir un instant , et ne regretter ni les peines ni les fatigues ; le malheureux qui remue la terre se refusera le temps de sécher sa sueur ; mais , le jour du Seigneur arrivé , oh ! alors nos plaisirs trouveront place ; on ne craindra plus de dérober non-seulement

une faible partie, mais la presque totalité de cette septième part que Dieu réclame; et ce jour, qu'il avait consacré pour son service et pour recevoir nos hommages, ne deviendra, par la suspension de nos travaux, qu'une occasion de l'outrager et de mépriser ses lois les plus saintes ¹.

Rappelons-nous cependant, je le répète, que l'usage même le plus répandu ne nous absoudra point à cet égard, et craignons les châtimens, même temporels, que l'infraction de ce précepte attire souvent sur nous dès cette vie. Que le chrétien comprenne bien que ce grand jour est destiné au perfectionnement de son âme et de sa vie spirituelle, qui a aussi besoin d'aliment et d'exercice; qu'il ne se lasse pas sitôt des courtes heures consacrées à une si noble fin! S'il se pénètre bien de ses devoirs, il les trouvera bien insuffisants encore pour payer à son Dieu la dette d'amour et de reconnaissance qu'il contracte envers lui tous les jours; il s'efforcera au contraire, dans ces saints jours, de suppléer à ce que les occupations de la semaine ne lui permettent pas de renouveler aussi souvent qu'il le devrait; il tâchera de réparer toutes les fautes et toutes les négligences qui lui seront échappées, de prévoir les dangers qui peuvent le menacer dans l'avenir, les obstacles qu'il peut avoir à surmonter. Le chrétien profitera en un mot de ce jour du Seigneur pour lui offrir toutes les autres parties de sa vie, et pour lui restituer ce domaine qui n'appartient qu'à lui seul, pour lui consacrer en entier ce temps dont il est le seul arbitre, et sur lequel les créatures n'ont de droit que dans la vue même de l'obéissance, due aux ordres du Créateur.

¹ On ne veut pas dire qu'une récréation honnête soit interdite le saint jour du Dimanche. Après le temps nécessaire consacré au culte de Dieu par l'assistance à la sainte Messe (dont l'omission serait une faute grave), et aux offices de l'Eglise, il est bien permis de se procurer un amusement innocent.

Qu'elle est donc grande et sublime cette morale chrétienne dans ce qu'elle exige de nous envers Dieu ! Quelles grandes idées elle nous donne du Maître que nous sommes appelés à servir ! quels motifs elle nous fournit pour remplir avec empressement et avec exactitude nos devoirs ! que de secours elle nous offre , quelle véritable connaissance ne montre-t-elle pas de Dieu et de l'homme ! voilà les vraies relations de la créature avec son Créateur.

Nous allons maintenant considérer les devoirs que nous impose la morale chrétienne par rapport à nos semblables. Sans doute , ces devoirs se rapportent encore à Dieu , et c'est en vue de lui plaire que nous devons les remplir, puisqu'il a destiné l'homme à vivre en société. Dieu est aussi l'auteur des devoirs et des règles qui doivent y maintenir l'ordre ; ils ne sont point distincts des premiers , quant à leur fin dernière qui est toujours la gloire de Dieu et notre sanctification ; ils le sont seulement quant à leur nature.

2.^{me} PARTIE.

DEVOIRS ENVERS NOS SEMBLABLES.

CHAPITRE IV.

DU QUATRIÈME PRÉCEPTÉ.

Honorez votre père et votre mère , afin que vous viviez longtemps sur la terre , que le Seigneur vous donnera.

UN vaste champ s'ouvrirait sans doute devant nous , si nous voulions parcourir en détail tous

les devoirs de la morale chrétienne et leur donner à chacun le développement dont ils sont susceptibles ; mais , devant nous renfermer dans un cadre plus resserré , et pour ainsi dire élémentaire , nous tâcherons de nous arrêter principalement sur les devoirs les plus essentiels , à l'observation desquels s'en rattache une foule d'autres. L'Évangile et l'enseignement de l'Eglise seront notre seule autorité ; nous espérons nous adresser à des lecteurs qui ne la méconnaîtront point.

Quoique tous les hommes soient égaux par rapport à Dieu , nous avons déjà eu occasion de reconnaître qu'il peut et qu'il doit même exister ici-bas entr'eux des distinctions importantes ; ainsi l'a voulu Dieu lui-même , dans les vues de sa Providence sur le gouvernement de l'univers ; et il nous en a donné en effet plusieurs preuves dès les premiers âges du monde , en confiant une autorité spéciale à des êtres privilégiés , avec lesquels il traitait pour ainsi dire directement , les chargeant de gouverner les autres et de leur communiquer ses ordres , leur dévoilant l'avenir , leur communiquant un pouvoir surnaturel. Ainsi Noé , le législateur d'Israël , les patriarches et les prophètes nous apparaissent avec des distinctions et une autorité dont Dieu lui-même les investit ; ainsi , sous un gouvernement théocratique , c'est-à-dire dont Dieu était pour ainsi dire le chef temporel et visible , nous trouvons l'origine de ces distinctions sociales qu'il établit lui-même pour le maintien de l'ordre ici-bas. Nous trouverons donc toujours dans la société des supérieurs , des égaux et des inférieurs ; de là , naîtront divers devoirs à remplir qu'il nous importe d'étudier et de connaître.

Après avoir rappelé à l'homme ce qu'il devait à son Créateur , Dieu lui-même nous représente aussitôt ce que nous devons aux auteurs de nos

jours. « Honorez votre père et votre mère , etc. » La place qu'occupe ce grand précepte nous indique déjà assez l'importance qui y est attachée ; en effet , si Dieu est le premier auteur de la reproduction des êtres , nos parents sont cependant comme les ministres de ce bienfait de l'existence , que nous recevons par leur intermédiaire ; ils sont donc évidemment , sous les rapports sociaux , nos premiers bienfaiteurs et nos premiers protecteurs , et ce sentiment , que la nature ou plutôt Dieu même a imprimé dans leur cœur , leur rend en effet ces fonctions bien douces.

Sans doute aussi , un sentiment de réciprocité devrait animer notre cœur et le porter à acquitter notre dette de reconnaissance avec empressement ; mais la religion veut ici donner d'autres garanties à des sentiments , qu'elle veut élever au rang des devoirs et qui reposeront ainsi sur des bases plus solides. C'est au nom de Dieu même et en vue de lui plaire , qu'elle nous ordonnera d'honorer les auteurs de nos jours. Honorer quelqu'un , c'est avoir de l'estime pour lui et faire grand cas de tout ce qui se rapporte à lui ; cet honneur suppose nécessairement l'amour et le respect ; car c'est à dessein que Dieu s'est servi du terme d'honorer , parce qu'il désigne également l'amour et la crainte , deux sentiments qui doivent se réunir à l'égard de nos parents.

Quoiqu'il semble d'abord qu'un précepte spécial ne soit point nécessaire à cet égard , la religion chrétienne qui a pour but notre perfectionnement a bien compris l'insuffisance du penchant de la nature , pour l'accomplissement de ces devoirs. Ainsi , en nous montrant dans nos pères et mères les dépositaires de son autorité même , Dieu nous rend l'obéissance plus sacrée , plus générale ; il n'est plus question ici de leurs qualités personnelles , de censurer leur manière de voir , de discuter

toutes leurs volontés , de notre goût ou de notre répugnance pour ce qu'ils exigent ; en nous conformant à leurs ordres , nous obéissons à Dieu même.

Dès lors , plus de doutes , d'excuses , de délais , plus de mauvaise foi dans l'exécution ; le témoin de notre obéissance lit dans le fond de notre cœur et n'en accepte que la parfaite sincérité. Comprenez-vous maintenant tout ce que réclament de votre part ces lois d'obéissance et de soumission filiale ; sans doute elles ne vous obligeront point dans le cas où l'on exigerait de vous quelque acte contraire à la loi de Dieu , ou qui répugnerait à votre conscience , puisque vous ne pourriez alors obéir en vue de plaire à Dieu ; mais , hors de là , vous ne connaîtrez point d'excuses ou de dispense ; et , si vous parvenez à vous faire une habitude de cette docilité , bien loin de vous paraître dure et pénible , elle deviendra pour vous une source de paix et de bonheur.

Le respect doit naturellement accompagner cette soumission , et Dieu nous le prescrit en effet d'une manière aussi expresse dans les circonstances mêmes qui pourraient sembler propres à le diminuer , puisque la première créature sur laquelle , après le déluge , tomba la malédiction du ciel avec la malédiction paternelle , fut un fils peu respectueux envers un père que l'ignorance avait mis dans un état indécant.

Sachons donc recueillir les enseignements que nous transmet l'Écriture par cet exemple ; car si , dans un récit destiné à nous retracer une histoire aussi importante que celle de la création de l'univers et de notre origine commune , l'auteur sacré , en gardant le silence sur tant de circonstances propres à exciter notre intérêt , nous raconte la faute de Cham envers Noé , sans doute c'est pour nous en faire apprécier la grandeur , et nous en inspirer une

juste aversion , en mettant sous nos yeux les suites terribles qu'elle eut sur la postérité de ce fils coupable.

Combien ne devons-nous pas trembler pour nous-mêmes , en voyant à quel point ce manque de respect est commun de nos jours ? Les châtimens ne sont pas toujours temporels et visibles , mais sont-ils pour cela moins redoutables , et celui à qui appartient l'éternité , pour nous faire expier nos offenses , ne peut-il pas nous abandonner le temps de cette vie ?....

Si , dans ce siècle , où l'on est si pressé de vivre , nous sommes souvent invités , par les maximes ou les exemples , à sortir de cette sage réserve et de cette retenue qui sied à la jeunesse , gardons-nous , mes chers amis , de suivre un si dangereux entraînement et d'applaudir à cette fatale tendance. Craignez cette trop précoce liberté , qu'on semble disposé à vous accorder ; rappelez-vous que c'est en apprenant à obéir qu'on devient digne de commander un jour , et qu'il faut savoir respecter les droits d'autrui , si nous voulons qu'on ne méprise pas les nôtres ; ainsi , si nous prolongeons la durée des devoirs de la piété filiale , souvenons-nous que nous aurons un jour à exercer peut-être plus longtemps encore les droits de la paternité.

Le respect , dont la religion nous fait un devoir , exige donc de nous une grande déférence aux avis de nos parents , des égards dans nos paroles , nos actions et toutes nos démarches , la patience à supporter leurs défauts , la défense de leurs intérêts et de leur réputation , la complaisance pour leurs desirs , nos soins dans leurs infirmités , les secours temporels et spirituels , ne négligeant rien pour leur procurer l'avantage de recevoir les derniers sacrements de l'Eglise , notre assistance et nos secours dans leurs besoins ; enfin ils ont droit à notre affection , dont nous devons en toute circons-

tance leur donner des témoignages, et que nous leur prouverons surtout en remplissant avec zèle et avec empressement les devoirs que nous venons d'énumérer.

Aux sentiments de la nature nous joindrons le souvenir des soins et des sollicitudes que leur a occasionnés notre enfance. Que serait devenue sans eux cette frêle existence, que nous étions incapables de soutenir, à travers tant d'écueils et de dangers, dont un seul eût pu la compromettre? et notre intelligence n'a-t-elle pas aussi reçu son premier aliment par leurs soins; ce bienfait de la parole qui nous est communiqué, n'est-il pas le principe du développement de ses facultés? La religion ne fait donc que consacrer une juste reconnaissance, et nous instruit de la meilleure manière de la témoigner, en nous traçant les devoirs que nous avons à remplir à l'égard de nos parents.

Qu'il est touchant et digne d'un véritable intérêt le tableau que présente l'intérieur d'une famille vertueuse, la veille de Noël, à l'époque où cette sainte solennité en réunit d'ordinaire tous les membres. Tandis que l'hiver fait partout sentir sa rigueur, et que le voyageur égaré, ou mal abrité peut-être sous un toit étranger, regrette les soins dont il serait l'objet au sein de sa famille et ceux même qu'il aurait à rendre; tandis que des dégoûts et des fatigues de tout genre lui font déplorer cette curiosité aventureuse et ce goût d'indépendance qui l'ont éloigné de sa famille, nous voyons l'aïeul en cheveux blancs resserrer ses enfants et petits-enfants autour du foyer domestique... Il semble véritablement rajeunir en ce jour où il est l'âme et le lien de la réunion; son fils, quoique déjà avancé dans l'expérience de la vie et revêtu de l'autorité paternelle, la dépose pour ainsi dire tout entière aux pieds de ce vénérable vieillard,

dont les sages avis et les douces exhortations s'adressent à deux ou trois générations ; le titre sacré qui repose sur ses cheveux blancs reçoit ainsi en ce jour de plus solennels hommages , et les exemples se joignent aux leçons pour instruire les petits enfants des devoirs de la piété filiale.

Si cette union dans les familles et ce respect pour les parents semblent être devenus plus rares aujourd'hui, c'est bien là aussi où nous devons chercher la source de la plupart des maux qui affligent la société. La Religion vous engage non-seulement à éviter de semblables malheurs, mais encore à prémunir vos frères eux-mêmes, par votre exemple.

Que, se montrant donc plus sage et plus éclairée, la jeunesse de nos jours, docile au précepte divin, paie avec empressement d'elle-même à ses supérieurs ce tribut de respect et de soumission, dont elle doit reconnaître la justice et la nécessité ; car dans le commandement qui nous ordonne d'honorer nos parents, sont aussi compris les évêques, les prêtres, les rois, les princes, les magistrats, les maîtres, les tuteurs, les vieillards, etc. ; en effet, l'apôtre saint Paul nous enseigne l'obéissance aux prêtres par ces paroles : « Obéissez à ceux qui sont vos conducteurs ; » et saint Pierre nous rappelle aussi l'obéissance que nous devons aux rois, aux princes et à tous nos supérieurs, lorsqu'il nous dit : « Soyez soumis pour l'amour de Dieu à toute créature, soit au roi comme souverain, soit au gouverneur comme étant envoyé par lui. » L'honneur que nous leur rendons se rapporte encore à Dieu, puisque c'est comme dépositaires de son autorité que nous leur sommes soumis.

Enfin, si nous voulons comprendre toute l'importance de ce quatrième commandement, nous considérerons d'un côté les promesses attachées à

son observation, et les châtimens qui doivent en punir la violation.

Car si Dieu promet une vie longue et paisible à ses observateurs, c'est que cette promesse s'adressait à un peuple charnel et grossier, à la faiblesse duquel Dieu daignait alors accorder l'encouragement des biens temporels; mais nous savons que c'est surtout la récompense de la vie à venir que nous devons envisager, comme c'est également ses châtimens que nous devons craindre, quoique Dieu ait souvent manifesté, dès cette vie même, son indignation contre les violateurs de ce saint précepté.

CHAPITRE V.

DU CINQUIÈME PRÉCEPTÉ.

Vous ne tuerez point.

QUOIQUE ce précepté semble appartenir essentiellement à la loi naturelle, et que, par le prix que nous attachons nous-mêmes à la vie, nous sentions qu'il est injuste et odieux de la ravir à autrui, cependant c'est bien à dessein et à juste titre que le Seigneur en fait ici l'objet d'un précepté spécial; ainsi nous voyons qu'aussitôt après le déluge, la première chose que Dieu défendit aux hommes fut la transgression de cette loi. « Je demanderai compte, dit-il, de votre sang à quiconque l'aura versé.... »

Or, nous pouvons trouver deux raisons du renouvellement de ce précepté: d'abord, Dieu nous rappelle par là qu'il est seul arbitre de la vie des hommes, et qu'y toucher, c'est, indépendamment

de l'offense envers le prochain , attenter à ses droits les plus sacrés ; secondement , il est évident que ce n'est pas dans la vue de son seul intérêt et par la seule crainte de réciprocité que l'homme doit s'abstenir du meurtre ; en effet , avec cette morale , que deviendrait le plus faible vis-à-vis du plus fort , l'être abandonné vis-à-vis du puissant.

L'histoire ne nous offre que trop d'exemples des déplorables effets de la vengeance et de la tyrannie , lorsque la vie des hommes n'a point été protégée par des croyances religieuses. Il faut donc que ce précepte nous apprenne encore à respecter la vie de nos semblables à cause de Dieu ; à apprécier les moindres de nos frères , d'après les témoignages d'affection que Dieu lui-même leur prodigue. Si les créatures dépourvues de raison sont encore l'objet de sa sollicitude , si les plantes les plus petites , les fleurs cachées sous l'herbe , reçoivent tout ce qu'il faut pour leur parure ; si les moindres oiseaux trouvent tous les jours une nourriture abondante , que sera-ce donc de la vie de l'homme destiné à être éternellement uni au Créateur , de l'homme qui est chargé d'être l'interprète de la reconnaissance de l'univers , le lien de la terre et des cieux ; sans doute , ses jours ne peuvent appartenir qu'à son Auteur... Quel est celui de ses semblables qui pourrait les prolonger d'un instant , mais quel est celui qui pourra s'arroger le droit de les abrégier ?

Le christianisme est bien loin de s'arrêter à cette défense ; non-seulement il protège la vie de ses enfants ; mais sa sollicitude qui embrasse tous leurs besoins , et qui ne prétend former de tous les hommes qu'un peuple de frères leur inspirera bien d'autres sentiments. Le chrétien entend donc ce que Notre-Seigneur ajoute dans l'Evangile : « Moi , je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le

jugement; que celui qui dira à son frère *racca* méritera d'être condamné par le conseil. • Combien ces paroles devraient nous faire trembler en y comparant notre conduite! Que de termes injurieux, que d'expressions dures et grossières nous échappent à chaque instant! ou, si avec des dehors plus modérés, nous paraissions plus maîtres de nous-mêmes, ce ne sera souvent que pour blesser plus profondément notre adversaire par des traits plus piquants et plus acérés.

Il y a encore d'autres développements de ce précepte que Jésus-Christ nous indique lui-même, comme ceux-ci : • Ne résistez point à ceux qui vous maltraitent... Si quelqu'un vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez-lui la gauche... Si quelqu'un veut plaider contre vous pour prendre votre tunique, laissez-lui encore votre manteau... Si quelqu'un vous force de faire mille pas avec lui, faites-en deux mille. •

Quoique ce ne soit ici que des conseils évangéliques, cependant, pour un chrétien, les conseils de son maître seront-ils des choses indifférentes? S'il a daigné nous les enseigner lui-même et nous en donner l'exemple, n'est-ce pas pour que nous les mettions le plus souvent possible en pratique? N'est-ce pas surtout pour nous apprendre combien la loi de la charité est étendue, combien elle devrait nous élever au-dessus de la nature et nous faire triompher de ses répugnances? N'est-ce pas pour nous prémunir d'avance contre les lois, les coutumes, les exemples du monde si opposés à ces saintes maximes?

Oui, sans doute, mes jeunes amis, vous entendrez dans le monde un langage bien différent. Que de perfides prétextes! que d'excuses pour autoriser la vengeance! Tantôt ce sera au nom de vos intérêts: • On ne peut, dit-on, les laisser en souffrance

sans compromettre sa fortune, sa position, son avenir; tantôt c'est sa réputation qu'on a à défendre, et pour la relever, on cherche à déchirer celle de son adversaire; c'est son honneur qu'il s'agit de venger, hélas! et ici, vous le savez, c'est en répandant le sang de son adversaire qu'on prétend y parvenir. C'est ici que, malgré tout l'empire qu'exerce ce déplorable préjugé, le chrétien doit savoir avant tout écouter la voix de la religion, de sa conscience, et je puis le dire, de la raison elle-même.

Si l'honneur est en effet un bien si précieux pour l'homme, c'est sans doute parce qu'il réside dans la vertu, dans une conduite irréprochable, dans le parfait accomplissement de tous nos devoirs, mais qu'enlèvera donc à l'honneur ainsi entendu l'injure ou l'insulte d'une personne inconsidérée; et que deviendrait ce bien si précieux et si haut placé, s'il était à la merci journalière de tous les étourdis, si nous ne pouvions le posséder qu'après les avoir tous exterminés ou avoir succombé nous-mêmes?

Non, non, en dépit de ce préjugé barbare, ma raison ne retrouvera pas plus le véritable honneur dans le sang, qu'elle ne craindra de le perdre pour une insulte ou une raillerie. Allez, allez, malheureux insensés, j'ai droit de dire faibles et presque lâches esclaves d'un préjugé que vous n'osez soumettre à votre raison et à votre conscience; allez nous rapporter pour preuve de cet honneur reconquis le cadavre de votre ancien ami, et montrez vos mains sanglantes pour attester votre vertu!... Que des applaudissements, dignes de ce triomphe, flattent votre orgueil et constatent l'intégrité de votre honneur; pour moi, je préfère à jamais l'honorable ignominie que vous attachez à la patience, à la douceur, au pardon de l'injure. Mon honneur, si j'en dois compte aux hommes, c'est à des hommes raisonnables, et avant tout religieux; mon

sang, je sais aussi à qui il appartient. Soyez dans le péril, mon frère, et il sera à vous, mais pour vous sauver.... Que ma patrie le réclame, et je n'en conserverai pas une goutte; que mon Dieu le demande, et c'est avec un transport de reconnaissance que je le lui offrirai; mais, hors de là, je ne suis que dépositaire de cette vie, dont je ne suis point l'auteur, et que j'ai reçue de Dieu pour travailler à sa gloire.

Voilà donc deux honneurs différents, mes jeunes amis; pesez bien la valeur de l'un et de l'autre, et choisissez : l'un vous demande du sang pour retrouver son intégrité, l'autre la vertu et le pardon.

Quelquefois, ce sera le nom même de la justice qu'on invoquera pour autoriser la vengeance, qu'interdit l'Auteur de toute justice. Hélas! quelle justice en effet que celle dont les passions, le ressentiment, l'intérêt personnel seront les ministres... Malheureux que nous sommes! nous appartient-il bien de l'exercer dans notre propre cause, nous qui pouvons à peine la discerner dans la cause d'autrui? En avons-nous toujours observé nous-mêmes toutes les lois à l'égard des autres, et combien ne sommes-nous pas surtout redevables à Dieu, qui nous déclare qu'il usera à notre égard d'indulgence ou de rigueur, selon que nous en aurons usé envers nos frères?

Rappelez-vous donc sans cesse, vous, que l'ardeur de votre âge exposera plus souvent peut-être aux emportements de la colère; rappelez-vous, dis-je, non-seulement les préceptes positifs qui vous interdisent des actes graves, des injures grossières, sous la menace des plus sévères châtimens; mais n'oubliez pas même les conseils et les pressantes invitations de votre divin Maître à la patience et à la douceur, envers ceux mêmes qui n'en auraient pas usé envers vous; c'est qu'en effet pour atteindre ici

le but, nécessairement il faut se proposer de le dépasser; car si, méconnaissant l'intention de Jésus-Christ, vous ne voulez suivre d'autre règle de conduite à l'égard des autres que celle qu'on aura suivie envers vous, vous n'atteindrez jamais l'étendue du précepte et vous n'agirez point suivant son esprit.

D'ailleurs, il est extrêmement important de vous habituer de bonne heure à vous rendre maîtres de vous-mêmes, à prendre de l'empire sur toutes vos passions, et surtout sur celle de la colère, si dangereuse quand on ne la dompte point dès l'enfance. Si vous voulez donc éviter les déplorables suites de ce vice, fuyez les discussions, les disputes même les plus légères; car, bien souvent, vous ne serez pas le maître de les contenir dans de justes bornes, de les arrêter dans les suites plus graves où elles vous entraîneront. Au lieu d'aspirer à dominer sur vos camarades par la force et la violence, faites-vous une étude et un devoir de les ramener par la justice et la modération. Si vous tenez à votre avis, à votre opinion, à vos projets, j'ose vous prédire que vous les ferez mieux triompher par une sage et douce fermeté, que par l'emportement qui aigrit et qui révolte vos semblables.

N'est-ce pas en effet à la douceur que Jésus-Christ promet cet empire, qui n'est point accordé à la force, lorsqu'il nous dit : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre; » et qui la leur disputera en effet, Seigneur, quand vous la leur livrez vous-même ! Si ce ne sont pas toujours ces prospérités, auxquelles vous n'avez pas attaché un si grand prix, ce sera du moins cet empire vraiment désirable, cet empire des cœurs, que la violence ni la richesse ne donnera à personne.

C'est ainsi que bien souvent vous désarmerez

plutôt par une inaltérable patience celui qui vous aura outragé, que par la crainte de votre résistance ; vous savez ce que votre Maître et le mien répondit au plus humiliant outrage ; le sang n'a point coulé, mais l'exemple et le souvenir d'une si haute modération a depuis bien souvent retenu et l'outrage prêt à éclater et la vengeance prête à se produire.

Nous voilà donc conduits par le christianisme bien au delà de l'observance stricte du précepte de l'ancienne loi ; cette religion, destinée à perfectionner notre cœur et qui veut y régner, a une législation pour lui. Elle nous dit en même temps : « Vous ne tuerez point, » et elle ajoute : « Celui qui hait son frère est homicide. » Vous le commettrez aussi bien devant ce tout-puissant Législateur par le désir que par l'acte ; il voit aussi clairement l'un que l'autre. Bannissez donc entièrement la haine et le ressentiment de votre cœur, si vous voulez accomplir envers Dieu toute justice. Il a insisté assez fréquemment sur cette vérité, pour que nous ne puissions pas la méconnaître. « Il ne pourra, nous dit-il lui-même, accepter nos dons et nos offrandes, si nous conservons quelque animosité contre notre frère, et c'est à ce pardon entier qu'il attache la promesse de celui dont nous avons nous-mêmes un si pressant besoin. »

Nous devons encore considérer, pour calmer nos ressentiments, que la personne qui nous a offensés, et dont nous voudrions nous venger, n'est pas la principale cause de l'injure et du dommage que nous croyons avoir reçus. Le saint homme Job nous offre à cet égard un mémorable exemple, lorsque accablé de mauvais traitements, il se contente de dire : « Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout ôté, que son saint Nom soit béni ! »

Ces paroles devraient bien nous convaincre que

ce que nous souffrons dans cette vie vient de Dieu, et que, dans nos maux, les hommes ne sont que les instruments de la justice divine. Si cette pensée était bien gravée dans notre esprit, quel calme et quelle résignation n'y répandraient-elles pas ! Au lieu d'ajouter à nos maux toute l'irritation que produit et qu'entretient le désir de la vengeance, nous ne songerions plus qu'à profiter de ces salutaires épreuves, en nous humiliant sous la main de Dieu, et en reconnaissant que, par rapport à lui, n'étant jamais que des coupables, nous devons recevoir avec soumission les châtimens qu'il nous inflige, quels que soient les moyens dont il se sert.

L'homme ne peut en effet véritablement nous nuire, puisqu'il n'a action que sur notre corps ! Si donc, au lieu de nous livrer au désir de la vengeance et au sentiment de la haine, lorsque nous recevons de lui quelque injure, nous le considérons comme l'instrument de la Providence qui permet cette affliction, pour nous purifier de nos fautes et nous faire acquérir des mérites pour la vie à venir, nous obtiendrions en effet ces résultats, et sans doute nous ne serions plus disposés à haïr celui qui en aurait été l'occasion.

Ce qui doit encore nous engager à ne point laisser la haine prendre empire dans notre cœur, ce sont les terribles effets qui en sont la suite. Ce péché se multiplie, pour ainsi dire à l'infini, par sa persévérance et se renouvelle sans cesse, toutes les fois que nous avons occasion d'en former de nouveaux actes ; il est ennemi de notre repos et de notre bonheur, puisque celui qui est dominé par la haine devient par là même incapable d'ouvrir son cœur aux jouissances les plus douces de la vie, et qu'il ne connaît plus le calme et la paix si nécessaires à l'âme.

La haine est la source d'une multitude de vices

et de maux , dont elle est pour ainsi dire le lien et le centre ; elle nous aveugle et nous entraîne presque toujours dans l'injustice ; aussi saint Jean nous dit-il , que celui qui hait son frère est dans les ténèbres et ne sait où il va. Il est donc nécessaire qu'il tombe et s'égare souvent.

Ainsi viennent à la suite de la haine les jugements téméraires et injustes , les colères , les jalousies , les calomnies et les médisances , et les autres péchés de ce genre , dont on se rendra souvent coupable envers ceux même qui nous étaient unis par les liens du sang et de l'amitié. Lorsque la haine ne pourra se satisfaire par l'impuissance où nous serons de nous venger , elle ne servira qu'à aggraver nos chagrins ; mais si l'occasion se présente de la satisfaire , que la jouissance sera courte et presque toujours suivie de regrets bien amers !...

Il est donc évident que c'est ce sentiment surtout qu'il faut combattre en nous , puisqu'il a de si déplorables effets , de si dangereux résultats , et que s'il pouvait même subsister dans notre cœur sans rien produire au dehors , il ferait encore notre tourment et notre malheur personnel ; ainsi la religion chrétienne se montre sage et prévoyante , en exigeant la répression du sentiment de la haine aussi bien que de ses actes. En s'étudiant à détruire le principe , elle assure bien mieux et notre propre bonheur et la sécurité de la société.

Nous nous occuperons du sixième précepte dans la troisième partie de la morale , consacrée aux devoirs qu'elle nous prescrit par rapport à nous-mêmes.



CHAPITRE VI.

DU SEPTIÈME PRÉCEPTÉ.

Vous ne déroberez point.

VOILA le précepte dans son premier principe qui devait remonter en effet jusqu'au suprême Auteur et dispensateur de tous les biens. C'est à Celui qui seul en possède le premier domaine, qu'il appartient d'obliger l'homme à respecter ce droit de propriété, descendu jusqu'à nous par un ordre et une gradation voulus de Dieu lui-même.

Dieu seul *possède* véritablement ; cependant , pour l'ordre de la société , il a voulu nous conférer un écoulement et une participation de ce droit. Admirez donc ici la bonté avec laquelle il veut le protéger par un commandement spécial ; remarquez d'ailleurs qu'il ne s'est pas contenté de mettre en sûreté , par les autres préceptes , notre vie , notre corps , notre honneur , mais qu'il a voulu encore , par ce commandement , défendre de toute injure nos biens extérieurs et tout ce qui nous appartient ; ici , en effet , Dieu ne se propose autre chose que d'empêcher qu'on ne porte atteinte au bien d'autrui , dont il se déclare le protecteur ; or , plus ce précepte est un effet de la bonté de Dieu , plus nous devons montrer notre reconnaissance , en l'observant avec fidélité.

Ce précepte renferme deux parties : la première , qui énonce clairement la défense du vol ; la seconde , qui étend le précepte suivant l'interprétation de l'Evangile , et qui ira jusqu'à l'obligation d'être bienfaisant et libéral envers le prochain.

Le vol ne consiste pas seulement à dérober secrètement ou avec violence quelque chose à quelqu'un , mais encore à retenir injustement un objet contre la volonté de celui à qui il appartient. Ce précepte nous interdit même le désir à cet égard.

La seule lumière de la raison suffit pour sentir la gravité du péché du vol ; il est opposé aux lois naturelles de la justice ; il est évidemment nécessaire que la distribution et le partage des biens établi depuis l'origine et fixé par les lois divines et humaines ne soit point violé , si l'on veut éviter le renversement de la société.

Nous ne nous proposons point sans doute ici de parcourir toutes les circonstances dans lesquelles on enfreint un commandement si étendu , et dont les occasions sont si multipliées ; c'est d'ailleurs l'esprit et l'ensemble de la morale chrétienne plutôt que ses détails que nous étudions ici ; nous nous arrêterons donc surtout aux principes généraux qui caractérisent ce précepte et qui pourraient presque se réduire à ceux-ci : « Ce que vous voudriez que les autres fissent à votre égard , faites-le envers eux. » Et celui-ci : « Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. »

La religion chrétienne rappelle donc ces principes et y ajoute encore un nouveau perfectionnement , par l'intention qu'elle nous propose , lorsqu'elle nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

Que deviendraient en effet les discussions , les fourberies , les injustices , si ce précepte était bien compris et fidèlement observé , si ce sentiment de la justice , que nous éprouvons si fortement lorsqu'il s'agit de nos intérêts , avait le même empire à l'égard des intérêts d'autrui , si nous nous mettions un instant à la place de celui avec lequel nous traitons et que nous prissions en main sa cause

comme si elle nous était personnelle. Que de réformes cette méthode n'opérerait-elle pas dans nos jugements, dans nos actions et dans nos paroles. Ce droit, que nous réclamons avec tant de rigueur et d'emportement, nous paraîtrait souvent plus douteux ; cette prétendue injustice semblerait moins criante, et peut-être nous nous trouverions nous-mêmes redevables envers notre frère. Ce tort, qui en s'adressant à lui, nous paraissait si léger, deviendrait plus réel et plus grave en le supposant fait à nous-mêmes. Il est donc bien essentiel de nous mettre souvent à la place d'autrui, et de nous tenir en garde contre les illusions de l'intérêt personnel et de l'égoïsme.

Craignons surtout cet esprit avantageux, auquel on est enclin à tout âge ; qu'on ne vous voie point employer votre adresse à tromper vos camarades, ou votre ascendant, à les intimider pour leur ravir par force ce qui ne vous est point dû légitimement. Pourquoi exiger et réclamer avec opiniâtreté de leur part ce que vous ne voudriez point accorder vous même ? Pourquoi ne point user, dans vos rapports et vos échanges, de cette bonne foi, de cette justice, de cette sincérité que vous voudriez toujours rencontrer pour vous-même, bien loin de vous applaudir d'être fier peut-être de ces petits avantages obtenus par l'adresse, par la dissimulation ou par la violence ; tremblez que cette voie glissante, qui vous a déjà fait sortir de l'étroit sentier de la justice, ne vous entraîne un jour jusqu'au crime et au déshonneur.

Dans ce malheureux siècle, où l'argent est si haut placé, on offrira peut-être de dangereux encouragements à vos premières tentatives, à vos premiers succès pour vous enrichir, quels que soient les moyens dont vous vous serez servi. Des parents même, aveuglés par cet amour de l'argent

aujourd'hui si commun , pourront fermer les yeux sur ces manques de délicatesse , s'ils ne vont pas jusqu'à y applaudir ; les exemples en sont malheureusement bien multipliés... C'est donc , dans ces moments difficiles , qu'il faut avoir sans cesse présentes à l'esprit ces lois inviolables de la justice chrétienne , qui nous prescrit non-seulement de ne rien ravir injustement à nos frères , mais de ne pas même blesser leurs moindres intérêts.

Le chrétien n'oubliera jamais que devant la Justice souveraine , ce n'est plus ni le succès , ni les formes , ni tous ces palliatifs inventés pour échapper à la justice humaine qui pourront justifier une action , ou même une intention coupable ; le Dieu de justice pénètre dans les replis les plus profonds de ce cœur fourbe ; il en découvre en un instant toutes les fraudes et les artifices ; vous comprenez bien , mes amis , qu'ici la subtilité se trouve en défaut et que l'adresse n'est plus bonne à rien , si ce n'est peut-être à nous rendre plus coupables. Pourquoi donc vouloir tromper les hommes , puisque vous ne sauriez tromper le Seigneur et que c'est à lui seul , après tout , que vous aurez à rendre compte de votre conduite ?

Ainsi , quelque carrière que vous embrassiez , prenez une ferme résolution d'en remplir les obligations avec conscience , sincérité et bonne foi : si vous êtes ouvrier , par exemple , souvenez-vous que , s'il vous est facile de tromper vos semblables sur la nature et la valeur des matériaux , sur la solidité de l'ouvrage par une certaine apparence donnée à l'extérieur , vous ne sauriez tromper l'œil vigilant de votre Dieu. Si vous suivez la carrière du commerce , vous aurez encore des écueils plus nombreux à éviter : vous serez entouré d'une foule de maximes et d'exemples dangereux : les uns prétendront qu'obligés de soutenir la concu-

rence avec ceux qui emploient la fraude et le mensonge, ils ne sauraient s'en dispenser pour défendre leurs intérêts; celui-ci, victime d'un manque de probité, prétendra pouvoir réparer le tort qu'il a reçu, en s'affranchissant des lois de la délicatesse. Un autre objectera peut-être que, la confiance étant bannie des marchés et n'étant plus accordée aux assertions même les plus vraies, il est inutile de se renfermer dans les bornes de la vérité, puisqu'elle serait placée sur la même ligne que le mensonge; enfin la morale élastique de l'intérêt et de l'usage se reproduira en mille manières.

C'est à ces pernicieuses maximes, présentées souvent avec tant d'art, que vous aurez à opposer sans cesse les règles invariables de la justice chrétienne, qui vous oblige à ne tromper vos frères en aucune circonstance et à souffrir, s'il le faut, de l'injustice ou de la mauvaise foi, sans jamais les employer de votre côté.

Enfin, si vous êtes destiné au barreau, à la magistrature, aux fonctions publiques, rappelez-vous encore que l'intégrité et le désintéressement seront les seuls garants de votre vertu et de votre honneur; ici, je l'avoue, les abus seront peut-être plus rares, à cause d'un sentiment de délicatesse et d'un certain point d'honneur qui est attaché aux fonctions plus élevées; rappelez-vous cependant que la garantie des principes religieux est encore bien nécessaire pour vous maintenir parfaitement intacts et irréprochables dans cette carrière où l'homme, dépositaire en quelque sorte des droits de la divinité, devrait être affranchi non-seulement de toute cupidité, mais même encore de toutes les passions et de toutes les faiblesses de l'humanité.

Ainsi partout, mes jeunes amis, dans ce siècle

d'avarice et de cupidité, vous rencontrerez des pièges sous vos pas. Ce vice, dont vous avez horreur, j'aime à le penser, lorsqu'il se présente à vous dans toute sa nudité, pourrait, sans le secours de la religion, vous entraîner en mille circonstances, en se présentant sous des formes adoucies et sous les déguisements si multipliés qu'il emprunte. Aussi cette religion divine, après nous avoir ordonné par des préceptes positifs de ne rien dérober injustement à nos frères et de ne nuire en rien à leurs intérêts, cherche surtout à nous inspirer le mépris des richesses; et si l'œuvre paraît difficile, nous sommes obligés cependant de convenir qu'elle nous fournit, par ses leçons et ses exemples, tous les motifs et les moyens nécessaires pour atteindre ce but.

C'est donc surtout contre cet amour des richesses, si commun de nos jours et qui est le principe de tant de désordres dans la société, qu'il importe de se prémunir de bonne heure. Vous n'en éprouvez peut-être encore que faiblement les atteintes; mais, pour peu que cette soif d'acquérir s'empare de vous, vous en deviendrez en quelque sorte esclaves. Ainsi, puisqu'aujourd'hui on sait inspirer à la jeunesse de si bonne heure l'amour de l'argent, il est urgent aussi de lui signaler les dangers de l'avarice. Ne croyons pas en effet que l'avarice consiste uniquement à amasser des trésors. L'accumulation des trésors est un effet de l'avarice, mais n'est pas l'avarice même. Cette passion ainsi que toutes les autres réside dans le cœur.

L'avarice est donc, comme le disent les moralistes avec saint Thomas, une ardeur immodérée d'augmenter son bien et d'acquérir des richesses soit pour les entasser, soit pour les dissiper. Je sais qu'en général on n'est porté à donner le nom d'avare qu'à celui qui entasse et retient ses trésors;

mais, dans un sens plus étendu, ce nom convient à tout être passionné pour l'argent. En effet, les prodigues même ont souvent ce caractère de l'avare de désirer passionnément l'acquisition des richesses. Quel que soit donc le but que se propose cette passion, elle est presque également dangereuse et criminelle, et le christianisme la proscriit dans tous ses effets.

C'est en effet cet amour immodéré de l'argent qui vicie les diverses positions de la vie. Sans lui, la richesse n'est plus qu'une sage administration des bienfaits du Créateur, qu'un moyen d'exercer envers nos semblables cette bienfaisance et cette générosité, dont Dieu use envers nous, que le privilège d'être l'intermédiaire de ses bienfaits.

Sans cette passion, la pauvreté ne serait qu'un état tranquille et pour ainsi dire plus heureux encore, où les privations acquièrent un poids immense de mérites, où l'absence de besoins factices nous délivre de mille soucis, où enfin la paix du cœur offre bien moins de surface aux troubles et aux agitations du dehors. Mais, que la soif de l'or s'empare de l'âme, et aussitôt les richesses et la pauvreté, presque également malheureuses, ne connaîtront plus que les regrets, les désirs insatiables, les jalousies, la crainte et tous les tourments qui la suivent. Ce n'est donc aucune des diverses positions de fortune que la religion réprouve; c'est le désir passionné des richesses, si nuisible à notre propre bonheur; c'est cette passion si dangereuse et si opposée à l'esprit du christianisme, qui est si fréquemment flétrie et condamnée dans nos saintes Ecritures.

Nous lisons au livre des proverbes que « les actions de tout avare sont des embûches qu'il tend à son propre sang, des fraudes qu'il machine contre son âme. » Dans l'Ecclésiastique, que « rien

n'est plus criminel que l'avare. » Dans Isaïe , que « malheur à ceux qui ajoutent maison sur maison , qui joignent champ à champ jusqu'aux confins du pays.... Croient-ils devoir seuls habiter la terre ? » Dans Ezéchiel , que « Dieu a appesanti sa main sur l'avarice , etc. »

Voilà donc une partie seulement des anathèmes lancés contre l'avarice par l'Ecriture ; car nous aurions pu citer encore une foule de passages , où elle est également condamnée ; et , sans doute , notre religion ne s'est pas bornée à proscrire ce vice odieux , puisque c'est cette même religion qui nous enseigne la charité et qui nous en a tracé l'admirable caractère. En proscrivant ainsi à jamais les honteux calculs de l'intérêt et de l'égoïsme , elle leur a substitué des devoirs et des vertus inconnues jusque-là. La charité , c'est la loi du christianisme , le principe et l'âme de sa morale , mais c'est la loi opposée à l'esprit du monde.

Quels termes plus opposés que la charité fraternelle et l'intérêt ; l'une est un sentiment inspiré par la grâce qui nous porte au bien du prochain , l'autre est un instinct exclusif qui rapporte tout à soi.... « La charité , dit l'apôtre , ne recherche point ses propres intérêts , la charité travaille sans cesse au bien des autres , même à ses propres dépens... La charité est patiente , elle ne croit point le mal , elle ne s'en réjouit point , etc. ; La charité n'est point envieuse ; la charité n'est point ambitieuse ; elle tolère tout , elle croit tout , elle espère tout , elle souffre tout.... »

Voilà le nouveau code de Jésus. Que deviendra devant lui l'avarice ? Quelle excuse trouvera-t-elle ? L'Evangile ira même quelquefois jusqu'à conseiller de distribuer libéralement ce qu'on a : « Allez , vendez vos biens et suivez-moi. » Ailleurs , il exhorte à ne pas revendiquer ce qui est injustement enlevé ,

à ne pas empêcher celui qui prend l'habit , de prendre la tunique. Enfin , Dieu prononce encore cet oracle terrible : • Qu'il faut choisir entre son amour et celui des biens de la terre ; que nul ne pourra servir deux maîtres à la fois, Dieu et l'argent. »

Voilà donc le choix à faire. Si vous ne devez pas durer plus que votre argent ; que dis-je , si c'est lui qui doit vous survivre et que vous n'ayez plus de besoin , d'espérance au delà du tombeau , choisissez ces biens , ces richesses si précieuses , résistez à ces désirs , à ces craintes involontaires de votre cœur , traitez-les de chimères ; mais si vous avez cent fois éprouvé que votre âme ne saurait être remplie et satisfaite par les biens d'ici-bas , occupez-vous des moyens de parvenir à ceux d'une autre nature , à ces biens éternels , dont vous sentez un si impérieux besoin ; rappelez-vous surtout qu'ouvrir votre cœur à l'avarice , c'est le fermer à presque tous les sentiments vertueux ; c'est rendre votre âme incapable de cette élévation , de cette grandeur qui doit la distinguer ; c'est , dirai-je même , fermer votre intelligence aux lumières qui doivent l'éclairer.

Aspirez-donc à exercer sur vos semblables et sur votre siècle une plus noble influence que celle qui est due à ce mobile des passions et des intérêts grossiers. L'être le plus obscur , à qui un coup inattendu de la fortune vient de prodiguer des trésors , pourrait tout à coup l'emporter sur vous , tandis que nul ne pourra vous disputer l'empire de vos vertus , de vos nobles sentiments ; et d'ailleurs , vous le savez , ce métal et cette poussière sont sans cesse exposés à la cupidité de ceux qui vous entourent ; faites-vous donc , comme vous dit l'Evangile , des trésors à l'abri de la rouille et des voleurs.

Qu'il est beau le spectacle qu'offre ce cœur vertueux, cette âme grande et généreuse que la prospérité et les biens de la terre ne touchent point. Elle jouit d'avance de cette liberté, de cette paix de la vie à venir; elle a en son pouvoir tous les biens qu'elle désire; elle les possède avec sécurité et se trouve placée ainsi hors de l'atteinte des hommes.

Voilà donc jusqu'où la morale chrétienne tend à nous conduire par les développements qu'elle donne aux préceptes de l'ancienne loi. Voilà un rapide exposé de ce que défend et condamne le grand précepte de la justice envers nos semblables; mais les prévarications contre ce grand commandement, ayant causé non-seulement notre mal par l'offense envers Dieu, mais de plus une véritable lésion des droits du prochain, il est évident que le seul repentir et les simples actes de pénitence ne pourront, comme pour les autres péchés, nous justifier devant Dieu, et qu'il faudra réparer encore le tort porté au prochain. Cette obligation regardera non-seulement celui qui a commis le vol, fait le tort ou le dommage, mais tous ceux qui auront pu y participer soit en le prescrivant ou le conseillant, soit en en profitant ou s'y associant d'une manière quelconque, soit en le tolérant, ou en ne l'empêchant pas lorsqu'on était tenu par devoir de l'empêcher. Sans entrer ici dans l'immense détail des divers cas et des circonstances de la restitution, nous savons que notre religion, qui a un Dieu pour auteur et pour juge, c'est-à-dire l'Auteur de toute justice, ne pourra accepter que la réparation sincère et entière, enfin équivalente à l'injure, à moins qu'il y ait impossibilité absolue de restitution.

Avec ces principes, le chrétien n'a plus qu'à procéder avec une entière bonne foi, en s'entourant

dans les cas douteux des lumières et des conseils d'un guide éclairé , il parviendra toujours à accomplir ce que Dieu peut exiger de lui ; mais à quoi pourraient lui servir des palliatifs , des demi-moyens , des fourberies devant Celui qui sonde les reins et les cœurs ? Si c'est pour le monde qu'il agit , les lois humaines pourront lui servir de guide , mais si c'est pour Dieu , la plus entière sincérité pourra seul lui être profitable.

Voilà donc l'œuvre de la morale chrétienne par rapport aux intérêts du prochain. Elle nous en prescrit le respect le plus entier , le plus absolu , n'admettant ni les excuses de réciprocité , ni celles de l'exemple ou d'une prétendue nécessité ; et si cette loi est enfreinte , elle nous prescrit une réparation entière et sincère.

CHAPITRE VII.

DU HUITIÈME PRÉCEPTÉ.

Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain.

Nous venons de voir la sage sollicitude avec laquelle la religion chrétienne a protégé , par ses préceptes , les biens temporels de nos frères , et tout ce qu'elle a fait pour nous prémunir contre ce dangereux penchant , qui peut nous porter à nuire à leurs intérêts temporels ; mais il est encore d'autres manières de leur nuire qui n'échapperont point à sa prévoyance.

Il est une arme dangereuse que nous portons tous avec nous , dont les blessures , hélas ! trop promptes et trop fréquentes , sont encore bien pro-

fondes et souvent presque irréparables ; cet instrument si dangereux , c'est notre langue ; aussi saint Jacques nous dit-il : « Celui qui ne fait point de péchés en parlant est un homme parfait ; » et David ajoute que « tout homme est menteur ; » comme s'il n'y avait que ce péché qui fût commun à tous les hommes.

Les occasions de le commettre sont en effet si multipliées , ses effets peuvent être en même temps si graves , qu'il était bien nécessaire de nous prémunir contre un semblable danger , par un précepte spécial ; car il est évident qu'en nous défendant de nuire à notre prochain par aucun faux témoignage ou aucun rapport faux , Dieu nous ordonne en même temps de ne lui nuire en aucune manière par nos discours , et de garder toujours la vérité dans nos paroles.

Telle est l'extension naturelle que les saints Pères ont donnée à ce précepte. Ces obligations d'ailleurs nous sont assez clairement exprimées dans l'Ecriture. Maintenant , il ne sera pas sans doute nécessaire d'insister longtemps sur le crime horrible dont se rend coupable celui qui porte en justice , et sous le sceau du serment , un faux témoignage contre son frère ; c'est frapper un innocent de la manière la plus lâche et la plus criminelle , puisque c'est lui ravir d'un seul coup ses biens et sa réputation dans le sanctuaire de la justice , où la vérité était invoquée pour le faire rentrer dans ses droits. L'horreur qu'un semblable attentat inspire le rendra plus rare , et la religion , en le couvrant encore de ses anathèmes et de ses menaces , offre de nouvelles garanties contre ses atteintes. Bientôt , d'ailleurs , nous allons voir sa prévoyance s'étendre tellement au delà de cette première partie du précepte , qu'il sera moins nécessaire d'y insister ; en effet , nous trouvons encore , dans les livres saints ,

la condamnation de tout faux rapport contre le prochain, dans ces paroles du Lévitique : « Vous ne déroberez point; vous ne mentirez point; et personne ne trompera son prochain. » D'où il faut conclure que tout mensonge est interdit par ce précepte.

Sans doute, celui dont la bouche impie et audacieuse ose bien appeler en confirmation du mensonge l'Auteur de toute vérité, se rend coupable d'un plus grand crime; mais celui qui nie, dissimule ou cache la vérité, lorsqu'on la réclame de lui, est encore coupable envers Dieu et envers son frère; envers Dieu qui, étant la vérité même, hait nécessairement le mensonge, et le voit à découvert sous toutes ses formes; envers le prochain, qui a un droit essentiel à cette vérité, et pour qui ce langage ne sera plus qu'un véritable larcin, s'il n'en est pas l'interprète.

Cette faculté, en effet, si prompte, si facile, que nous tenons du Créateur, de faire communiquer nos intelligences, à quoi est-elle destinée, sinon à répandre et à recevoir tour à tour la vérité, qui doit être leur aliment? Et remarquez qu'il ne s'agit point ici d'une vérité difficile à découvrir, et qui peut être contestée; mais que la vérité, en général, celle que nous devons en tout temps à nos semblables, c'est la vérité de bonne foi, c'est-à-dire ce que nous pensons en notre âme et conscience être vrai.

Il ne nous est nullement nécessaire pour cela d'avoir des lumières supérieures; il suffit d'exprimer avec droiture notre conviction intérieure; tout est sincérité dans notre religion. Lorsqu'elle est intacte, nous sommes bientôt justifiés devant le Dieu de vérité, et l'erreur involontaire ne nous est point imputée, mais il n'est aussi aucune lésion,

aussi légère qu'on la suppose, de cette sincérité qui puisse lui échapper.

Malheur donc à vous, misérables esprits, qui connaissez si peu votre Dieu, puisque vous le comparez à ces pauvres créatures que vous enveloppez dans vos filets. En présence du Dieu tout-puissant, dans l'immensité duquel vous êtes renfermé, vous n'avez travaillé que contre vous-même; non-seulement vos propres ruses sont pour lui plus transparentes que le jour; mais il a encore dépouillé les illusions qui vous ont séduit vous-même; sa justice inaltérable et son éternelle vérité prononceront sur ce qui leur est dû.

Qu'il est donc dangereux d'écouter sur le mensonge les conseils, les usages, les exemples du monde! Que vous servira de justifier le mensonge par le mensonge même? Nous le savons; depuis près de six mille ans, il y a lutte contre la vérité; c'est la lutte de l'esprit infernal, qui séduisit notre premier père et qu'on nomme lui-même le père du mensonge; c'est donc vous dire qu'il faut savoir livrer quelques combats pour le maintien et la défense de cette vérité, et qu'il est beau et glorieux de souffrir pour elle. N'a-t-elle pas eu des défenseurs qui ont su lui sacrifier généreusement leurs biens, leur vie, leur réputation? Sera-ce trop, jeunesse chrétienne, d'attendre de vous que vous lui fassiez le sacrifice des intérêts, des petites passions, des exigences et des usages du monde? A quel titre prétendez-vous à l'estime, si le plus petit obstacle ou la moindre crainte suffit pour vous empêcher de rendre hommage à vos convictions, à votre conscience; accoutumez-vous donc de bonne heure à respecter scrupuleusement la vérité, à mériter, par une sincérité et une bonne foi constantes, cette confiance de vos semblables, prix honorable de votre conduite. Que votre parole soit pour eux

comme pour vous un engagement plein de sécurité, et vous connaîtrez alors ce rare, mais précieux empire de la confiance.

Combien, en effet, ne sera-t-il pas plus utile et plus consolant d'emprunter de la vérité seule les secours et l'appui qu'on recherche dans la fourberie, l'adresse ou la force? Quelle multitude de lois et de règlements, dont le seul but est de nous protéger contre la fraude! Quel appareil de forces et de châtimens pour combler le vide immense que laisse l'absence de la bonne foi dans les affaires humaines; et encore, sommes-nous bien forcés de reconnaître l'insuffisance même d'une si pénible prévoyance; en mille rencontres, il faut encore en appeler à cette même bonne foi, qu'on a si vainement tenté de suppléer; il faut l'invoquer comme dernière ressource; il faut lui accorder une confiance que nos mœurs ont malheureusement affaiblie; il faut confesser enfin ce besoin de la vérité, seul bien, seule vie des intelligences et de la société. Bénissons donc la religion qui, au Nom de la divinité, dit à l'homme : « Tu ne mentiras point. »

Le précepte est ici absolu; elle n'ajoute pas : pourvu que ton amour-propre n'en souffre point, que tes intérêts soient intacts, que l'usage ne s'y oppose pas; non, non, la moindre lésion de cet attribut divin est pour le chrétien bien autrement à craindre que tous ces maux temporels; il aura sans cesse présentes ces paroles de son divin Maître : « Je suis la vérité et la vie. » Et celles de l'Apôtre : « Evitez le mensonge, et que chacun de vous parle selon la vérité. » C'est au chrétien qu'il est dit que la prudence de la chair est la mort de l'âme. C'est à Dieu seul qu'il recourra dans ses difficultés; c'est en lui qu'il espérera, et non dans le mensonge et l'artifice, puisqu'il doit compter bien plus sur la providence de Dieu que sur sa propre sagesse.

L'exemple de la multitude, qui s'écarte de la vérité, bien loin de lui servir d'excuse, ne sera pour lui qu'un avertissement et pourra même, suivant sa position, joindre à l'obligation de fuir le mensonge celle de le combattre et de prémunir ses semblables contre ses atteintes. Enfin, les peines ou les sacrifices que pourrait coûter au chrétien la confession de la vérité, bien loin de la lui faire abandonner, la lui rendront, s'il est possible, encore plus chère, regardant comme le sort le plus glorieux de s'immoler pour sa défense ¹.

Nous devons encore rapporter à ce précepte la défense de nuire en aucune manière par nos paroles et nos discours à la réputation du prochain.

La médisance est une injuste diffamation du prochain, un tort fait à sa réputation en son absence. Les paroles, les gestes, ou un silence même affecté peuvent nous rendre coupables de ce péché.

L'Écriture a condamné fréquemment ce vice détestable : « Je ne mangerai point, dit David, avec le médisant ; » et saint Jacques : « Ne parlez point mal les uns des autres, mes frères. » Saint Paul ne place-t-il point les médisants parmi tous ceux qui n'entreront point dans le royaume des cieux, lorsqu'il nous dit : « *Neque fornicarii, neque idolis servientes, neque adulteri, neque maledici, neque rapaces regnum Dei possidebunt.* »

Une religion, en effet, qui se montre partout si miséricordieuse envers les hommes, qui ne cesse de les inviter, et qui leur fait même un précepte

¹ Il faut observer ici qu'il y a une grande différence entre mentir et taire la vérité. Il n'est aucun cas où le mensonge puisse devenir licite, tandis qu'il est bien permis quelquefois de taire la vérité ; lorsque, par exemple, celui qui nous interroge n'a pas un véritable droit à la connaître et que nous avons des raisons suffisantes pour la lui taire.

de vivre en paix et de se chérir mutuellement, pourrait-elle, je le demande, tolérer un vice aussi funeste et aussi dangereux que la médisance?

• Il ne s'agit plus seulement, dit un auteur moderne, de ne rien avancer de faux ou d'exagéré, pour nuire à la réputation du prochain, il s'agit de ne point dévoiler, indiquer, ou faire connaître le mal même le plus certain; à moins qu'il n'y ait quelque nécessité ou quelque utilité majeure pour le prochain même. La médisance étant une diffamation injuste, il n'y aura plus diffamation, si le fait qu'on rapporte est public et parfaitement connu de tous ceux devant lesquels il est raconté. La diffamation cesse d'être injuste, quand elle est exigée par l'intérêt public ou l'obéissance aux lois.

Il ne pèche pas non plus et remplit même quelquefois un devoir, celui qui révèle à un supérieur des désordres ignorés, dont il peut résulter du trouble et du scandale, afin qu'ils soient réprimés et que les suites en soient prévenues. Ce peut être encore un acte de justice et de charité, et non une injustice, de découvrir en particulier des fautes ou des défauts d'autrui, qui peuvent nuire notablement à ses biens spirituels et temporels; mais cet office de charité demande de la prudence. En un mot, quand on agit par un motif de charité, sans aucun principe de haine ou d'animosité, avec prudence, et d'après des motifs suffisants, la médisance n'est plus une faute, mais au contraire l'accomplissement d'un devoir.

« Mais, hélas! est-ce bien, dit un auteur, dans ces circonstances et avec cette intention qu'on médit aujourd'hui; ne sommes-nous pas témoins tous les jours de la facilité, de la continuité, pour ainsi dire, avec laquelle la médisance circule dans la société, soit pour venger les petites passions, soit pour servir ses intérêts, soit enfin pour fournir

un aliment aux entretiens, une distraction à nos esprits? On la retrouve sous toutes les formes et presque dans tous les lieux; et, si nous ne sommes sur nos gardes, après avoir débuté par l'écouter avec indifférence, nous y prendrons bientôt du plaisir, et nous ne tarderons pas à fournir notre contingent à ce passe-temps si commun et pourtant si coupable.

» Dès que nous serons une fois entrés dans cette voie glissante, les encouragements ne manqueront pas à nos essais. Tous les jours, de nouveaux sujets s'offriront pour varier nos tableaux; et comme l'amour-propre est d'ordinaire notre mobile et notre guide dans cet art odieux, ceux dont il amuse l'oisiveté sauront bien l'exciter par leurs éloges. S'ils n'ont pas reçu le don dangereux de manier la raillerie avec délicatesse, ils se contenteront du vil emploi de lui fournir des victimes. Avec de semblables auxiliaires, jusqu'à quel point ne verrons-nous pas porter cet art perfide, dont on ne rougit pas de faire une étude?

» Voyez le médisant, selon les personnes auxquelles il s'adresse, employer des voies diverses pour répandre et accréditer ses méchancetés; tantôt il impose par l'assurance de son ton, donnant des conjectures pour des faits prouvés, mêlant hardiment le faux et le vrai, altérant les circonstances, laissant échapper comme à regret des aveux forcés, et cherchant, avec une indulgence hypocrite, une excuse équivoque, il semble vouloir voiler une partie du mal pour en laisser entendre plus qu'il ne dit; quelquefois c'est un simple geste, un sourire, mais qui, placé au moment favorable, dispense d'un plus long commentaire; dans d'autres circonstances, le sel de la raillerie n'est pas épargné; la disposition des faits et des circonstances est habilement ménagé pour rendre le trait d'esprit plus piquant.

• Quelquefois le médisant, pour mieux accréditer ses récits et écarter les soupçons, mêle quelques éloges à ses médisances, et par une impartialité apparente, il frappe plus sûrement sa victime. »

Ne croyez pas que les personnes, dont la réputation pourrait paraître la mieux établie et la mieux méritée, soient à l'abri de sa censure; le triomphe, s'il est plus difficile, sera pour lui plus glorieux. L'autorité, l'élévation du rang, bien loin de le contenir par le sentiment du respect, ne feront que stimuler davantage sa dangereuse industrie.

Les dépositaires du pouvoir seront surtout l'objet de ses attaques et de ses traits les plus envenimés; et ici nous ne pouvons éviter de nous arrêter quelques moments sur cette grande plaie sociale du mépris et de l'insubordination envers l'autorité.

Un homme vertueux, revêtu d'une charge, d'une fonction publique dans la société, bien loin d'y trouver de nos jours quelque droit à la considération, perd ceux mêmes qu'il aurait aux simples égards dus à la vie privée. « C'est un homme *public*, dit-on; c'est-à-dire, c'est un être à l'égard duquel les lois de la conscience, de la charité, de l'humanité, de la civilité même n'obligent plus; c'est un homme dont non-seulement les actes publics seront discutés, interprétés, soumis à la censure la plus partielle et la plus injuste, mais dont la vie privée sera même noircie par les imputations les plus injurieuses. »

La médisance, soit qu'elle se répande par la voie plus durable des écrits, soit qu'elle circule par la conversation, produit donc, dans la société, de bien déplorables effets, dont l'étendue est incalculable. L'apôtre saint Jacques la compare avec justesse à un feu dévorant, qui se répand avec d'autant plus d'activité, qu'il trouve plus de matière à ses ravages. Une faible étincelle suffit pour

anéantir une forêt entière, comme un mot imprudemment prononcé peut porter la désunion dans plusieurs familles.

Qu'il est terrible de penser que nous ne sommes plus les maîtres d'arrêter les effets de cette parole imprudente, et que c'est toujours en notre nom, pour ainsi dire, qu'elle poursuit son cours en exerçant ses funestes ravages; nous aurons peut-être créé ainsi des discordes et des haines héréditaires, et longtemps après notre mort, les victimes de notre imprudence ou de notre malice nous maudiront, en en éprouvant les effets.

Jetez de tous côtés vos regards; partout vous rencontrerez des victimes de la médisance; ici, c'est un malheureux serviteur, qu'elle a plongé dans la misère, et qui est prêt à se livrer au désespoir; là, c'est un pauvre ouvrier que vos méchants propos priveront de travail, et entraîneront peut-être ainsi, par le besoin et la nécessité, dans les plus fâcheux égarements; ailleurs, ce sont des amis auxquels vous aurez ravi, hélas! les douceurs et les consolations les plus précieuses de la vie; que leur donnerez-vous en échange de ces tendres sentiments et de cette affection que vos médisances seront parvenues à détruire?

Ah! de grâce, mes amis, écoutez de bonne heure la voix de la religion et de l'humanité. L'une et l'autre ne vous laissent point ignorer que nous avons tous ici-bas nos défauts et nos vices; et certes, notre propre conscience devrait être bien d'accord avec l'Evangile, qui nous recommande de nous considérer nous-mêmes avant de juger et de condamner les autres.

Quel spectacle n'offrirait pas une vaste prison, où tous les criminels s'accuseraient sans cesse, et où les plus coupables surtout s'entretiendraient plus fréquemment des torts de ceux qui le seraient

moins, et les blâmeraient avec plus d'amertume et de malice! Ne sommes-nous pas nous-mêmes ces criminels, portant le poids d'une multitude de misères, qui nous rendent si nécessaires l'indulgence et le support de nos frères? Pourquoi nous croyons-nous autorisés à exercer à leur égard une censure si amère, une critique si injuste? Pourquoi nous complaire à dérouler et à reproduire sans cesse ce tableau si affligeant des faiblesses humaines, dans lequel nous occupons tous une place?

Si nous examinions quels sont les principes de ce vice odieux, nous en concevriions encore une plus juste horreur, puisqu'il prend ordinairement sa source dans l'orgueil, l'envie ou un vil intérêt; et si quelquefois il est le résultat de la curiosité, de la légèreté ou d'une malheureuse complaisance, pourrions-nous regarder ces causes comme innocentes et excusables, lorsqu'elles occasionnent de si déplorables effets?

Celui-ci ne peut supporter aucune supériorité; il éprouvera le besoin de rabaisser, par le tableau des défauts personnels, celui que la position de sa fortune ou de son rang a placé au-dessus de lui; celui-là ne pourra laisser passer aucun éloge, aucun hommage rendu au mérite, sans le ternir de ses propos. Le silence ne suffit point à cette âme dégradée par une aussi basse passion; les avantages qu'elle découvre dans les autres la condamnent à une souffrance, qu'elle ne peut soulager qu'en s'efforçant de les détruire, ou au moins de les affaiblir.

Un autre ne craindra pas de porter des coups terribles à l'honneur de son frère, pour s'assurer quelques misérables gains, plus coupable encore que s'il s'enrichissait en le dépouillant de ses biens. D'autres fois, la médisance servira la haine, et certes alors il ne faut point être en peine des coups

qu'elle saura porter. Devenue le ministre d'une si terrible passion, ses effets s'en ressentiront bientôt; elle immolera avec une joie aussi lâche que barbare son ennemi absent, et dans les circonstances la calomnie lui prêterait presque toujours son secours.

Vous qui parlez sous l'impression du ressentiment, craignez l'emploi de cette arme si dangereuse, qui peut faire à votre ennemi des blessures si profondes et peut-être irréparables.

Maintenant, je vous le demande, après avoir considéré les effets et les principes de la médisance, adopterons-nous si facilement les excuses qu'on apporte d'ordinaire pour la justifier? Pourrons-nous regarder comme un passe-temps ou un délassement innocent ces récits qui, avec l'extérieur du badinage, portent des coups si funestes! quel barbare divertissement! quelle idée doit-on prendre d'un cœur capable de goûter d'aussi cruels plaisirs? L'indifférence en présence des maux de nos frères nous paraît odieuse; que dirions-nous des manifestations de la joie?

Quelquefois les médisants se justifient, en prétendant qu'ils se bornent à révéler de légers défauts, de petits ridicules; mais d'abord, combien ce retranchement et cette limite ne sont-ils pas difficiles à garder. On commence ainsi, je le veux; mais bientôt les encouragements des malins auditeurs vous entraîneront bien au delà; une demi-confiance sera achevée par une autre, ou trahie par nous-mêmes, ou interprétée d'une manière peut-être encore plus fâcheuse par la réticence même; et d'ailleurs, si ces petits ridicules, ces plaisanteries légères en apparence, portent précisément sur un point délicat, auquel celui dont vous médisez attache une importance extrême, vous blesserez encore plus profondément que vous ne pensez celui qui en est l'objet.

Quel grand mal ai-je commis, dit un autre, je n'ai communiqué ce que je savais qu'à une seule personne et je lui ai recommandé le secret. Malheureux imprudent! c'est ainsi que vous vous condamnez; pourquoi ne pas garder vous-même ce secret que vous croyez nécessaire? C'est donc avouer que vous avez tort de le dévoiler; c'est recommander à votre confident d'être plus charitable et plus discret que vous; ou, s'il vous prend pour modèle, il livrera aussi à un seul votre confidence, avec une semblable recommandation, et ce secret, toujours observé de la même manière, deviendra bientôt celui d'une multitude d'individus. Dans d'autres circonstances, les médisants se rejettent sur une prétendue publicité des faits qu'ils rapportent, et quoiqu'encore bien moins étendue qu'ils ne les supposent, elle ne tardera pas, en effet, grâce à leurs soins, à leur être acquise.

Il y a enfin encore une manière bien coupable de participer à la médisance, c'est de l'écouter avec complaisance ou avec approbation, et ici l'illusion est peut-être encore plus commune et plus dangereuse; on ne s'aperçoit pas que le nombre des médisants serait bien moindre, s'ils ne recevaient aucun encouragement de la part de leurs auditeurs, et qu'on cesserait même entièrement de médire, si nul ne prenait plaisir à la médisance et ne voulait l'écouter.

C'est donc être véritablement complice du crime, que de prêter simplement une attention favorable aux discours du médisant; que sera-ce si on les encourage et si on les excite?

Saint Grégoire est persuadé qu'il y aura en enfer autant d'âmes tourmentées pour avoir entendu les médisances que pour les avoir faites. Quelle conduite aurons-nous donc à tenir, pour éviter un danger si fréquent? Faudra-t-il fuir toutes

les sociétés où l'on est exposé à entendre médire ? Non..... la religion n'exige point des choses presque impossibles ; elle ne nous défend pas précisément d'entendre la médisance , lorsque nous y sommes pour ainsi dire forcés ; mais c'est plutôt la manière dont nous l'écoutons et les sentiments qu'elle produit en nous , qui peuvent nous rendre coupables.

Si vous n'écoutez la médisance que sur des faits de notoriété publique ou dans le seul désir d'être instruit de ce qu'il peut vous importer essentiellement de connaître , pour éviter des inconvénients graves , vous n'êtes point coupable ; si même vous n'avez aucune autorité ni aucun moyen de reprendre celui qui médit ou d'excuser celui dont on médit , vous êtes encore innocent , pourvu toutefois que votre silence ou votre maintien attestent que vous n'approuvez point de pareils discours.

La religion ne condamne donc qu'une participation quelconque à la médisance ; participation de curiosité , si vous prenez plaisir à ces récits ou si vous les provoquez par vos questions ; participation de complaisance , si vous les souffrez lorsqu'il vous est facile de les faire cesser ; participation de vanité , d'orgueil ou de haine , si vous cherchez en l'écoutant la satisfaction de quelqu'un de ces vices ; car , hélas ! au milieu de notre silence même , l'œil clairvoyant du Créateur distinguera ces coupables jouissances et nous condamnera encore , peut-être , à l'égal du médisant lui-même.

Enfin , la médisance nous offre encore un point essentiel , celui de sa réparation , souvent hélas ! si difficile. En effet , les péchés , qui nuisent au prochain , ne peuvent s'expier par le seul repentir. Ils renferment une double offense ; celle commise envers Dieu qui nous ordonne l'amour du prochain , et celle envers le prochain même dont nous avons blessé les droits.

Or, si Dieu se contente pour lui-même d'un repentir sincère et d'un ferme propos de ne plus renouveler l'offense, il exige par rapport au prochain une juste réparation.

Le tort que nous avons porté au prochain peut avoir deux effets : le premier, d'avoir compromis sa réputation et son honneur ; le second, d'avoir nui à ses intérêts temporels, c'est-à-dire à ses biens, à sa fortune. Il est souvent difficile de réparer la première nature de dommage ; le mal que nous avons dévoilé étant vrai, il ne nous est point permis de le nier dans la suite. Notre devoir, dans ce cas, se borne donc à tâcher d'atténuer, lorsque l'occasion se présente, l'offense et le tort que nous lui avons portés, par les moyens qui pourront se concilier avec la prudence et la vérité ; mais pour le dommage porté à sa fortune, si nous pouvons en avoir une connaissance exacte et assurée, nous serons dans l'obligation de le compenser de nos propres biens ; et, suivant les circonstances, nos obligations à cet égard pourront être plus ou moins étendues. Usons donc toujours de la plus grande circonspection sur ce point, puisqu'une fois le tort porté aux intérêts du prochain, il est souvent si difficile de l'apprécier à sa juste valeur, et de ne pas se faire illusion sur nos réparations imparfaites. Combien, d'ailleurs, l'amour-propre n'éprouvera-t-il pas de peine à revenir de ses écarts et à les réparer, en s'humiliant devant ceux qu'il aura offensés !

Ce sera donc en réfléchissant sérieusement sur le honteux principe de la médisance, sur ses effets funestes et sur les suites terribles qu'elle laisse après elle, que nous apprendrons de bonne heure à la fuir et à la redouter.

La morale si douce et si charitable de l'Evangile nous fournit à cet égard de puissants motifs et de

précieux enseignements ; c'est en les écoutant et les mettant en pratique que nous pourrons apprécier les fruits si consolants de cette loi divine.

CHAPITRE VIII.

DES 9.^{me} ET 10.^{me} PRÉCEPTES.

Vous ne désirerez point la maison de votre prochain, et vous ne désirerez point sa femme, ni son serviteur, ni son bœuf, ni rien de ce qui lui appartient.

Ces préceptes ayant pour but d'interdire tous les désirs coupables, peuvent être considérés comme un seul. Quant à leur fin, on peut aussi les séparer en distinguant les différentes natures de désirs qu'ils interdisent.

C'est ici que nous allons mieux connaître toute la sagesse du christianisme et toute la perfection de sa morale. Ces préceptes, en effet, tendent à tarir la source de tous nos égarements, et nous disposent à un accomplissement plus parfait de tous les autres. C'est bien là le précepte du souverain Créateur, de Celui dont le domaine est universel ; ce seul précepte pourrait prouver et faire comprendre la vérité de notre religion. Que pourraient en effet demander les hommes à ce sanctuaire fermé pour eux, d'où émanent nos désirs ? Ils ont le droit de juger et de châtier ou récompenser les actes ; mais comment apercevront-ils nos intentions ou nos désirs ; et cependant c'est d'eux seuls que dépend véritablement la valeur de ces actes. Il est donc utile, disons mieux, il est indispensable d'avoir une loi pour eux, mais elle ne saurait émaner que de Dieu.

Le christianisme nous interdit ici en effet deux sortes de désirs qui renferment presque tous les désirs coupables, que nous pouvons former. Les désirs charnels, qui ont pour objet les plaisirs défendus et dégradants pour notre nature, et cette autre concupiscence des biens de la terre, qui est encore la source de tant d'injustices et de désordres dans le monde. Voilà donc tous ces maux attaqués dans leur principe, puisque le désir qui les précède toujours et les occasionne, est interdit comme coupable.

La loi divine apparaît dès lors au chrétien dans toute sa beauté, et portant l'empreinte et comme le reflet de son Auteur. On ne la confondra plus avec les préceptes humains, toujours si imparfaits; elle sera comme un miroir où nous apprendrons à connaître tous les défauts et tous les vices de notre nature, et en même temps la perfection à laquelle nous sommes appelés, et les moyens propres à nous y conduire.

Nous entendons par concupiscence (en général), un certain mouvement de l'âme qui nous porte à désirer les choses agréables qui ne sont pas à notre disposition; ce sentiment peut n'être pas coupable lorsqu'il s'exerce sur des objets légitimes; mais le péché de nos premiers parents, qui a corrompu et vicié la source de nos désirs, les entraîne bien souvent au delà de leurs justes limites. C'est donc ici surtout ce que l'apôtre appela la concupiscence de la chair, dont les mouvements sont contraires à la raison et à la loi divine. Cette concupiscence en effet est coupable, soit qu'elle nous fasse désirer des objets mauvais en eux-mêmes, soit qu'elle nous porte même à désirer trop ardemment des objets légitimes, mais qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous procurer par des voies légitimes.

Nous ne devons pas , dans ce cas , entretenir notre cœur et notre esprit de ces désirs dangereux ; ainsi la religion chrétienne , pleine de sagesse , contribue , par cette apparente rigueur , à nous éviter des regrets inutiles , à nous préserver des plus grands dangers , en exigeant de nous que nous ne désirions que les biens véritables , ou ceux du moins qu'on peut se procurer et posséder sans blesser la justice , sans porter atteinte à la vertu.

En parcourant les diverses situations de la vie , ne trouverons-nous pas toujours quelqu'un de ces désirs , capables d'empoisonner le présent et dont l'accomplissement même , s'il avait lieu , n'en tarirait pas la fatale source ? Ce n'est donc pas plus d'honneur , plus de fortune , plus d'élévation , plus de prospérité qu'il faut au cœur de l'homme , c'est une règle pour ses désirs , une borne à leur nature et à leur nombre.

Or , voilà ce que le christianisme seul peut nous enseigner et nous prescrire ; parce qu'en même temps qu'il tend à retrancher de notre cœur ces affections déréglées , ces objets terrestres , qu'il poursuit avec trop d'avidité , il lui présente des biens d'une nature bien supérieure , et lui offre une félicité bien plus solide et plus étendue ; il remplit enfin le vide immense que laissent les créatures dans une capacité si vaste.

Vous pouvez , ô mon Dieu , dire à juste titre à l'homme : « Tu ne convoiteras point » quand au lieu de la poussière de la fragilité , et peut-être hélas ! du crime et de l'infamie qu'il poursuit , vous offrez à ses désirs , vos dons , vos promesses admirables , la communication de vous-même !

Aussi notre religion ne prétend pas seulement bannir de nos cœurs les mauvais désirs ; mais elle tend encore à y faire naître , entretenir et fructifier les bons ; c'est ainsi qu'après nous avoir

défendu l'avidité des richesses , elle nous enseigne même le détachement , la soumission parfaite dans la pauvreté. Aux désirs d'élévation , d'ambition , elle oppose l'obéissance et l'humilité ; aux désirs d'indépendance , celui de la soumission et du parfait accomplissement de la volonté divine qui doit être l'objet de nos supplications journalières ; elle nous demande enfin une modération , une mortification générale de tous nos désirs , même légitimes , un combat continuel contre nos passions et nos penchants déréglés.

Voilà ce qu'exige de nous le christianisme , et si nous pouvions descendre dans tous les détails , à quelle perfection ne verrions-nous pas sa morale s'élever par ce seul précepte ! Comme la justice , la bonté , la grandeur , la générosité , viendraient rectifier et perfectionner nos désirs qui seront appréciés par ce Dieu de toute justice ! Si le désir coupable peut craindre souvent de sa part un châtiment égal à celui de l'action , la bonne volonté aussi aura droit à la récompense. Ne nous a-t-il pas dit lui-même : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice , car ils seront rassasiés ! Ah ! c'est qu'il se plaît sans doute dans la contemplation de ces pieux désirs , de ces saintes ardeurs , de cet amour du bien et de la vertu pour lequel il nous a créés ; et que seraient sans cela pour lui nos actions ? A-t-il besoin de nos bras , de nos yeux , de notre esprit , de notre mémoire , de notre intelligence , et leurs opérations peuvent-elles avoir à ses yeux quelque prix sans nos cœurs ?

Vous donc , que la jeunesse , la faiblesse , la pauvreté , la maladie , le manque d'instruction , peut-être , empêchent de tenter de grandes choses , et retiennent quelquefois dans une sorte d'inaction , souvenez-vous que vous avez tous une même offrande à lui faire , la seule qu'il apprécie ; celle

de votre cœur. Ainsi, tandis que dans les persécutions des premiers siècles de l'Eglise, un nombre de victimes étaient choisies pour verser leur sang pour Jésus-Christ, d'autres victimes, ignorées des persécuteurs, non-moins agréables à Dieu, remportaient aussi par leurs vœux la palme du martyre; ainsi, tandis que de zélés missionnaires de notre saint Evangile vont porter au loin la connaissance du nom de Jésus-Christ, une jeune vierge, un jeune homme, par ses vœux et ses prières, pourra être associé à ce saint ministère et en produire en quelque sorte les fruits.

Nul ainsi ne demeurera oisif dans la vigne du Seigneur, et aucun lieu, aucun temps, aucune circonstance, ne pourra nous empêcher de lui payer le tribut qu'il nous demande, et d'en attendre la récompense de sa miséricorde.

Nous ne perdrons donc rien à nous soumettre à cet admirable précepte, qui règle nos désirs dans leur nature et leur étendue. Les sages de l'antiquité païenne avaient si bien apprécié l'avantage de demeurer maître de ses passions et des penchants de son cœur que même, sans la croyance des promesses du christianisme, ils avaient souvent relevé le prix de cette force d'âme qui consiste à triompher de soi-même, et que bien souvent ils ont placé un trait de modération au-dessus des faits les plus éclatants.

Cependant, sans les lumières de la foi, je conviens que les efforts que nous ferons pour comprimer nos désirs seront bien combattus et souvent impuissants; mais, pour le chrétien, que de motifs de s'exercer à cette vertu! que de sujets de compensation à ses sacrifices! Comment ne comprimerait-il pas ce désir capable de le séparer à jamais de son Dieu et de l'exposer à des châtimens éternels? Ne verra-t-il pas d'ailleurs, que

de tolérer le désir, en proscrivant l'acte, ce ne serait que prolonger un tourment, et que pour un Dieu qui hait essentiellement le mal, et qui voit nos cœurs à découvert plus encore que nous-mêmes, le mauvais désir est un spectacle bien souvent aussi odieux que le crime lui-même.

En se pénétrant bien de ces vérités, le chrétien se fera peu à peu une habitude de s'interdire, non-seulement tous les désirs coupables et dangereux, mais il parviendra même à comprimer les désirs vains et inutiles, et il jouira ainsi de cette paix, de ce repos intérieur qu'il a si souvent cherchés ailleurs sans pouvoir les rencontrer; il sera délivré de ces tyrans domestiques qui déchiraient sans cesse son âme. Le seul désir dominant et continuel qu'il conservera, sera celui de l'accomplissement de la volonté de Dieu; et, comme il sait bien que les hommes ne pourront rien contre ce désir, il ne sera qu'une source de paix et de sécurité; sa vie sera, pour ainsi dire, enveloppée dans cette considération; les événements ne pourront l'atteindre qu'indirectement, et, pourvu que sa conscience n'ait rien à lui reprocher à l'égard de son Dieu, le mal qu'il recevra des créatures ne sera plus qu'un châtiment salutaire, pour lequel il devra des actions de grâces.

CHAPITRE IX.

DE QUELQUES AUTRES DEVOIRS ENVERS LE PROCHAIN.

QUOIQUE nous ayons cherché, en suivant les commandements de Dieu, à rassembler les principales obligations que nous pouvons avoir à l'égard du prochain, nous aurons à nous arrêter encore

quelques moments sur celles qui n'ont pu être comprises dans cet ordre.

DE L'AUMÔNE. Et d'abord, quel précepte plus fréquemment réitéré dans les livres saints que celui de l'aumône ! Les figures et les expressions, que le divin législateur emploie pour nous la recommander, prouvent assez son importance et le prix qu'il y attache.

Ici, c'est la touchante histoire du Samaritain, dans laquelle Dieu nous montre lui-même nos obligations ; ailleurs, c'est le terrible exemple du mauvais riche, qui nous apprend quels châtiments sont réservés aux cœurs insensibles. Enfin, dans son empressement pour nous inspirer la charité à l'égard de nos frères souffrants, Jésus-Christ nous les montrera comme ses représentants, comme d'autres lui-même, et réclamera ces secours comme pour des besoins personnels....

Quel admirable langage que celui-ci ! « J'ai eu faim, j'ai eu soif, et vous m'avez rassasié.... J'ai été nu et vous m'avez couvert... » Qui ne verra ici, en effet, une faim et une soif de charité... Partout nous retrouverons donc cette loi d'union, d'amour, d'assistance mutuelle, par laquelle Dieu a voulu lier et réunir ses enfants.

Maître de ses dons et de tous les biens de la terre, il pouvait les dispenser par lui-même à chacun, également et suivant leurs besoins ; mais il a voulu rendre les hommes intermédiaires de ses bienfaits pour établir entre eux ces rapports de charité et de reconnaissance. « Ayant tout reçu de vous, ô mon Dieu, nous tâcherons de ne point oublier que c'est pour répandre à notre tour vos dons dans le sein de l'indigence, afin qu'ils suscitent envers leur Auteur une double reconnaissance. »

Ne confondons point ici cependant un simple

penchant à la bienfaisance, assez commun de nos jours, avec le précepte de la charité chrétienne. Si nous ne suivons que notre penchant naturel, sans être guidé par la religion, combien notre bienfaisance ne demeurera-t-elle pas imparfaite? Nous accorderons, je le veux, quelques secours aux malheureux dont nous aurons connaissance, et dont la vue viendra nous importuner ou nous faire souffrir; mais irons-nous chercher à découvrir ces infortunes cachées, ces misères ignorées et dont les victimes sont bien plus à plaindre encore par l'abandon où elles se trouvent? En suivant le simple penchant, serons-nous prêts à accorder les mêmes secours à nos ennemis, à ceux qui nous portent ombrage? N'aurons-nous pas bien souvent mille préférences et mille caprices dans la distribution de nos aumônes?

Demeureront-elles surtout ensevelies dans ce secret et ce silence qui les rend plus précieuses au prochain, et qui est si souvent nécessaire pour les rendre méritoires aux yeux de ce Dieu, qui exige que la main gauche ignore ce que la droite a distribué. Mais si nous agissons, au contraire, en vue du précepte divin, le malheureux n'est plus que le membre souffrant de Jésus-Christ, pour lequel retentit toujours cette même parole. « J'ai eu faim, j'ai eu soif... » Et alors nul sacrifice ne coûtera; nulle répugnance ne sera écoutée; l'impuissance seule mettra des bornes à notre charité. Alors l'ostentation ou l'espoir de quelques retours seront également bannis; alors on donnera comme l'on doit donner à Dieu lorsqu'il demande, avec joie, avec empressement. On s'estimera plus heureux que celui qui reçoit, et l'on devancera, s'il est possible, sa reconnaissance. Voilà donc le véritable prix de l'aumône, prix bien autrement relevé encore que celui du bienfait matériel, prix et valeur que Dieu accepte pour lui-même.

Il est encore d'autres secours , que nous pouvons comprendre ici sous le nom d'aumônes et qui répondent à d'autres besoins de nos frères ; et ne voyons-nous pas en effet , combien la société renferme d'affamés au sein des richesses et de l'abondance , d'infirmes , à la fleur de leur âge , d'aveugles , au sein des lumières , enfin , d'indigents de tous les biens spirituels ? Quoique vous soyez , jeunes lecteurs , auxquels je m'adresse , encore peu à même de répandre cette aumône spirituelle , cependant , pourquoi vous laisser ignorer une obligation qui pourra bientôt se présenter pour vous ? et d'ailleurs , pourquoi ne pas vous engager même à en distribuer quelques parcelles selon les circonstances et suivant vos facultés ?

Si vous avez apprécié par vous-même le bienfait d'une éducation religieuse et d'une instruction solide , comment n'éprouveriez-vous pas de la douleur d'en voir tant de malheureux privés ! Comment pourriez-vous hésiter , lorsque l'occasion se présentera , de témoigner hautement votre attachement à ces saints préceptes , votre croyance à ces vérités sublimes ? Comment ne formeriez-vous pas des vœux , et ne tenteriez-vous pas même quelques efforts pour les faire connaître et goûter à vos condisciples ? Si vous les voyiez dans quelques pressants besoins , vous n'attendriez pas sans doute qu'ils fissent un appel à votre générosité. Vous croyez-vous donc moins obligé de secourir l'indigence bien plus déplorable de leur âme et de leur intelligence ? Si cependant vous ne sentez point en vous-même une force et des facultés suffisantes pour chercher à les éclairer et à les instruire , que vos exemples du moins soient une leçon muette qui ne les laisse point douter de vos sentiments ; car ici c'est une dette que vous avez à acquitter.

OBLIGATION DE L'EXEMPLE. Dieu ayant destiné

l'homme à vivre en société, sa vie morale et matérielle ne peut être indifférente à ses semblables, et dans tous ses actes il doit tendre à leur être utile. Or, par le moyen de l'exemple, il peut exercer à leur égard une influence salutaire ou nuisible. De là cette terrible responsabilité pour nos désordres, qui ne sont presque jamais purement personnels; et qui pourra suivre, en effet, jusqu'à son dernier terme, l'influence bonne ou mauvaise, qu'aura pu exercer l'exemple? Dieu seul atteindra l'extrémité de cette chaîne de mérites ou d'iniquités; mais pour nous, misérables créatures, déjà si coupables aux yeux du souverain Juge, quel poids immense que cette terrible incertitude!

Jésus-Christ, après avoir enseigné lui-même, plus encore par ses œuvres que par ses paroles, nous rappelle aussi pour nous-mêmes cette obligation de l'exemple à l'égard de nos frères; et, remarquez que celle-ci est générale; car si tous ne sont pas appelés à enseigner ou à instruire par leurs discours, nous sommes du moins tous comptables envers nos frères de ces dehors de notre vie, qui, par la réunion et le rapprochement de la société, deviennent leur domaine et doivent servir à leur perfectionnement; Dieu ne s'est pas contenté de nous recommander le soin de notre sanctification particulière; mais il a exigé encore que nous concourions à la sanctification générale.

C'est donc avec une sorte de justice que nos frères peuvent attendre de nous le bienfait de l'exemple, surtout lorsque nous nous trouvons placés au-dessus d'eux. Qui n'a vu, en effet, de tout temps, l'exemple des classes supérieures influencer puissamment sur la multitude? aussi, lorsque nos philosophes législateurs ont prétendu, tout en s'affranchissant pour eux-mêmes des devoirs de la religion, les laisser au peuple comme un frein

utile et commode à leur ambition , on n'a pas tardé à voir celui-ci oublier bientôt les préceptes pour ne tenir compte que des exemples.....

Au contraire , quelle force n'aura pas , pour nous porter à la vertu , la simple vue de celui qui la pratique avec constance , lors même qu'il garde le silence. Ses actions , plus éloquentes encore que ses paroles , ferment la bouche aux objections , suspendent l'incrédulité et la raillerie , et forcent l'admiration sans blesser même l'amour-propre.

Voilà la véritable lutte qu'il appartient au chrétien de soutenir avec le monde et d'employer contre ses ennemis. Qu'il ne réponde pas aux sarcasmes par des sarcasmes , aux contestations par des contestations , mais que sa vie et toutes ses actions soient comme une perpétuelle apologie de la vertu , sensible pour tout le monde. Ce ne sera point l'approbation des hommes qu'il se proposera. Si l'injustice et la méchanceté ne peuvent dans quelques circonstances être désarmées par sa conduite , il se consolera , se réjouira même de ne servir de spectacle qu'à Dieu seul ; n'agissant que pour la gloire de son Maître , toutes les voies par lesquelles il lui plaira de la recueillir seront pour lui aussi bonnes.

Jeunes gens , vous que la vérité force à convenir que vous devez aux funestes exemples de vos condisciples , la plupart des égarements auxquels vous vous êtes livrés , dans les moments où le silence des passions vous laissera entendre la voix de la raison et de la religion , reconnaissez le danger et les funestes suites des mauvais exemples !

Que votre triste expérience serve du moins à vous empêcher de faire de nouvelles victimes , par la même voie qui vous a porté des coups si dangereux !

Que le double désir de revenir de vos erreurs

et d'en préserver vos semblables , vous engage à veiller sur vous-même , à pratiquer hautement et sans crainte cette religion divine qui obtient vos hommages en secret ! Oh ! ne lui dérobez point ce culte et ce respect extérieur , auxquels elle a de si justes droits et qui peuvent seuls instruire les autres du respect et de l'attachement que vous conservez pour elle !

A quoi lui serviraient sans cela vos sentiments , et qui pourra les interpréter , si vos actes extérieurs n'annoncent que l'indifférence ou le mépris ; et d'ailleurs , ne devez-vous pas à vous-même cette franche et libre manifestation de vos sentiments qui peut seule vous donner droit à l'estime des hommes honorables ? Si vous voulez donc que les autres respectent vos croyances , respectez-les vous-même le premier en toute rencontre , et que vos actes en attestent la sincérité ! Qui ne sait , en effet , que c'est par la voie de l'exemple que , peu à peu , tous les devoirs de la morale se sont relâchés et affaiblis , chacun abandonnant quelque chose de plus que celui qu'il prend pour modèle ; et si nous ne trouvons toujours de distance en distance quelques-uns de ces caractères d'une vertu ferme et inflexible qui demeurent pour servir de type et de modèle , placés , pour ainsi dire , comme une borne et un mur d'enceinte autour de la vertu , nous nous tranquilliserions dans nos égarements , et nous irions peut-être jusqu'à méconnaître les immuables principes de la morale chrétienne. Dieu nous laissera toujours à cet égard sans excuse. Dans tous les temps , dans tous les états , dans toutes les situations de la vie , il pourra nous montrer des modèles et des censeurs muets propres à nous confondre. Voyez ce que peut encore de nos jours l'exemple de ces premiers héros du christianisme , de ces saints de tous les âges et de toutes les con-

ditions. En parcourant le récit de leurs combats, de leurs sacrifices, de leurs constants efforts pour la vertu, l'âme la plus faible, la plus pusillanime, se trouve en même temps confondue et encouragée à la vue de ces dévouements sublimes, elle sera d'abord saisie d'admiration, elle tentera ensuite de les suivre de loin ; mais ayant toujours devant les yeux cette vie, ces actions d'un être semblable à elle, elle s'élèvera peut-être à la fin à la même perfection.

Qui soutenait jadis, au milieu de ces solitudes sauvages, de toutes les rigueurs du climat et des privations de tous genres, cette multitude d'anachorètes et de saints solitaires ? L'exemple peut-être d'un seul homme qui, toujours à leur tête, les devançait dans toutes les vertus et dans tous les sacrifices ? Qui pourra mieux consoler et fortifier les infortunés que l'exemple de ces cœurs fermes et résignés au milieu d'afflictions encore plus profondes que les leurs.

Aspirons donc tous avec ardeur à ce noble apostolat de la vertu prêchée par l'exemple ; il produira des fruits abondants pour nous et pour ceux qui nous entourent. Soutenons pour la vertu cette lutte silencieuse, plus glorieuse que toutes nos apologies. Le vice, hélas ! se montre souvent à découvert et exerce assez de ravages par l'effronterie de ses scandales ; que le spectacle de la vertu combatte avec non moins de constance cette funeste influence !..... L'homme alors aura toujours dans sa raison, et je dirai même dans son cœur, s'il l'interroge attentivement, un juge assez éclairé pour prononcer entre ces exemples opposés ; il se trouvera forcé de rendre justice à la conduite des âmes vertueuses et d'admirer leurs actions ; les exemples contraires ne serviront plus qu'à l'éloigner de l'erreur et à le prémunir contre le vice.

Qu'il serait beau, qu'il serait glorieux pour vous, jeunes gens, l'espoir de votre famille et de votre patrie, d'employer avec une louable émulation au prosélytisme du bien et de la vertu, ces facultés que d'autres sont si précoces à consacrer au prosélytisme du vice. La conviction ne peut certainement vous entraîner dans vos égarements, puisque vous ne sauriez étouffer la voix de votre conscience; pourquoi précipiter donc avec vous tant de malheureux dans l'abîme?...

Une nouvelle mission s'ouvre devant vous, je peux même l'appeler une juste réparation. Il vous appartient en vous montrant dociles et respectueux envers cette religion, que vous êtes trop éclairés aujourd'hui pour combattre, il vous appartient, dis-je, en lui rendant les hommages extérieurs qu'elle exige de votre part, d'entraîner par votre exemple tous ceux que d'anciennes préventions ou une malheureuse faiblesse retient encore éloignés d'elle.

DU SUPPORT DES CARACTÈRES. Il est encore un devoir de la charité, dont l'apprentissage étant bien long d'ordinaire, ne saurait commencer trop tôt, je veux parler du support des caractères, sans lequel cette paix, qui nous est si fréquemment recommandée dans l'Écriture, ne peut ni s'établir ni persévérer longtemps. Il sera donc bien important de consacrer quelques instants à nous pénétrer de cette obligation réciproque de patience pour nos défauts.

Ici, en effet, l'illusion est bien fréquente et presque générale, nous ne pouvons trop souvent nous rappeler que nous ne sommes presque jamais impartiaux dans notre propre cause, et que, dans le moment même où le plus léger manque d'égards ou le moindre défaut nous blesse si profondément dans autrui, nous ne nous apercevons point de tous ceux qui nous échappent de notre côté.

« C'est ainsi, dit un auteur, qu'il est bien peu de circonstances où nous ne puissions nous imputer au moins en partie les torts ou les injures dont nous nous plaignons si amèrement; s'il n'y a pas des causes prochaines, il y en a d'éloignées; et nous tombons, sans y penser, dans une infinité de petites fautes à l'égard de ceux avec qui nous vivons, fautes qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriraient sans peine, s'ils n'avaient déjà un principe d'aigreur dans l'esprit. Enfin, il est presque toujours vrai que, si l'on ne nous aime pas, c'est que nous ne savons pas nous faire aimer. Nous contribuons ainsi non-seulement aux inquiétudes et aux contrariétés que les autres nous causent; mais nous leur en procurons fréquemment de semblables. »

Il est donc de toute raison et de toute justice, que nous supportions fréquemment les défauts et les contradictions de nos frères, Dieu permettant d'ailleurs ces imperfections dans les autres pour notre propre perfectionnement. Prenez donc garde, vous à qui je m'adresse, avant de vous emporter contre vos frères ou de vous plaindre avec amertume de leurs procédés, prenez garde, dis-je, si vous n'y avez donné par vous-même aucune occasion prochaine ou éloignée; et, lors même que votre conscience ne vous reprocherait rien à cet égard, craignez encore l'illusion que vous pourriez vous faire, et rappelez-vous que, dans mille circonstances, vous avez eu besoin à votre tour de l'indulgence de vos frères; et que vous pourrez en avoir besoin dans l'avenir.

Tenez compte dans les autres, de cette impétuosité de caractère, dont vous n'êtes pas exempt vous-même, et n'oubliez pas surtout que vous la dompterez bien mieux par la douceur et par la patience qu'en lui opposant la violence.

La simple raison nous montre donc la nécessité de cette patience ; mais la religion nous la prescrit et nous la recommande en mille circonstances. Jésus-Christ lui-même nomme deux fois bienheureux ceux qui ont compris cette obligation : « Bienheureux, nous dit-il, ceux qui sont doux !... Bienheureux les pacifiques ! » Ailleurs, c'est saint Paul qui nous dit : « Ayez, s'il est possible, la paix avec tous les hommes. » Dans les livres de la Sagesse, Salomon s'exprime ainsi : « Une parole douce multiplie les amis et calme les ennemis.... Celui-là se rend aimable, qui est discret dans ses paroles. »

Nous n'oublierons donc jamais que cette paix si précieuse, si recommandée par Dieu même dans l'Ecriture, s'obtiendra bien plus souvent par la patience et le support des défauts d'autrui que par leur correction, qui, dans mille circonstances, devient impossible et ne sera jamais complète.

Je sais bien que notre amour-propre sera naturellement porté à chercher la paix dans l'exemption de toute souffrance, et qu'il nous suggérera que le moyen de l'obtenir serait de corriger ceux qui nous incommode et de les rendre, selon nous, raisonnables.

Mais quelle paix illusoire, mes amis, que celle que vous poursuivrez par cette voie ! Je crains bien que votre vie entière ne se passe à cette inutile recherche ; et que sacrifierez-vous, en effet, de votre côté à l'acquisition de cette paix, si vous prétendez, pour l'obtenir, ne supporter que ceux qui seront devenus souverainement justes et sans défaut à vos yeux ? Que prouverons-nous, avec une semblable prétention, si ce n'est que nous sommes susceptibles, difficiles à l'égard des autres, et que nous exigeons d'eux ce que nous ne pouvons promettre de nous-mêmes ; en un mot, au lieu de

parvenir à les adoucir et à les calmer par cette voie, nous n'aboutirons qu'à les décourager et à les indisposer à notre égard.

La patience et le support des caractères, voilà donc les vertus, non-seulement que la religion exige, mais que notre propre bonheur et notre repos réclament ! et ne prétendez point que la modération soit si difficile à la jeunesse ; c'est au contraire à cet âge que vous pourrez vous former avec plus de facilité, si vous en prenez une résolution sincère, et si vous êtes bien déterminés à faire quelques efforts dans le principe. L'empire que vous acquerrez sur vous-même vous rendra dans la suite ces victoires toujours plus faciles.....

Nous pourrions encore réclamer ce support mutuel au nom des devoirs de la civilité, que la religion a aussi consacrés ; et je dois dire, hélas ! que c'est bien souvent par cette considération (d'une nature cependant bien inférieure), qu'on consent à s'imposer quelques sacrifices. Toutefois, ces règles de civilité ont aussi leur principe dans cette vaste loi de la charité ; et comme la religion les consacre pour le bien et l'ordre de la société, il sera utile de les considérer un instant sous ces rapports.

• Les hommes croient qu'on leur doit la civilité, et on la leur doit, en effet, selon qu'elle se pratique dans le monde ; mais ils n'en savent pas la raison. S'ils n'avaient pas d'autre droit de l'exiger que celui que leur donne la coutume, on ne la leur devrait pas. Car cela ne suffit pas pour asservir les autres à certaines actions pénibles ; il faut remonter plus haut pour en trouver la source, aussi bien que pour ce qui regarde la reconnaissance.

• S'il est vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de si civil qu'un bon chrétien, il faut qu'il y ait des raisons divines qui y obligent,

et ce que nous allons dire peut aider à les découvrir.

• Il faut considérer pour cela que les hommes sont liés entre eux par une infinité de besoins, qui les obligent, par nécessité, de vivre en société, chacun en son particulier ne pouvant se passer des autres, et cette société est conforme à l'ordre de Dieu, puisqu'il permet ces besoins pour cette fin. Tout ce qui est donc nécessaire pour la maintenir est dans cet ordre, et Dieu le commande en quelque sorte par cette loi naturelle, qui oblige chaque partie à la conservation de son tout; or, il est absolument nécessaire, afin que la société des hommes subsiste, qu'ils s'aiment et se respectent les uns les autres; car le mépris et la haine sont des causes certaines de désunion.

• Il y a une infinité de petites choses nécessaires à la vie qui se donnent gratuitement, et qui, n'entrant pas en commerce, ne se peuvent acheter que par l'amour; de plus, cette société étant composée d'hommes qui s'aiment eux-mêmes et qui sont pleins de leur propre estime, s'ils n'ont quelque soin de se contenter et de se ménager réciproquement, ce ne sera qu'une troupe de gens mal satisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis; mais comme l'amour et l'estime que nous avons pour les autres ne paraissent point aux yeux, ils se sont avisés d'établir entre eux certains devoirs, qui seraient des témoignages de respect et d'affection. Dès lors manquer à ces devoirs, c'est témoigner une disposition contraire à l'amour et au respect.

• On doit donc se rendre exact aux devoirs de la civilité, que les hommes ont établis; et les motifs de cette exactitude sont non-seulement justes, mais ils sont même fondés sur la loi de Dieu. •

En remontant ainsi jusqu'à la source des devoirs

de la civilité, la religion nous en donne une idée plus élevée et plus accomplie; ce n'est plus un caprice, un simple usage auquel vous vous soumettez; c'est un lien d'union que vous évitez de rompre; un témoignage extérieur de l'affection que vous portez à vos semblables, ou des égards que vous accordez à leur position ou à leur mérite; c'est enfin un devoir de charité que vous accomplissez, et auquel une foule d'avantages sont attachés:

Ne vous affranchissez donc point facilement, jeunesse chrétienne, des règles de la civilité; elles seront souvent pour vous un préservatif contre bien des dangers et un frein pour bien des écarts; que votre maintien, vos gestes et vos paroles attestent toujours cette bonne éducation, si justement appréciée dans notre patrie; que la modestie et la réserve, apanages essentiels de votre âge, lui concilient l'intérêt et l'indulgence dont il a besoin; que le respect pour la vieillesse, la docilité pour les avis de vos supérieurs et pour les leçons de l'expérience soient votre caractère distinctif.

Ne vous affranchissez pas même de ces usages de la civilité envers les jeunes gens de votre âge; évitez ce ton brusque et impérieux, ces expressions choquantes, ces manières grossières et ces familiarités peu décentes; car en vous laissant aller à leur égard à cet abandon qui s'affranchit de toute gêne, vous contracterez des habitudes, dont il vous sera plus tard bien difficile de vous défaire, et vous vous formerez avec peine à cette politesse, à cette urbanité que la société a droit d'attendre de vous, et en retour de laquelle vous recueillerez des égards et une distinction toujours précieuse.

Vous avez donc pu maintenant, mes amis, vous convaincre, par ce court exposé des obligations que la morale chrétienne nous impose à l'égard de

nos semblables; qu'elle ne néglige rien de ce qui peut contribuer à leur bonheur et au nôtre. Sans doute une société, fidèle à toutes ces lois, vous paraîtrait douce et digne de toute votre affection. Eh bien! aspirez au moins pour vous-même à en former un digne membre, et l'approbation de votre Dieu et de votre conscience vous suffirait déjà, lors même que vous ne recueillerez pas celle des hommes.

Il nous reste maintenant à considérer une série de devoirs bien importants, puisque ce sont ceux qui ont principalement pour but notre perfectionnement personnel.

3.^{me} PARTIE.

DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES.

CHAPITRE X.

DES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

DEPUIS la chute de notre premier père, par une suite de notre coupable origine, trouvant en nous-mêmes nos plus dangereux ennemis, et ayant une guerre presque continuelle à livrer à nos penchants déréglés, il était indispensable que Dieu nous fournît les moyens et les secours nécessaires pour soutenir cette lutte. Nous avons déjà vu, en parcourant ses préceptes divins, les sages enseignements qu'il nous a laissés à cet égard; mais notre intelligence étant elle-même souvent bien obscurcie, notre volonté bien faible et notre cœur

rebelle, dans sa miséricordieuse prévoyance, Dieu a voulu établir sur la terre une autorité permanente, qui, sanctionnée par lui-même dès son origine par des preuves et d'éclatants témoignages, devint le vivant interprète et l'organe de ses volontés, soit pour nous en instruire, soit pour nous exciter à les accomplir; ainsi la voix de l'Eglise a prolongé, pour ainsi dire, celle qui se fit entendre sur le mont Sinaï, et nous a tracé à son tour des préceptes non moins obligatoires, puisque c'est au Nom de Dieu, et en vertu de l'autorité même qu'elle en a reçue, qu'ils nous sont imposés.

L'Eglise, dans ses préceptes, nous fait donc, en premier lieu, une obligation de sanctifier le jour du dimanche par l'assistance au saint Sacrifice de la messe. Il importera donc de nous faire une règle invariable de remplir fidèlement toutes les conditions de ce précepte, c'est-à-dire d'assister avec dévotion et recueillement à ce redoutable mystère, en nous unissant au prêtre qui l'offre, et l'offrant nous-mêmes avec lui, pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous, pour le remercier de ses bienfaits, expier nos offenses, et obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin; voilà en effet le but pour lequel la victime est immolée, et les fruits que nous devons en recueillir.

Nous devons assister à ce saint Sacrifice dans son entier, et nous ne satisferions point au précepte, si nous étions absents ou que notre esprit se livrât volontairement à des distractions pendant une partie notable des prières qui en font partie, surtout depuis l'offertoire.

Nous nous montrerons donc empressés à nous rendre à ce saint Sacrifice, et nous serons soigneux, par notre assiduité et par notre recueil-

ment, à ne rien perdre des fruits précieux qu'il doit produire en nous.

Si nous comprenions bien en effet ce que nous sommes et notre position à l'égard de Dieu, nous sentirions mieux le prix de ce grand Sacrifice. Créatures faibles et coupables en présence d'un Juge irrité par nos crimes, nous nous prosternerions devant lui dans l'attitude du repentir, heureux de pouvoir lui offrir une Victime si propre à désarmer son courroux.

Tantôt, pénétrés de reconnaissance à la pensée de Celui de qui nous tenons l'être et tout ce que nous possédons, nous nous réjouirions dans notre impuissance de trouver encore dans cette inappréciable Victime de quoi satisfaire notre reconnaissance, et payer dignement une si grande dette; enfin lorsque, pressés par les sentiments de nos besoins si multipliés, nous n'oserions espérer dans notre indignité le succès de nos demandes, nous nous jetterions avec une douce confiance au pied de cette sainte Victime, de cet Agneau sans tache, qui intercède sans cesse en notre faveur. Ainsi, les motifs ne vous manqueront pas, mes amis, pour remplir saintement le temps de cet auguste Sacrifice. Si vous réfléchissez sur le but dans lequel il est offert, sur ce qu'il représente et qu'il renouvelle même réellement; à la vue de la même Victime qui expira sur le Calvaire, vous vous livrerez aux mêmes sentiments qui vous eussent animés en présence de ce grand et terrible spectacle; et ce sera ainsi que vous en recueillerez les mêmes fruits.

L'Eglise nous prescrit encore la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, au moins une fois l'année; mais elle ne nous laisse point en même temps ignorer qu'en posant cette dernière limite à notre tiédeur et à notre lâcheté, son désir

et son intention est que nous ne nous y renfermions point; elle nous invite donc, en mille circonstances, à nous approcher bien plus fréquemment de ces sources de salut, connaissant bien les puissants secours qu'elles offrent à notre faiblesse.

La morale du christianisme est en effet si élevée au-dessus des simples forces de la nature, et nous appelle à un perfectionnement si sublime, qu'il est indispensable que nous recourions à un appui surnaturel. Or, puisque Dieu a voulu établir lui-même et léguer à son Eglise des sacrements, pour être comme des canaux et la voie par laquelle il répand sur nous ses grâces, plus nous approcherons de ces sources sacrées, plus nous serons fortifiés et soutenus contre nos ennemis.

Il semble donc ici qu'il n'aurait fallu, pour des chrétiens, qu'une autorisation pour permettre d'approcher, et une règle seulement pour restreindre l'usage, bien loin d'une loi qui le commande; comment concevoir qu'en offrant le pardon et la miséricorde à des hommes que leur conscience oblige sans doute à se reconnaître coupables, on soit réduit à les contraindre en quelque sorte à venir recevoir le baiser de réconciliation? Comment s'imaginer que Dieu, s'offrant lui-même pour se communiquer et s'unir à nous, il faille un ordre pour empêcher l'homme de fuir les avances d'un si prodigieux amour?

Que vous dirai-je donc à ce sujet, ô mes jeunes amis? Vous comprendrais-je déjà, sans vous connaître, parmi cette foule d'insensés qui ont fermé leur cœur à toute la tendresse de leur père, et qui se plaisent ou se font gloire de demeurer orphelins, parce que l'étendue de son amour a débordé l'étroite capacité de leur intelligence? Non, non, je ne puis supposer que les jeunes cœurs auxquels j'adresse ces lignes, soient déjà assez pervertis

pour avoir méprisé les dons de Dieu même. Convaincus de la grandeur et de la sublimité de ce bienfait, vous pourrez, je le veux, éprouver une sainte frayeur en approchant de ce banquet céleste; vous frapperez votre poitrine en accusant votre indignité; vous déplorerez vos offenses au moment de jouir d'une semblable faveur; vous chercherez à les noyer dans le repentir; mais ensuite, soumis et dociles à cette merveilleuse parole : « *Prenez et mangez, ceci est mon corps,* » vous recevrez avec transport ce céleste aliment, et vous vous livrerez ensuite à une juste reconnaissance.

Il ne me reste donc qu'à vous dire aujourd'hui :
• Instruisez-vous sur ce sublime mystère; réfléchissez sur les preuves irrécusables qui l'établissent, et vous serez obligés de convenir qu'il faut être ennemi de soi-même pour négliger un semblable secours offert à notre faiblesse. »

Qu'il sera différent, dans sa conduite, ce jeune homme qui approche, de temps à autre, de ces sources de salut, de celui qui s'en est entièrement éloigné! Quels liens retiendront celui-ci, s'il passe les années entières sans rentrer en lui-même, sans déplorer ses fautes, si nous comprenons la nécessité de réparer les torts ou les injures commis envers nos semblables; si nous employons naturellement pour les apaiser des paroles d'excuse et d'expiation; si quelquefois leur courroux nous fait trembler, croirons-nous pouvoir échapper plus facilement à celui de notre Créateur, à Celui qui voit le fond de nos cœurs à découvert?

Sera-ce à cause de sa puissance ou de sa bonté que nos offenses envers lui nous paraîtront indifférentes; et si nous sommes exposés tous les jours à en voir accroître le nombre, comment pourrions-nous, après plusieurs années, rendre ce compte

terrible, lorsqu'il nous le demandera au terme de notre course, n'ayant plus à disposer que de quelques instants; pourrez-vous lui répondre alors : « Seigneur, me voici, je suis prêt; jugez-moi!... »

Hélas! si la confiance peut à peine être le partage de celui qui a renouvelé sans cesse le repentir de ses fautes avec leur fréquent aveu, qui les a expiées par tous les moyens qu'on lui a prescrits ou seulement conseillés, où puiserez-vous votre sécurité, jeunes insensés? Dans la bonté de Dieu, dites-vous peut-être, qui ne veut pas perdre ses créatures; mais quelle serait donc cette bonté qui inviterait à l'outrage et au crime, en lui assurant d'avance le pardon et lui promettant, pour ainsi dire, les mêmes récompenses qu'à la vertu?

Non, non, mes amis, ou vous ne connaissez pas votre Dieu, ou vous ne pouvez vous-mêmes le supposer tel; l'innocence ou le repentir et l'expiation, voilà seulement ce qui peut approcher de lui. L'innocence! ô mes enfants, le beau titre!... Combien je voudrais appuyer votre confiance sur lui? Sans doute, votre âge devrait y avoir conservé ses droits, et cependant je frémis et je crains que les regards si pénétrants de l'Eternel la rencontrent bien rarement dans vos âmes... Vous ne l'avez point par l'origine; et si elle vous fut sitôt rendue par le baptême, dites, en plaçant la main sur la conscience, qu'en avez-vous fait?..... O père de miséricorde, si vous êtes réduit à ne voir autour de vous que des enfants coupables, faudra-t-il qu'ils soient encore orgueilleux et rebelles!...

Oh! non, mes amis, il n'en sera point ainsi. Désormais vous accourrez tous dans les bras de ce tendre père, au nom du repentir, pour qu'il vous rende vos premiers droits; qu'il soit sincère et profond, et que l'amour surtout lui donne toute l'efficacité qu'il vous est permis d'en attendre....

L'Eglise, d'après l'autorité qui lui a été confiée par Jésus-Christ, nous prescrit encore l'abstinence des viandes, et l'obligation du jeûne à des jours fixés. Ainsi, outre l'obligation générale de la pénitence, à laquelle nous sommes tous astreints comme pécheurs, ce genre particulier de pénitence devient obligatoire pour nous comme enfants de l'Eglise. Dieu nous ayant déclaré lui-même d'une manière formelle qu'il l'établissait dépositaire de son autorité et l'organe permanent de ses volontés ; nous devons à tous ses préceptes une soumission égale à celle que nous aurions pour des ordres émanés directement de lui-même.

Gardez-vous donc bien d'écouter ces malheureux insensés, qui prétendront peut-être que, toute nourriture étant indifférente en elle-même, on ne saurait offenser Dieu par le choix de l'une plutôt que de l'autre ; ils oseront bien peut-être, dans leur hypocrite langage, feindre la crainte de rabaisser l'idée que nous devons nous former de Dieu, en nous arrêtant à ces observances ; et ce sera au nom de sa grandeur même qu'ils chercheront à excuser leur faiblesse.

Dieu est trop grand, disent-ils, pour exiger de l'homme ces minuties. Mais ne pourrai-je pas vous demander ici quelles sont les actions que vous prétendez offrir à Dieu comme dignes de lui ? Croyez-vous qu'à son égard vos inventions, vos découvertes, vos conquêtes, enfin ce misérable bruit que vous faites autour de vous, soit beaucoup plus digne de son attention ? Tout acte de la créature ne sera-t-il pas, par lui-même, indigne du Créateur ? Que pourrait-il demander à cet être si faible et si petit, qui pût être nécessaire à sa gloire ou à son bonheur. N'est-il pas assez fécond en lui-même pour y suffire ? Rien en lui-même ne saurait donc être ni grand ni petit à ses yeux ;

l'intention pourra seule donner du prix à nos actes. Elle suffira pour faire mériter à un verre d'eau froide une éternité bienheureuse, comme elle pourrait rendre stériles les actions les plus éclatantes, si elles n'étaient point dirigées vers Dieu.

Ne vous inquiétez donc point de la grandeur de l'acte en lui-même. Lorsque c'est Dieu qui vous le prescrit, l'obéissance et le désir de lui plaire le feront toujours agréer de son infinie miséricorde.

Voyez, d'ailleurs, si ces hommes, si jaloux en apparence de la gloire de Dieu et qui lui refusent ces légers sacrifices comme indignes de lui, se montreront du moins bien empressés à remplir fidèlement des préceptes plus importants. Hélas ! mes jeunes amis, que je voudrais pouvoir vous montrer et vous découvrir à fond le cœur de ces personnes au séduisant langage ! La loi de Dieu n'est bientôt plus pour elles que la loi de leurs passions, et tous les préceptes, qui les contrarient, deviendront dès lors à leurs yeux indignes de la Divinité.

Pour moi, je vous l'avoue, je ne connais point deux manières d'être fidèle et bon catholique ; il peut bien y avoir cinquante manières d'être protestant, schismatique ou infidèle ; mais pour nous, qui n'avons qu'une même loi, qu'une règle unique ; révéralit, dans l'autorité et les décisions de l'Eglise, la parole et la volonté de Dieu même, notre soumission est sans borne et sans réserve. Et si vous aviez jamais le malheur de rougir d'un seul de ses préceptes ou de vouloir le modifier à votre gré, sachez-le, vous ébranleriez toute la base de l'édifice de votre sanctification.

Montrez-vous donc, partout et en toute circonstance, chrétien fidèle et enfant soumis à

l'Eglise. Tout ce qu'elle vous impose rentre dans les obligations que la morale vous prescrit, puisqu'elle commande au nom de Dieu même, et que l'obéissance envers lui est au premier rang de vos devoirs.

CHAPITRE XI.

DES PÉCHÉS CAPITAUX.

APRÈS avoir tracé par des préceptes positifs la plus grande partie de nos devoirs, la religion chrétienne nous signalera encore les sources principales de nos égarements en nous enseignant ce que nous devons éviter. Et d'abord, nous devons remarquer que nulle autre religion n'a si bien fait connaître la malice et la grandeur du péché, puisque le dogme fondamental de l'incarnation, sur lequel repose toute la religion chrétienne; nous montre quel prodige de puissance et de charité est devenu nécessaire pour en réparer les suites terribles..... Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à la nature humaine pour pouvoir endurer par cette union les tourments, les humiliations et la mort!..... Sans doute cette pensée en dit assez à tout être capable de réflexion, pour inspirer une juste horreur et faire concevoir l'énormité du péché.

Mais, après nous en avoir montré la grièveté, c'est encore la religion chrétienne qui nous en indique toutes les sources, qui le condamne sous toutes ses formes, qui le dépouille de toutes les excuses, dont nos passions ou un monde corrompu l'environne, qui nous fait connaître enfin les préservatifs ou les remèdes que nous devons lui opposer. Elle nous indique donc les principales sources de tous nos égarements sous le nom de

péchés capitaux; nous allons en traiter quelques-uns, qui nous présenteront des développements nouveaux.

L'ORGUEIL. L'orgueil est placé en première ligne, comme ayant le premier exercé ses ravages sur la terre, et se trouvant encore le vice le plus commun de nos jours. « L'orgueil, dit saint Augustin, est un amour déréglé de soi-même et de sa propre excellence, qui fait qu'au lieu de s'attacher à Dieu et de lui rapporter toute chose, on rapporte tout à soi-même. »

Cette simple définition, si vous l'entendez bien, vous convaincra que c'est là en effet le plus grand et le plus dangereux de tous les péchés, puisque la créature par l'orgueil viole l'attribut le plus essentiel de la Divinité, celui de la supériorité, lui dispute ses droits et tourne contre le Créateur le bienfait de l'existence et des facultés qu'elle tient de lui et qui doivent retourner à lui.

Ce péché est encore le plus dangereux, parce que nous y avons tous comme un penchant naturel qui se glisse jusque dans nos vertus, et s'alimente quelquefois par nos qualités mêmes. Malheur donc à nous, si nous ne sommes pas assez vigilants pour repousser sans cesse les attaques d'un ennemi si subtil, et pour le découvrir sous ses déguisements; car, s'il se dérobe quelquefois à nous-mêmes, il n'échappera jamais aux regards perçants et jaloux de notre Dieu, devant lequel il détruira non-seulement tout le mérite de nos œuvres, mais les rendra même coupables et dignes de châtiments.

Quels fruits déplorables l'orgueil ne produira-t-il pas, par rapport à nous-mêmes? N'est-il pas la source de presque toutes nos querelles et de tous nos différends! N'est-ce pas lui qui produit l'obstination, la désobéissance et l'hypocrisie? N'est-ce pas lui qui vous rend aveugles sur vos

propres défauts , et plus sensibles en même temps à ceux des autres ?

Combien ne sera-t-il donc pas dangereux pour vous , jeunesse chrétienne , à qui les leçons de l'expérience , les avis de vos supérieurs et de vos maîtres sont si nécessaires , et que la présomption expose à tant d'écueils ! Si vous pouviez un instant , entièrement dépouillé de ce fatal bandeau , découvrir à fond l'intérieur de votre âme , avec quelle surprise il vous apparaîtrait !

Combien vous trouveriez injuste et déraisonnable , cette estime de vous-même , et cette aveugle présomption qui non-seulement vous cache vos misères , mais qui en devient encore la source. Car c'est presque toujours l'orgueil , qui est l'auteur de la plupart de vos fautes ; n'est-ce pas lui qui vous rend si indociles envers vos maîtres et vos supérieurs , si brusques envers vos camarades , si pleins de mépris pour vos inférieurs ?

C'est encore l'orgueil qui est l'auteur de cette inquiétude , de cette ambition trop précoce qui , vous dérobant sitôt aux jouissances pures de l'âge , de l'innocence et de la candeur , abrège pour vous l'époque la plus heureuse de la vie , et vous prive des biens qu'elle était destinée à vous assurer pour l'avenir. Craignez donc , mes amis , ce redoutable ennemi de votre propre bonheur et de celui de la société. Un jour peut-être une triste expérience vous le fera mieux connaître , et qui sait si vous pourrez guérir alors les blessures qu'il vous aura faites ?

Afin de vous prémunir contre les pensées et les sentiments d'orgueil , il sera utile de considérer souvent ce que vous êtes véritablement par vous-même ; car ce qui vous enorgueillit presque toujours ne vous appartient pas , tandis que vous ne vous apercevez point de ce qui vous appartient et

qui serait bien capable de vous humilier. Ce sera peut-être le rang, la naissance, la position où vous vous trouvez qui excitera votre orgueil et nourrira votre complaisance ; mais tout cela , vous l'avez reçu sans aucun concours de votre part. Si c'est la richesse ou les avantages extérieurs, de qui les tenez-vous encore?... Enfin, si les qualités mêmes de l'esprit et les facultés de l'intelligence sont la source de votre vaine complaisance, montrez-nous en quoi vous pouvez vous attribuer ces dons, et sachez seulement nous en expliquer le principe. Considérez donc tous ces avantages comme des bienfaits qui exigent de vous une humble reconnaissance, au lieu d'une ridicule présomption.

Si vous voulez découvrir ce qui vous appartient, sondez votre intérieur, prenez votre âme entre vos mains, comme vous dit le prophète, et vous y verrez votre ouvrage, mais je pense que vous n'en éprouverez ni orgueil, ni complaisance... Non, ce n'est point votre Dieu qui est l'auteur de cette malice, de cette corruption que vous y découvrirez. Ces jalousies, ces ressentiments, ces inimitiés, ces duplicités, cette hypocrisie, ces vanités secrètes, ne sont-ce pas là vos ouvrages? Cette ignorance, ces ténèbres de l'esprit, cette faiblesse de la volonté, ces misères de l'âme et du corps, tout cela n'est-il pas l'œuvre du péché, et le péché votre œuvre?

Etant donc engloutis, pour ainsi dire, dans un abîme de misères, dont nous ne connaissons point encore la profondeur, ne présentons pas du moins le dérisoire spectacle d'insensés qui s'applaudiraient tout seuls au sein de leur abaissement.

L'ENVIE. L'envie, que la religion chrétienne nous signale comme un vice si dangereux, est encore un des tristes fruits de l'orgueil, si fertile en

mauvais fruits ; en effet , l'amour excessif de nous-mêmes , et le désir de dominer qu'occasionne en nous l'orgueil , ne nous permettent pas de voir avec tranquillité l'estime qu'on témoigne aux autres et les avantages qu'ils peuvent avoir sur nous ; cependant , quelle opposition dans ce sentiment avec cette loi de charité que nous trace l'Évangile !

Tandis qu'elle nous enseigne à aimer notre prochain comme nous-mêmes , l'envieux le hait à cause de *soi-même* ; il voit , avec douleur et une sorte de dépit , ses qualités , ses avantages , sa félicité. Au lieu de considérer dans tous ces biens , dont jouit son frère , les preuves de la puissance et de la bonté du Créateur , toujours assez riche pour pouvoir en combler toutes ses créatures ; au lieu d'espérer sur ces témoignages de la bienfaisance divine , de se consoler en attendant , par la vue d'êtres heureux qui le bénissent , l'envieux , à l'âme vile et étroite , s'aveuglera jusqu'à méconnaître la part qu'il a déjà reçue de ces dons ; et , se concentrant uniquement en lui-même , à qui seul il rapporte tout , il lui semblera que les avantages de ses frères sont autant de larcins à son égard.

Qu'il est malheureux celui que la prospérité de ses semblables blesse si profondément , et qui , pour jouir de ce qu'il possède , a besoin en quelque sorte d'en voir les autres privés. S'il est rare , jeunesse chrétienne , que l'envie , surtout à votre âge , prenne ce caractère , elle se glissera quelquefois et pénétrera dans votre cœur d'une manière moins révoltante , mais néanmoins bien dangereuse.

Ce ne sera peut-être dans le début qu'un désir ardent d'obtenir les mêmes biens et les mêmes avantages dont jouissent vos semblables , mais ce désir ne vous laissera plus de paix et de tranquillité que vous n'avez réussi à le satisfaire. On

veut alors surmonter tous les obstacles , renverser tout ce qui résiste ; on n'est plus difficile sur le choix des moyens , et que de dangers dès lors dans ce désir si passionné de parvenir à son but !

Si nos efforts demeurent stériles , et que nous soyons forcés de renoncer pour le moment à cet avantage si ambitionné , notre cœur se garantira-t-il facilement des atteintes de l'envie , et ne verrons-nous pas bientôt en nous un dépit et une sorte d'aversion pour celui dont la vue avait excité en nous ces désirs ? Il n'y a plus , vous le voyez , mes amis , qu'un pas glissant et trop facile à franchir d'un degré à l'autre . Comprenez donc l'importance de vous rendre de bonne heure maître de vous-même et de vos désirs ; veillez sur ceux qui pourraient vous paraître les plus légitimes , et contenez-les dans une juste modération .

Nous avons vu les sages de l'antiquité , conduits par les seules lumières de leur raison , s'appliquer à modérer les désirs les plus innocents , et leur imposer des privations , dans le seul but de s'assurer l'empire sur eux ; les chrétiens , éclairés de lumières bien plus vives , entourés de motifs et de secours bien plus puissants , devront-ils montrer moins de vigilance et de sagesse ?

Il vous suffira donc , je l'espère , de considérer attentivement l'odieuse contradiction et le désordre moral que présente un chrétien envieux . Pour vous préserver à jamais de ce vice , vous lui opposerez les enseignements de charité , de miséricorde et d'affection fraternelle que nous donne partout l'Evangile ; et , ouvrant votre âme à ces sentiments , vous éprouverez que c'est par eux qu'elle s'élève , s'ennoblit et se retrempe ; comme elle est créée pour aimer son Dieu et ses semblables , ce n'est que dans cet amour qu'elle trouve sa vie et sa félicité . La destination contraire suffira pour faire ,

durant l'éternité, le châtiment de l'âme damnée; voudriez-vous le devancer et travailler à vous l'assurer dès cette vie?.....

Il est des biens, je l'avoue, qui sont faits pour exciter notre envie, et à l'égard desquels la religion elle-même l'encourage; quand elle se plaît à mettre en évidence et à proclamer après leur mort la gloire des héros chrétiens. Quand elle conserve si précieusement le souvenir de leurs vertus, c'est sans doute pour exciter en vous le désir de marcher sur leurs traces. Montrez-vous donc jaloux et envieux, j'y consens, de posséder ces vrais biens qu'ils n'ont point acquis sans peine. Oh! alors, nous n'aurons plus à contraindre vos désirs, vous n'aurez plus vous-même à en rougir ni à les voiler dans l'ombre.....

LA GOURMANDISE. Parmi les vices que nous signale la religion chrétienne, la gourmandise est un de ceux auquel votre âge se trouve le plus exposé, et dont vous ressentez peut-être plus vivement les atteintes. On entend par gourmandise non-seulement tout excès, mais encore toute recherche trop sensuelle dans l'usage des aliments. En effet la nourriture nécessaire à notre corps doit plutôt être considérée comme une sujétion que comme destinée à être une source de jouissance. Dans notre état présent, le corps subissant, par ses infirmités, le châtiment de la faute originelle, ne pourrait, sans le secours des aliments, se soutenir et réparer les pertes qu'il fait chaque jour; mais la foi nous apprend que, transformé dans l'autre vie en un état glorieux, il sera délivré de ces besoins.

Si donc la divine Providence a bien voulu accorder quelque saveur aux aliments, et nous donner des sens capables de l'apprécier, c'est bien, il est vrai, pour nous en faciliter l'usage et pour que nous ne fussions point rebutés par sa

continuité, souvent même pour nous servir d'indication dans le choix de ceux qui nous sont les plus salutaires; mais, hors de là, l'abus si fréquent que nous faisons des aliments n'est plus que l'entraînement de la sensualité qui, comme les autres passions, nous rend souvent ses esclaves. Il faut donc que cette considération serve à nous faire non-seulement mépriser cette jouissance en elle-même, comme indigne de notre nature, mais à nous la faire même redouter comme dangereuse.

N'est-ce pas en effet s'assimiler en quelque sorte aux animaux que de consacrer, pour ainsi dire, notre vie à satisfaire sa gourmandise? Hélas! et c'est en rougissant que nous sommes obligés de convenir que, par nos excès, nous nous plaçons encore souvent au-dessous d'eux, puisque du moins ils ne vont point au delà de leurs besoins, et n'altèrent point comme nous leur tempérament par un usage immodéré.

Si vous voulez concevoir une juste horreur de la gourmandise et de l'intempérance, appliquez-vous à en considérer les effets. Une fois livrés à ce vice, voyez la multitude d'autres qui viendront à sa suite; le déguisement et le mensonge ne seront-ils pas presque toujours ses auxiliaires et ses ministres; la paresse et la nonchalance, ses résultats? La violence, l'injustice et la fraude finiront même souvent par être employés pour satisfaire ce malheureux penchant. Ajoutez à cela que les plus nobles facultés, les qualités les plus avantageuses, seront souvent paralysées par ce vice. C'est lui qui affaiblit d'abord, et finit par éteindre l'énergie et la vigueur de l'âme, en s'étudiant, pour ainsi dire, à l'ensevelir dans les jouissances matérielles; il obscurcit aussi les facultés de l'esprit et de l'intelligence, soit en les détournant des occupations sérieuses, soit en gênant leurs fonctions, par

l'état où il entretient notre tempérament; enfin, je puis ajouter que notre cœur lui-même souffrira de ce malheureux penchant, et qu'abruti par ces jouissances toutes matérielles, l'intempérant deviendra presque toujours moins sensible aux émotions charitables et à cette bienveillante pitié, si utile aux êtres souffrants qui nous entourent.

En sera-ce assez, mes amis, pour concevoir une juste horreur d'un vice capable de dégrader à ce point notre nature? Si je m'adresse, comme je l'espère, à des êtres plus jaloux des facultés de leur intelligence que des viles sensations de la brute, ils comprendront que, s'ils doivent les soins nécessaires au soutien de leur corps, leur être ne vit pas tout entier de cette nourriture matérielle, et ils n'oublieront point les besoins de leur âme.

Si donc parmi vous, jeunesse chrétienne, doivent se préparer des hommes capables de servir un jour dignement leur Dieu, leur patrie et la société tout entière, vous vous souviendrez que ceux-là ne doivent pas vivre comme ces animaux, qui ne peuvent se rendre utiles que par l'usage que nous faisons de leurs corps, ne travaillant qu'à l'engraisser; et que, destinés à rendre d'autres services à vos semblables, vous devez surtout fortifier votre âme et votre intelligence, qui peuvent exercer sur eux un si puissant empire. Vous éprouverez alors une autre faim et une autre soif que celle qu'éprouvent les créatures privées de raison; mais vous goûterez aussi des jouissances bien supérieures lorsque vous pourrez la satisfaire.

Je pourrais ajouter que votre santé elle-même, si nécessaire à l'accomplissement de vos devoirs et des diverses fonctions de la vie, n'aura pas de plus dangereux ennemi que l'intempérance, et de plus ferme soutien que la sobriété; ainsi, de quelque côté que vous considériez le funeste pen-

chant contre lequel la religion s'élève, vous le trouverez aussi nuisible à votre corps qu'à votre âme; à votre bonheur particulier qu'à celui de la société. Cette considération sera bien propre à vous faire tenir sur vos gardes, et à ne négliger aucun soin pour vous prémunir dans votre enfance contre les dangereuses atteintes de ce vice. Il faudra pour cela, sans doute, vous imposer dans le commencement quelques privations, vous refuser quelquefois ce qui serait permis pour vous accoutumer à ne point dépasser le nécessaire; vous acquerez ainsi un empire sur vous-même, empire qui vous rendra dans la suite ces victoires bien plus faciles.

LA COLÈRE. Nous conviendrons facilement de la justice des anathèmes portés par la religion chrétienne contre la colère, si, en consultant l'expérience, nous voulons considérer quelques instants ses résultats et ses effets ordinaires; il nous sera facile en même temps de nous convaincre, par cet examen, combien ce vice si abominable devant Dieu est encore nuisible à notre propre félicité et au bonheur de ceux qui nous entourent.

En effet, quoique la colère semble surtout menaçante pour les autres, je prétends que c'est sur nous-mêmes qu'elle commence par exercer ses plus cruels ravages, en portant de funestes atteintes à nos facultés les plus nobles. Ce trouble, ce désordre intérieur qui l'accompagnent, aveuglent notre esprit, endurcissent notre cœur et, nous privant même souvent de l'usage de notre raison, ne nous laissent plus, dans ces moments d'emportement, d'autre différence avec les créatures qui en sont privées que l'abus de notre liberté.

L'homme est-il bien alors cette créature que Dieu forma à son image et à sa ressemblance? Cet œil en feu, ces mouvements convulsifs, ces

paroles ou plutôt ces imprécations, ces gestes menaçants nous retracent-ils l'empreinte douce et noble et le port majestueux, par lequel Dieu a voulu distinguer sa créature de prédilection, et que nous retrouvons en effet dans l'homme calme et vertueux ?

Si vous avez jamais considéré avec une sorte d'effroi l'homme dans l'accès de sa colère, craignez aussi d'offrir à votre tour un pareil spectacle.

Ne croyez pas que, pour être dans ce moment presque entièrement privé des lumières de sa raison, il ne soit plus responsable de ses actes ; car si, dans le principe, il avait voulu écouter sa voix, il en recevrait dans ce moment le secours. Ainsi toutes les conséquences de cette malheureuse passion et tous ses effets lui seront aujourd'hui imputés ; car il est juste que celui qui a négligé de dompter une passion naissante soit responsable de ses suites, lorsqu'elle le maîtrise. Votre caractère, votre dignité de créature faite à la ressemblance divine se trouve sinon détruite, au moins profondément altérée par les emportements de la colère ; est-il nécessaire d'ajouter que votre propre bonheur l'est également ?

Qu'a donc prétendu ce cœur ardent et agité en suivant sa passion ? Satisfaire un désir, un besoin apparent ; mais alors le calme et la paix devraient s'en suivre, il devrait goûter la félicité qu'il y a recherchée. Considérez cependant l'homme colère, au moment où il vient de poursuivre et d'atteindre sa victime ; si elle résiste, c'est toute la fureur et l'acharnement d'un combat, ce sont tous ses dangers et souvent toutes ses suites.... Si elle succombe et qu'il triomphe, ce sera bientôt la honte, le remords, le trouble qui viendront prendre dans le cœur la place de cette première passion.

Si vous voulez encore vous prémunir d'avance

contre la colère, considérez l'injustice de son principe et des motifs qui l'excitent d'ordinaire. Qu'êtes-vous donc par vous-mêmes, créatures si exigeantes, si absolues dans vos volontés, si fières dans vos prétentions? Les êtres qui excitent votre colère et deviennent le sujet de vos emportements, sont-ils donc d'une nature inférieure à la vôtre? Avez-vous sur eux les avantages de la sagesse, de l'autorité, de la justice? Etes-vous bien assuré de n'avoir aucun tort à leur égard, et de n'avoir jamais à votre tour besoin de leur pardon?

Prenez-y garde, par la colère vous provoquez le ressentiment; vous faites un appel à la force; vous consentez en quelque sorte qu'elle s'exerce un jour contre vous; et si le Dieu qui nous a tous formés du même limon et qui voit nos cœurs à découvert, élevait sa grande voix au moment où éclate votre vengeance, et qu'il vous dît : « Arrête; laisse-moi le premier exercer mon domaine; mes droits précèdent les tiens; tu m'enseignes à les réclamer. Que m'as-tu rendu jusqu'ici pour les bienfaits dont je n'ai cessé de te combler? Auteur de ton intelligence, de ta mémoire, de toutes les facultés de ton esprit et de ton cœur, de tous les sens dont ton corps est doué, de la vie qui t'anime, qu'ai-je reçu pour tous ces dons, ou plutôt que n'ont-ils pas produit contre moi? Si tu ressens si profondément la moindre injure de ton frère, si tu prétends la lui faire expier par un châtement si prompt et si sévère, pourquoi serai-je, à mon tour, insensible? Me crois-tu plus impuissant?... J'avais laissé une planche de salut à ta faiblesse, un espoir de pardon à tes fautes. Ta mesure en était celle de la miséricorde que tu aurais exercée envers ton frère; mais il n'en est pas digne à tes yeux, et tu n'as pas apparemment besoin de la mienne; eh bien, comptons

tous deux, et que je sois satisfait le premier ! »

Misérables créatures, qu'aurions-nous à répondre à ces terribles paroles ? Qui de nous pourrait protester de son innocence et se justifier devant le Dieu trois fois saint ? La pensée de ce que nous devons à Dieu devrait donc être déjà bien puissante pour arrêter en nous les emportements de la colère ; mais notre position même à l'égard de notre prochain ne la rend-elle pas aussi coupable qu'injuste ?

Vous avez été offensé, dites-vous ; mais quel a été le juge impartial de cette offense ? Avez-vous pris le temps de peser les motifs qui pouvaient l'excuser dans son auteur ? Avez-vous tenu compte de la part que vous pouviez y avoir vous-même ? Oh non ! sans doute, la colère procède plus vite ; elle juge et se venge en même temps ; ou plutôt, elle agit sans juger dans le moment même, où l'amour-propre et la passion aveuglent davantage. Elle ne saurait donc être un ministre de justice et elle ne peut réparer l'offense que par de nouvelles offenses. Aussi n'enfante-t-elle que la division et le désordre, en irritant à son tour celui qui nous avait offensé, et ne laissant plus que la force, pour terminer le différend.

A titre même de réciprocité, votre colère est encore injuste et imprudente, puisque vous avez eu si souvent besoin d'indulgence et qu'elle peut vous être encore si nécessaire dans la suite. Voulez-vous donc aussi que votre frère poursuive à son tour envers vous tous ses droits avec la même rigueur, qu'il ne vous pardonne pas la moindre faute ? La vie deviendra alors pour vous deux comme une arène sanglante, où le combat sera perpétuel.

Ah ! convenez, mes amis, que la religion a mieux connu nos faiblesses et nos besoins mutuels : par ses préceptes de miséricorde et de charité, elle a

su faire contribuer à la vertu nos misères elles-mêmes ; et , de même que nos égarements découvrent souvent les abîmes et les mystères de la miséricorde divine ; ainsi les défauts et les faiblesses de l'humanité doivent contribuer , par un charitable support , à établir une sorte d'échange et d'exercice continuuel de vertus.

Voilà pourquoi la colère , si contraire aux vues bienfaisantes et à l'ordre de la Providence , est si souvent frappée des anathèmes divins dans la loi évangélique ; c'est là où vous puiserez , en effet , le dernier motif qui doit vous faire redoubler d'efforts , pour vous préserver d'une passion si dangereuse. Vous connaissez sans doute les passages de nos saintes Ecritures , où Dieu maudit la colère , et ne cesse de nous recommander la vertu contraire ; si je ne les reproduis point ici , vous pourrez les méditer vous-même dans les ouvrages que vous avez entre les mains , et j'espère que l'impression qu'ils feront sur vous sera assez profonde pour vous inspirer une juste aversion de ce vice.

LA PARESSE. La paresse , dernière source capitale de tant de vices , nous est encore signalée par la religion comme un de nos plus dangereux ennemis et comme essentiellement contraire aux préceptes de la loi divine. L'ordre , en effet , est ancien et formel. Depuis la faute de notre premier père , l'homme fut condamné au travail , et même à un pénible travail selon ces expressions : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

L'ordre est général , puisqu'aucun de nous n'est innocent , et que le travail est une obligation expiatoire qui doit nous faire souvenir tous les jours que nous sommes pécheurs. Offerte à Dieu dans cette intention , elle devient pour nous une source de mérites et nous acquiert des droits à sa miséricorde.

Ceux-là seuls sont donc véritablement à plaindre, qui, en supportant le poids du travail, ne le considèrent que comme une dure nécessité, comme une sorte de fatalité de position, sans vouloir faire attention à ce que la religion leur enseigne à cet égard. On dirait qu'ils aiment mieux payer cette dette au caprice d'un sort injuste, que d'en faire hommage à leur Créateur.

Pour le véritable chrétien, au contraire, le travail perd une grande partie de son amertume, par la pensée du Maître si juste et si miséricordieux qu'il sert, et du but qu'il se propose; le prix de ses efforts lui est toujours assuré d'avance, puisqu'il suffit de son intention pour les rendre méritoires et les faire agréer de Dieu. Quel calme et quelle force doivent lui communiquer cette pensée!.. Tandis que le mercenaire, en travaillant pour les hommes, s'épuise dans l'incertitude du succès et de la fidélité de ses maîtres; et que, dans l'espoir d'un mince salaire il ne s'épargne aucune peine, aucun effort, nous enfants du Père céleste, ne devons-nous pas redoubler d'ardeur en considérant ses sublimes et infaillibles promesses? Notre travail, ainsi encouragé et perfectionné par ce motif, n'en deviendrait que plus profitable encore à nos frères et à nous-mêmes, en ayant soin d'en bannir la fraude et la contrainte.

Tandis que toute l'occupation du mercenaire est de faire, avec le moins de frais possibles, le profit le plus considérable, et qu'il lutte sans cesse d'intérêt avec celui qui l'emploie, le chrétien qui sert en premier lieu un Maître juste et qu'on ne peut tromper, cherchera avant tout à rendre son œuvre irréprochable à ses regards perçants; et le maître pour lequel il travaille ici-bas y trouvera sans doute aussi son compte.

La volonté, l'ordre formel de Dieu, voilà donc

le premier motif qui doit nous porter au travail et nous en faire remplir toutes les conditions; mais si nous voulons concevoir une juste horreur de la paresse, il nous suffira de considérer ses effets.

La paresse, différente des autres passions qui nous entraînent dans des écarts, mais qui n'éteignent pas du moins nos facultés et n'enlèvent point à l'âme sa puissance et son énergie, la paresse, dis-je, en quelque sorte plus dangereuse, s'insinue peu à peu en nous sous des dehors moins révoltants, ne nous entraînant point dans le principe à des actes coupables en eux-mêmes. C'est ainsi que l'empire, qu'elle prend sur nous, nous échappe, quoiqu'il doive devenir un jour si puissant et si funeste. Ce ne sera dans le début qu'une sorte de repos d'esprit ou du corps qu'elle nous offrira; bientôt il sera suivi d'une aversion de la moindre gêne et de la plus légère contrainte; on ne se reconnaîtra point cependant coupable d'aucun mal. « On aime seulement, dit-on, le repos et la paix, » et l'on ne sera déjà plus capable du moindre effort pour remplir ses devoirs; on attend pour s'en acquitter qu'ils aient le même attrait que nos plaisirs; on s'aveugle jusqu'au point de ne plus se reprocher ces continuelles omissions et cette inutilité de vie, que Jésus-Christ a si formellement condamné.

Par ce défaut d'exercice, on affaiblit ainsi toujours davantage ses facultés; et, après avoir presque éteint celles de l'esprit, celles du cœur et de la volonté sont bientôt paralysées à leur tour. Comment supposer qu'une fois plongés dans cet état, nous pourrions échapper aux écueils semés de toutes parts sur notre route, et résister aux ennemis dont nous sommes environnés?

Celui qui nous a dit que la vie est une milice continuelle, que le royaume du ciel souffre vio-

lence , que l'arbre stérile sera coupé et jeté au feu , ne nous a-t-il pas enseigné par là les dangers de la nonchalance et de la paresse ? Et pourrions-nous en douter , lorsqu'il va jusqu'à nous dire que l'état de l'âme tiède est plus déplorable en quelque sorte que celui de l'âme criminelle ?

Cessons donc de nous faire illusion et de croire que l'inaction et la paresse puissent être excusables devant Dieu ; car la multitude de devoirs , qu'elle nous fait enfreindre ou omettre , augmente tous les jours le compte terrible que nous aurons à lui rendre.

Le paresseux , si coupable devant Dieu , est encore à charge à la société , puisque son existence repose sur ce commerce de fonctions et cet échange de services réciproques , par lequel chacun court à l'ensemble ; mais que pourra attendre sous ce rapport la société de cet être égoïste , que la moindre gêne contrarie , que le moindre travail rebute , que le plus léger effort décourage ?

Il est au milieu d'elle , comme une de ces plantes parasites qui , sans porter aucun fruit , absorbe dans un jardin le suc nourricier des plantes utiles. Il pourra bien éprouver quelquefois le désir de se mêler aux travaux , aux fonctions de ses semblables , et surtout de partager leurs succès ; mais ce but auquel il voudra parvenir , sans supporter la fatigue , sans se faire aucune violence , il ne l'atteindra jamais ; et ses désirs même deviendront ainsi son propre tourment , selon cette parole de l'écrivain sacré : *desideria occidunt pigrum* : « les désirs consomment le paresseux. » En effet , son inaction , son inutilité seront souvent pour lui un tourment et un supplice ; mais n'ayant pas même la conscience de ce qu'il peut , et habitué depuis longtemps à reculer devant les obstacles , il finit par ne plus tenter aucun effort pour en triompher.

Craignez donc, mes amis, ce funeste engourdissement dans lequel nous plonge l'habitude de la paresse ; souvenez-vous surtout que l'avenir de votre vie dépend de l'emploi que vous ferez de votre temps. Pendant la jeunesse, elle passe avec rapidité et vous vous trouverez bientôt, sans vous en être presque aperçu, à l'époque où les devoirs de l'âge mûr supposent et exigent des connaissances qu'il n'est plus temps d'acquérir. Malheur aujourd'hui surtout à la jeunesse ignorante ! Elle sera comme isolée au milieu de son siècle, étrangère à son activité et à son industrie, elle rencontrera partout une supériorité propre à la confondre et à exposer souvent ses intérêts.

Sans doute, il est une fausse et vaine science, plus dangereuse encore que l'ignorance elle-même ; c'est cette science pleine de présomption et d'orgueil qui repousse les enseignements de la religion et les lumières qui en découlent, qui méprise la voix de l'expérience et les témoignages des hommes sages et éclairés, qui croit avoir détruit une croyance ancienne et inébranlable en la qualifiant de préjugé et qui, se passionnant en même temps avec une inconcevable légèreté, pour des théories nouvelles, voudrait exiger une soumission presque aveugle pour ses conceptions irréfléchies. Ces fausses lumières, j'en conviens, sont plus dangereuses que l'ignorance elle-même ; mais un amour sérieux de l'étude, l'application à vos devoirs, un désir sincère de la vérité, une sage subordination à vos maîtres, une étude solide de la religion ne vous conduiront jamais dans cette route, et vous préserveront au contraire de ces dangereux égarements de l'esprit.

Si vous aspirez donc à remplir vos devoirs de chrétien, à servir utilement votre patrie, à honorer votre famille, à assurer enfin votre propre

bonheur, rompez dès l'enfance les liens de la paresse ; anéantissez en quelque sorte cet ennemi mortel de votre avenir , et vous recueillerez de cette victoire les fruits les plus doux et les plus consolants.

CHAPITRE XII.

DES VERTUS CARDINALES ET DE QUELQUES AUTRES VERTUS.

La religion chrétienne , après nous avoir mis en garde contre les sources les plus fréquentes de nos désordres , ne borne point là sa sollicitude ; et , nous rappelant qu'à la fuite du mal , nous devons joindre la pratique du bien , elle nous met sous les yeux les vertus principales que nous avons à pratiquer et qui en renferment une multitude d'autres.

Ainsi , sous le nom de vertus cardinales (c'est-à-dire principales) , elle nous recommande d'abord la force , la prudence , la justice et la tempérance.

LA FORCE. La force chrétienne consiste , en effet , à résister à tous les ennemis de notre salut , à fuir par conséquent tout ce que la religion nous défend , et à surmonter tous les obstacles qui peuvent se rencontrer dans la pratique du bien. Nous pouvons comprendre par là combien cette vertu nous est nécessaire à tous et quelle est son étendue. Cette force est un don de l'Esprit saint , et quoique nous devions y apporter tout ce concours qui dépend de nous , il faut , en premier lieu , la demander souvent à Dieu avec instance et avec un vif sentiment du besoin que nous en avons.

Qui pourrait , en effet , n'en point ressentir la

nécessité ? D'un côté , c'est une lutte contre vos penchans , vos passions , vos sens , votre imagination , votre cœur ; c'est cet ennemi intérieur qui vous suit partout et dont les attaques ne cesseront qu'avec votre vie ; là , c'est un monde dont les usages et les maximes ne tendent qu'à vous séduire et à vous égarer ; ici , ce sera l'interminable chaîne des souffrances , des douleurs et des calamités de la vie , ou par intervalle peut-être , des moments plus dangereux encore de gloire et de prospérité.

Voilà la perspective de votre avenir , mes jeunes amis ; je voudrais pouvoir vous la montrer plus riante et plus calme , mais combien de temps pourrait durer l'illusion ?..... C'est donc à des combats et aussi à des triomphes qu'il faut vous préparer. Courage ! la religion chrétienne ne vous laissera point désarmés ! Ce don précieux de la force sera toujours suffisamment accordé à vos vœux. Dieu vous l'assure lui-même , il ne permettra jamais que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. Ce sera donc à vous , une fois revêtu , par les sacrements de l'Eglise , de ce don de force comme d'une armure céleste , à vous en servir avec confiance et humilité ; avec confiance , dis-je , puisque ce sera de Dieu même que vous aurez reçu ce secours.

Que n'a-t-il pas produit en effet parmi les êtres les plus faibles par eux-mêmes ? De jeunes vierges , des enfans , des vieillards accablés sous le poids des ans , n'ont-ils pas , avec cet appui céleste , triomphé de toute la rage des tyrans ? Ne sont-ils pas devenus comme insensibles à des tourmens capables de faire frémir la nature ?

Nous nous servons en même temps avec humilité et reconnaissance de ce don de force chrétienne , puisqu'il nous est communiqué d'en haut et que nous connaissons quelle serait notre faiblesse , si Dieu nous abandonnait à nous-mêmes. Nous

veillerons enfin à sa conservation en ne l'exposant point avec trop de témérité.

Comme le soldat ne prodigue point ses armes inutilement, et se sert au contraire des moments de relâche pour les réparer et les disposer pour le moment du danger. De même le chrétien doit se préparer et recueillir ses forces dans les temps de calme, pour être prêt au moment de l'attaque ; car le vrai courage ne consiste point à s'exposer sans nécessité, mais à combattre avec persévérance et sans crainte, lorsque l'ennemi se présente.

Cette force chrétienne, si nécessaire à notre âme, nous est encore souvent du plus grand secours, même dans les affaires de la vie, pour nos intérêts journaliers. Celui qui aura pris de bonne heure l'habitude de se vaincre, de lutter contre les obstacles, de supporter avec patience et persévérance les dégoûts, les contradictions, les peines et les travaux de tout genre, celui-là sera capable d'arriver à ses fins dans les affaires humaines. Car, sans parler du puissant motif qu'il puise dans la pensée de son devoir, son âme, accoutumée à l'activité et aux efforts, soutient aussi son corps lorsqu'il est appelé à partager la charge des travaux ; c'est ainsi que, parmi les vrais chrétiens, se trouvent toujours les guerriers les plus intrépides, les ouvriers les plus probes et les plus laborieux, les magistrats les plus intègres et les plus éclairés, les écoliers les plus sages et les plus studieux.

O vous donc, qui joignez à l'inexpérience et à la faiblesse de votre âge tous les dangers qui l'environnent, vous qui éprouvez à chaque instant le besoin d'un appui, d'un guide, d'un protecteur, au milieu de tant d'ennemis dont vous ne connaissez encore ni le nombre, ni la malice, demandez surtout à Dieu cette force chrétienne ; sup-

pliez-le de vous en environner comme d'un bouclier qui vous mette à l'abri de tous les traits qui se dirigent contre vous, afin que vous puissiez traverser en sûreté une vie si orageuse et pleine de tant d'écueils.

LA PRUDENCE. La prudence chrétienne viendra encore au secours de la force, pour en diriger et en faire fructifier l'emploi.

La prudence chrétienne, en effet, est une vertu qui non-seulement nous fait faire le bien et fuir le mal, mais qui nous enseigne encore les voies les plus propres à le bien faire. Elle doit nous tenir aussi éloignés de la pusillanimité que de la présomption; car la prudence chrétienne n'est point cette crainte excessive que nous inspire la faiblesse de caractère ou l'égoïsme, et qui ne nous laisse rien entreprendre de ce qui pourrait compromettre le plus légèrement nos intérêts temporels.

Cette prudence lâche et intéressée n'est que trop commune dans le monde, qui la nomme sagesse, ou même habileté, lorsque la fraude et le déguisement viennent la seconder. Cette prudence est en effet d'ordinaire assez expérimentée et assez vigilante pour se trouver rarement en défaut.

La prudence chrétienne craint surtout de blesser la charité et d'offenser Dieu; elle ne ménage point les hommes pour ses propres intérêts; mais, pour les leurs, elle ne s'appuie point sur le mensonge, et si elle adoucit quelquefois la vérité, ce n'est que pour lui prêter des charmes et faciliter son triomphe. Elle craint de blesser, d'irriter mal à propos; mais elle ne se croit point obligée de flatter ni d'approuver basement ce que la vertu condamne. Cette prudence, en un mot, ne connaît d'autres ménagements que ceux de la charité chrétienne; mais elle sait aussi en employer toutes les ressources.

A la prudence, la religion chrétienne joint encore la justice et la tempérance, deux vertus en effet que le christianisme a bien perfectionnées, et qui sont nécessaires au bonheur même de cette vie.

LA JUSTICE. On entend quelquefois par justice chrétienne l'observation de toute la loi divine et la fuite de tout mal. Ce n'est point sous ce rapport trop général que nous la considérons ici; nous l'envisageons seulement comme une vertu qui consiste à rendre, en vue de Dieu, à chacun de nos frères ce qui leur est dû; c'est-à-dire à ne blesser aucun de leurs droits, à ne point nous laisser aveugler dans notre propre cause par notre intérêt personnel. O la belle vertu ! malheureusement trop rare de nos jours. Que de droits n'a-t-elle pas à notre amour, et quel cœur, s'il n'est point entièrement dégradé, pourra être insensible à son empire ! « Heureux donc ceux qui ont faim et soif de cette justice, nous dit le Sauveur lui-même, qui en est le principe et la source, car ils seront rassasiés. » Il faut donc commencer par aimer cette justice, précisément parce qu'elle est un attribut de Dieu, et qu'elle découle de ce principe de toute perfection. Sans doute, nous trouverons toujours la nôtre bien imparfaite en comparaison; mais nous redoublons du moins sans cesse nos efforts pour la rapprocher de ce divin principe, et l'en rendre moins indigne. Ce sera par cette vue que nous nous habituerons à l'aimer en elle-même, et à être plus jaloux encore de l'accomplir dans son entier à l'égard des autres, que de nous la faire rendre à nous-mêmes.

LA TEMPÉRANCE. La tempérance, que la religion chrétienne nous recommande encore d'une manière particulière, est une vertu qui consiste à nous

abstenir des objets défendus, et à user avec modération des plaisirs permis. C'est ici où nous pourrions nous instruire de toute l'étendue de la perfection à laquelle nous appelle le christianisme; car, après avoir épuré déjà de tant de manières la morale des anciens philosophes et de la simple sagesse humaine, soit en interdisant les actes coupables et les usages révoltants qu'ils avaient tolérés, soit en condamnant jusqu'aux désirs même et leur imposant des règles; non contente, dis-je, de ce perfectionnement, la religion chrétienne nous prescrit encore la modération dans l'usage des choses permises.

Or, c'est en quoi nous reconnâtrons sa sagesse et la parfaite connaissance qu'elle a de notre faiblesse et de nos besoins; car nos sens, notre imagination et notre cœur lui-même étant viciés par notre coupable origine, nous éprouvons un penchant naturel à abuser des objets permis et à les détourner de leur destination. Il était donc indispensable de nous prescrire cette loi de modération, qui protégeât encore nos jouissances et notre félicité temporelle elle-même.

La religion chrétienne, dans sa morale, nous fait donc à juste titre une loi générale de la tempérance, et nous ne devons jamais la perdre de vue. Puisque tous nos sens et nos facultés peuvent nous devenir nuisibles par leurs abus, nous devons les regarder comme des ennemis journaliers, que nous avons à surveiller et à combattre. Vos yeux, l'instrument de tant de merveilles, d'opérations si nécessaires à votre existence, si utiles à votre bonheur personnel et à celui de ceux qui vous entourent, si vous vous en servez suivant les vues de la Providence, et en conservant toujours sur eux votre empire; vos yeux, dis-je, peuvent aussi devenir tout à coup

pour vous de redoutables ennemis et vous porter les coups les plus funestes. S'ils ne sont plus soumis à aucune retenue, et que, par votre imprudence, vous les laissiez au service de vos passions et de votre curiosité.

Votre bouche, où réside à la fois et le don sublime de la parole et le sens si délicat du goût, votre bouche, destinée par Dieu à produire de si heureux effets, deviendra encore, par défaut de tempérance dans l'usage de la parole ou dans celui des aliments, un instrument dangereux et nuisible, et qui pourra exercer les plus funestes ravages.

Il en sera de même pour l'ouïe, le tact et l'odorat, qui peuvent vous enrichir de tant de connaissances, vous faire jouir de tant de bienfaits, en vous mettant en rapport avec les êtres qui vous entourent, tant que, par une sage vigilance, vous les contiendrez dans les bornes de la modération, en ne les appliquant qu'au but utile et conservateur pour lequel ils vous ont été accordés; mais qui, dégagés de ces liens, deviendraient la source de funestes chutes. Bien loin, en effet, que le plaisir soit la fin et la destination de nos sens, il est au contraire presque toujours leur écueil, et en se livrant trop à ses attrait, au lieu de conserver et de protéger notre corps, suivant leur destination, ils tendent à l'affaiblir ou à le détruire.

Vous voyez donc, mes jeunes amis, le double but de la religion, lorsqu'elle vous prescrit la tempérance, cette vertu, fruit de la sagesse ou plutôt la sagesse elle-même; si elle veut en premier lieu perfectionner votre âme et votre cœur, en l'empêchant de se laisser asservir par les biens et les jouissances terrestres, elle porte encore sa sollicitude jusqu'à l'avantage de votre corps, auquel

les excès sont toujours nuisibles. La religion vous enseigne ainsi par cette vertu à rendre utile tous les dons de la Providence, et vous prémunit contre tous les maux qu'entraîne leur abus. Qu'elle devienne donc l'objet de tous vos efforts, cette vertu si précieuse, seule capable de vous rendre maîtres de vous-même et de tout ce qui vous entoure.

LA PURETÉ. Nous n'oublierons point sans doute une vertu qui doit tout son éclat à la religion chrétienne, et qu'elle nous recommande d'une manière si expresse. Ce qu'elle nous enseigne à cet égard suffira pour nous faire comprendre combien le vice contraire à cette vertu est coupable et odieux aux yeux de notre souverain Créateur, et avec quel soin nous devons veiller sur nous-mêmes, pour éviter ce que la loi ancienne et nouvelle nous défend à ce sujet dans ses préceptes.

Dieu ayant, par l'Incarnation, daigné élever notre nature même *matérielle* jusqu'à une union parfaite avec la divinité, nous ne devons point être surpris qu'il soit jaloux de la pureté de ce corps lui-même qu'il a élevé si haut; ainsi, quoique la pureté convienne à tout notre être et doive en faire l'ornement, nous la considérerons ici sous le nom de chasteté, comme une vertu qui nous éloigne des choses deshonnêtes, et nous inspire une modestie et une sorte de respect particulier pour notre corps lui-même. La religion, ayant en effet consacré nos corps par le baptême, nous déclare que nous devons les considérer comme des membres de Jésus-Christ et des temples du Saint-Esprit. Quelle idée ne devons-nous pas concevoir de la pureté qu'exigent de pareils titres et une semblable dignité!

Celui qui s'en sera bien pénétré et qui réfléchira surtout sur cette union merveilleuse que Dieu consomme avec sa créature, en résidant corporel-

lement en elle par la communion, celui-là, sans doute, au lieu de trouver aucune précaution trop pénible, aucune règle trop sévère, éprouvera plutôt le désir de découvrir quelque nouvelle voie pour purifier davantage son esprit, ses sens et son corps. Dans la confusion de se voir associé, malgré ses misères, à une union pareille, il voudrait s'élever au-dessus des jouissances matérielles, se soustraire, s'il était possible, à toutes les inclinations grossières et aux besoins même de la nature.

Dès que nous serons donc bien pénétrés du respect auquel nous sommes tenus envers Dieu et envers nous-mêmes, comme créatures élevées à la dignité d'enfants de Dieu, la modestie constante de notre maintien, la gravité dans nos rapports, la modération et la décence dans nos jeux, la sobriété dans nos repas, une vigilance enfin constante et inaltérable sur tout nous-même, attestera que nous avons véritablement la conscience de nos devoirs et de nos prérogatives.

Si l'on nous voit si prudents, si mesurés, si attentifs dans tout notre extérieur, en présence de nos maîtres et de nos supérieurs, qui n'ont après tout qu'une autorité passagère sur nous, et qui ne peuvent rien pénétrer dans le fond de notre âme, comment ne frémirions-nous pas en pensant à cette continuelle présence de ce Dieu souverainement saint, intelligent et juste?.....

Il ne s'agit point ici de sauver seulement les apparences et les dehors, de vous être renfermés dans une étroite enceinte, de vous être enfoncés dans les ténèbres; malheureux! ce n'est que vous seuls qu'elles ont trompés; vous n'échapperez à ce juste Juge ni par l'oubli, ni par l'ignorance, ni par l'adresse, ni, hélas! par vos illusions même. Dieu appréciera mieux que vous la sincérité de vos vertus et la valeur de vos excuses. Joignons donc

ici, mes amis, à une crainte sage et à une exacte vigilance, une profonde humilité, pour qu'elle serve de contre-poids à ces taches si fréquentes, à ces fautes qui nous échappent tous les jours. Cette vertu est d'ailleurs un préservatif nécessaire contre tous les dangers qui nous environnent.

Celui qui se défiera de lui-même sera par là même plus en sûreté, soit parce qu'il découvrira mieux les écueils semés sous ses pas, soit parce qu'il recevra, à cause même de son humilité, des secours plus abondants; Dieu nous ayant souvent avertis que sa grâce ne manque jamais aux humbles, mais qu'il la retire au contraire aux superbes.

Nous devons joindre encore la mortification à l'humilité, si nous sommes jaloux de conserver intacte cette vertu si délicate de pureté. Puisque c'est la révolte continuelle de nos sens, qui la met si souvent en danger, tout ce qui pourra les dompter et les contenir nous sera d'un puissant secours; et, puisqu'ils peuvent tous nous exposer à quelque danger particulier, ce sera par une mortification générale que nous devons nous mettre à couvert de leurs atteintes. Il ne suffira pas pour cela de leur interdire seulement les objets défendus; il faudra, si nous voulons acquérir sur eux un véritable empire, les régler même dans l'usage des objets permis, et leur en interdire quelquefois la jouissance.

Ainsi, nous ne nous bornerons pas à interdire à nos regards les gravures indécentes, les parures peu modestes, les écrits licencieux, nous nous appliquerons encore à dompter quelquefois leur simple curiosité sur des objets indifférents. Nous ne nous contenterons pas de nous arrêter dans notre sensualité à la limite des excès, si nous voulons ne la jamais dépasser. De même que celui

qui dans sa course veut éviter un précipice, n'attend pas d'être sur le bord pour la ralentir, et prend au contraire ses précautions à l'avance; ainsi, préparons-nous dans les moments de calme que nous laissent nos passions contre leurs atteintes futures.

Ce ne sera point trop exiger, sans doute, que de vous demander pour vos intérêts éternels la même prudence que vous employez tous les jours pour les biens d'ici-bas.

Quel est celui qui, pour relever plus promptement d'une maladie, ou pour en prévenir les atteintes, ne se soumettra pas à des précautions et souvent même à des sacrifices, dont la nécessité n'est point cependant entièrement démontrée? Il s'agit de notre santé, dit-on, il vaut mieux dans le doute aller au plus sûr. Mais s'agit-il, mes amis, d'un moindre bien, lorsqu'il est question pour vous de la conservation de la pureté?

Ici, les moyens qu'on vous propose dépendent de vous, ainsi que leurs succès. Quel encouragement pour ne les point négliger! Quels regrets, si vous veniez à succomber, de ne pouvoir l'imputer qu'à vous-mêmes! Pénétrés de cette pensée, vous comprendrez enfin, je l'espère, que si les biens d'ici-bas demandent tant d'efforts et de précautions pour être acquis et conservés, les biens de l'âme et la pureté surtout, trésor si fragile, n'en exigent pas moins, et y ont surtout de plus justes droits.

En avançant dans l'examen de la morale catholique, un si vaste champ s'offre devant nous, que nous sentons la nécessité de nous restreindre dans son développement. Il n'est, en effet, aucune vertu qu'elle ne nous recommande, aucun genre de perfection auquel elle ne nous appelle; mais, voulant ici nous adresser spécialement à vous, jeunes lecteurs, il nous suffira de nous arrêter

encore sur quelques considérations plus importantes dans leurs suites, et plus essentielles à la jeunesse.

DE L'EMPLOI DU TEMPS. C'est bien à vous, jeunesse chrétienne, à qui l'avenir apparaît tout entier dans une perspective qui vous fait illusion ; c'est à vous, dis-je, qu'il convient surtout d'être instruit des obligations que la morale chrétienne nous trace par rapport à l'emploi du temps.

Faudra-t-il vous répéter ici ce que vous avez si souvent ouï dire, ce que l'expérience vous apprend tous les jours sur la rapidité avec laquelle ce temps s'enfuit, sur l'incertitude même de cette durée si courte ? ces vérités, si souvent répétées, ne sauraient vous être présentées sous une nouvelle forme ; et cependant, s'agit-il de les appliquer à notre conduite, on paraît les ignorer ou les avoir du moins oubliées.

La religion ne se lasse donc pas de les faire retentir à nos oreilles, puisque notre légèreté et nos passions ne cessent pas aussi de nous aveugler et de nous entraîner à notre perte. Ce sera donc avec de terribles menaces qu'elle nous montrera non-seulement le terme inévitable de notre carrière, mais encore le jugement sévère qui doit suivre la mort, et qui, bien autrement terrible que le néant, peut nous faire appréhender une éternité de supplices. C'est elle dont la voix solennelle dit à tous les humains, jeunes ou vieux, malades ou en santé, faibles ou vigoureux, riches ou pauvres : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Ailleurs, nos livres saints épuisent toutes les images, pour nous peindre non-seulement la rapidité de la vie, mais la fragilité même des biens sur lesquels elle se repose, et des jouissances qu'elle se promet : « Mes jours sont semblables à l'herbe et à la fleur des champs, qui se flétrit du soir au matin.... »

Mais quel est donc le but que se propose la religion chrétienne, en nous présentant si fréquemment une vérité que tout nous prouve d'ailleurs? Voudrait-elle nous attrister, pour ainsi dire, sans fruit, et nous soustraire, par le sentiment de l'indifférence, à tous les soins de la vie? Non, sans doute, loin de nous une pareille pensée. La religion, il est vrai, nous dirige et s'efforce de nous conduire à une vie meilleure, puisqu'elle nous apprend que celle-ci n'est qu'un passage; mais elle connaît bien pourtant ce qui est nécessaire à ce passage lui-même, et elle ne nous le laissera point ignorer.

C'est donc au contraire parce qu'il est si rapide qu'elle ne veut pas que nous en laissions perdre un seul instant, c'est parce qu'il est glissant et difficile qu'elle nous offre son appui et sa lumière, c'est parce qu'il est rempli d'écueils et de faux biens qu'elle veut nous faire éviter ceux-là, et nous apprendre à discerner ceux-ci; elle nous considère comme des voyageurs, qui n'ont qu'un temps fixé et bien court pour se rendre dans leur patrie. Le véritable service à leur rendre, n'est-il pas de leur faire éviter tous les circuits; de les éclairer dans les sentiers obscurs, de les fortifier dans leur lassitude plutôt que de les distraire, et de les retenir dans un repos trompeur?

Ecoutez-donc la religion, et, loin de vous livrer au découragement, vous sentirez la nécessité d'entreprendre avec ardeur la tâche qu'elle vous a confiée; elle embrasse tous vos devoirs envers Dieu, envers vos semblables et envers vous-même. Jugez si, dans un champ aussi vaste, l'oisiveté et l'inaction pourront trouver place.

Vous aurez donc trois parts à faire de votre temps et de vos journées, quoiqu'il appartienne par le fait tout entier à Dieu, et que, par l'inten-

tion du moins, vous deviez lui en faire l'hommage comme étant votre dernière fin.

Ainsi, vous mettrez au premier rang les devoirs religieux, c'est-à-dire cet hommage d'amour, d'adoration et de reconnaissance que vous devez rendre tous les jours à Dieu par la prière. Sans entrer ici dans tous les détails nous consacrerons surtout ce principe de priorité, de préférence souveraine, qui appartient à la Divinité.

Vous ne commencerez donc point votre journée sans avoir offert à Dieu votre cœur ainsi que toutes vos actions : c'est vous dire qu'elles doivent être toutes dignes de lui et que vous devez vous proposer d'y apporter le plus de perfection qu'il vous sera possible. Car, comment pouvoir offrir à Dieu ce qui serait capable de l'offenser, ou qui serait fait avec tant d'imperfection que nous n'oserions l'offrir aux hommes eux-mêmes ? Dans le courant de la journée, vous devrez élever, le plus souvent qu'il vous sera possible, votre cœur vers ce Dieu, en la présence duquel vous ne cessez d'être, dont la continuelle assistance vous soutient et dont les bienfaits se renouvellent si souvent à votre égard.

Avant de terminer enfin votre journée, vous vous réserverez au moins toujours quelques moments d'entretien avec ce tendre père, pour le remercier de sa protection, lui demander pardon des écarts et des fautes qui auront pu vous échapper, et solliciter la continuation de ses dons pour l'avenir. Ces moments d'audience devront vous être si précieux que, bien loin de chercher à les abréger de vous-même, vous les prolongerez lorsqu'il vous sera possible, et vous appliquerez surtout à n'en point perdre le fruit par la nonchalance et les distractions, auxquelles l'habitude de ce saint exercice ne nous rend que trop sujets.

Il est encore des devoirs envers Dieu, qui vous

sont prescrits par des lois positives , en certains jours et à certaines heures ; vous vous souviendrez à ces époques de tous vos besoins , de toutes vos dettes contractées envers le Seigneur , et vous comprendrez sans doute alors la nécessité de la prière. Un mendiant , admis en la présence d'un homme puissant , n'a garde de laisser perdre un temps si précieux ; il n'est pas nécessaire qu'on le sollicite à exposer ses besoins. N'êtes-vous pas auprès de Dieu , non-seulement comme de pauvres mendiants , mais encore comme des coupables en présence de leur juge. Eh bien ! employez votre temps comme ceux-ci l'emploieraient eux-mêmes ; vous avez des intérêts bien plus chers encore à défendre. Vous devez aussi dans les réunions publiques et les jours de solennité vous unir aux vœux de l'Eglise et prier avec elle ; les fidèles ne formant , pour ainsi dire , qu'une seule famille , nul de nous ne saurait demeurer étranger aux vœux que cette mère commune adresse au ciel pour le salut et la prospérité de ses enfants.

En vous pénétrant bien du prix de ce temps consacré à la prière , des avantages inappréciables que vous pouvez en recueillir , vous ne négligerez point ce devoir , et vous en acquitterez surtout avec les dispositions requises , car si Dieu n'exige pas que vous consacriez beaucoup de temps à la prière , il n'exaucera cependant que celles qui lui seront adressées avec foi , humilité et confiance.

Vous comprendrez encore , mes amis , que vous devez aussi , à bien juste titre , une partie de votre temps à tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu , chacun suivant votre état et votre position. Ainsi , toutes les fois que les circonstances vous en fourniront l'occasion soit par vos actions , vos conseils , vos paroles ou vos exemples , vous vous empresserez d'y contribuer.

Une seconde partie de votre temps est due à votre prochain. Ici, sans doute, nous n'entrerons point dans le détail de toutes nos obligations à son égard ; elles ont été développées d'ailleurs dans d'autres parties de la morale, que nous avons déjà examinées ; il nous suffira de faire voir que notre oisiveté ne saurait jamais avoir d'excuses, en face d'une si grande multitude de devoirs à remplir.

Votre temps appartient donc à vos parents, à vos amis, à votre patrie, en ce sens que vous leur en devez compte, lorsqu'il se présente un devoir à remplir à leur égard, un service à rendre, sur lequel ils ont droit de compter. Il appartient surtout aux êtres malheureux et souffrants, que la Providence place, pour ainsi dire, sur votre passage et qu'elle semble vous adresser en vous les faisant connaître. Il leur appartient, dis-je, en ce sens que, suivant vos moyens, votre liberté et vos facultés, vous devez les assister et les soulager autant qu'il dépend de vous. Suivant la carrière enfin que vous embrasserez dans la suite, votre temps sera dû à tous ceux envers lesquels vos fonctions vous engageront et avec lesquels elles vous mettront en rapport.

Les devoirs que vous avez à remplir envers vous-même réclameront enfin une dernière partie bien importante de votre temps ; puisque c'est dans ce court espace de la vie que vous devez vous rendre dignes de l'éternité et travailler à cette perfection, dont un Dieu lui-même est le modèle¹.

Ne trouvez-vous pas dans cette pensée de quoi exciter votre ardeur et votre zèle ? Y aura-t-il quelque position, quelque moment de votre vie où votre temps puisse vous être à charge ?

A la fin de la plus longue carrière, l'homme est

¹ Ut exhibeamus hominem perfectum in Christo Jesu.

obligé de reconnaître qu'il est encore étranger à une multitude de connaissances , et qu'il ne possède même qu'une bien faible partie de celles auxquelles il s'est le plus appliqué ; il reconnaîtra également , s'il est sincère , que sa vie a été remplie d'imperfections et d'omissions de tout genre , par suite de cette ignorance de ses devoirs. Alors , mais trop tard , on connaît tout le prix des moments perdus à cette époque de la jeunesse , où nous avons tout à acquérir et à préparer pour l'avenir.

Nous venons au monde , vous le savez , dans un dénûment complet ; notre intelligence aussi bien que notre corps a besoin des soins et du concours de ceux qui nous entourent pour l'exercice de ses facultés , mais nous devons encore ajouter nos efforts personnels à cette assistance. Ainsi , l'étude , jeunesse chrétienne , sera pour vous un des devoirs les plus essentiels ; c'est à cette époque que vous devez faire vos provisions pour l'avenir. La nature elle-même vous indique que votre âge est fait pour apprendre , en donnant plus de facilité à votre mémoire , dans laquelle les objets se gravent mieux.

Vous ne l'oublierez donc jamais , mes amis , que c'est sous les yeux d'un Maître , auquel rien n'échappe que vous travaillez , et que la sincérité suite de votre bonne volonté pourra avoir droit à ses récompenses ; mais aussi vous trouverez un encouragement à vos efforts dans cette pensée , qu'il les agréera , lors même qu'ils ne seraient pas couronnés par le succès ; ainsi la récompense n'est point douteuse et dépend de vous. En travaillant pour la gloire humaine , le découragement , j'en conviens , pourrait s'emparer de vous , en présence d'un concurrent trop supérieur ; mais ici , il n'en est plus de même , puisque le véritable prix de vos travaux ne saurait vous échapper.

C'est donc non-seulement avec liberté et sans contrainte, mais avec empressement, sincérité et bonne foi, que l'écolier vertueux se livrera à l'étude, étant assuré d'y rencontrer la satisfaction qui suit toujours l'accomplissement d'un devoir; il se préservera de cette vaine curiosité qui nous égare si souvent dans la voie de la science, en appelant nos recherches sur des objets au-dessus de notre portée, inutiles à notre position et aux fonctions dont nous sommes chargés.

Mais si le vrai chrétien évite de consacrer son temps à ce qui n'est pour lui qu'un objet de curiosité, c'est qu'il en est assez avare pour n'en rien dérober aux connaissances qui lui sont nécessaires; en appliquant ainsi ses facultés d'une manière plus spéciale et dans un but direct, il se perfectionnera davantage dans la partie qu'il aura embrassée. Proposez-vous donc toujours, mes jeunes amis, dans vos études, ce but d'utilité et d'application à l'accomplissement de vos devoirs, et vous puiserez ainsi dans ce motif le zèle nécessaire pour vous les rendre profitables.

Enfin, une partie de votre temps pourra être consacrée à la société, à vos parents, à vos amis et à vos délassements. Le même principe d'ordre et d'obéissance devra encore présider à cette dernière division de votre temps; il dépendra de vous par votre modération, votre vigilance et la pureté de votre intention de rendre ces moments aussi méritoires que ceux que vous aurez consacrés à des devoirs plus pénibles.

Le temps que vous donnerez à la société dans les réunions honnêtes, pourra vous être salutaire, en vous habituant peu à peu à la connaître, en établissant les liens et les rapports que vous êtes destinés à entretenir et à voir s'étendre dans la suite.

Dieu agréera ainsi l'offrande de tous les instants de votre journée, si l'ordre et l'obéissance les ayant réglés, votre intention les lui rapporte. Quelle douce pensée pour vous, mes chers amis, que cette assurance ; que tout, jusqu'à vos délassements, peut glorifier Dieu et vous acquérir des mérites pour la vie éternelle.

Voilà donc cette grande obligation de l'emploi du temps, réduite à des conditions bien faciles.

La religion n'attache pas, vous le voyez, ses récompenses à des actions d'éclat et hors de votre portée ; elle n'exige pas de vous le succès dans les entreprises humaines, elle ne réclame que l'accomplissement en vue de Dieu, des obligations attachées à votre état et à votre position. Cette pensée consolante sera propre à vous préserver à jamais du découragement et de ranimer votre zèle ; elle pourra encore répondre à toutes vos excuses, puisque celui qui réclame avant tout votre cœur, et qui vous tient compte de l'intention seule, n'exige que ce qu'il est toujours en votre pouvoir de donner et d'accomplir.

Sans doute, cette suite d'obligations que nous trace la morale du christianisme, et ces sublimes préceptes de vertu qu'il nous donne auront de justes droits à notre admiration ; nous ne pourrions surtout nous empêcher d'en bénir l'observation parmi nos semblables, en en éprouvant les précieux résultats ; mais, dans l'état présent de notre nature corrompue, nous n'en ressentirons pas moins pour nous-mêmes mille difficultés dans leur accomplissement. Or, comme ce n'est point une admiration stérile, que la religion demande de nous, il importe surtout, avant de terminer cette étude de la morale chrétienne, de vous présenter les principaux moyens que la religion nous fournit pour triompher de ces obstacles : la vigilance et la prière sont les deux armes indispensables à tout chrétien.

CHAPITRE XIII.

DE LA VIGILANCE ET DE LA CRAINTE DE DIEU.

POURRONS-NOUS jamais vous bien faire comprendre et vous recommander assez, mes amis, la nécessité de cette vigilance chrétienne ; c'est précisément parce que vous n'en avez point fait encore l'épreuve par vous-même, qu'elle vous est plus nécessaire et que je voudrais pouvoir utiliser pour votre bonheur l'expérience d'autrui.

Qu'il est petit le nombre de ceux qui ne s'instruisent pas par leurs propres chutes, et qui savent d'avance se préserver du danger par leur prudence ou du moins par leur docilité aux avis d'une sage expérience !

Lorsqu'il s'agit des périls qui menacent notre vie, notre fortune ou notre réputation, nous savons donner des preuves de vigilance et d'activité ; l'intelligence et la bonne volonté unissent leurs efforts ; on craint tout, on pense à tout, on examine tout.

Sera-t-elle donc moins nécessaire cette vigilance, pour protéger la vie de notre âme entourée de tant d'écueils, harcelée par tant d'ennemis ? Cette vie, qui nous est présentée par Jésus-Christ lui-même, sous l'image d'un combat perpétuel, où les âmes fortes et prudentes pourront seules emporter la victoire. Ce sont pour vous, j'en conviens, mes jeunes amis, des dangers encore couverts, des ennemis presque inconnus, mais n'est-ce pas une raison de les redouter davantage ?

Si nous voyons de saints vieillards, blanchis dans l'exercice de toutes les vertus et des travaux

de la pénitence, ne pas croire, au terme de leur carrière, pouvoir se départir un seul moment de cette vigilance journalière, de quel droit vous en croiriez-vous dispensé à l'entrée de la vie et dès l'âge des passions? La religion chrétienne nous apprend donc à appuyer notre vigilance sur deux sentiments qui doivent lui servir de base, la crainte de Dieu et la méfiance de nous-mêmes.

CRAINTE DE DIEU. Si Dieu, après s'être manifesté jadis d'une manière éclatante et terrible, semble en quelque sorte de nos jours un Dieu silencieux et paisible; si, après avoir donné des preuves assez frappantes de sa puissance et de sa justice à l'époque de l'établissement de la religion, il semble aujourd'hui se reposer sur ces témoignages et demander à notre foi et à notre soumission, l'observance d'une loi qu'il sanctionnait alors par des prodiges et des châtimens extraordinaires. Gardons-nous bien d'en conclure que sa justice soit moins redoutable aujourd'hui, ou qu'il soit plus indifférent à notre conduite. Sous la première loi donnée à un peuple grossier et charnel, la crainte dut être, j'en conviens, un sentiment plus exclusif; maintenant, au contraire, que nous avons dans l'Evangile une loi d'amour, il est glorieux au Seigneur que ce sentiment domine dans nos actions; mais, en convenant de cette vérité, ne devons-nous pas reconnaître que la puissance de Dieu est toujours la même, qu'il conserve les mêmes droits, et que des obligations encore plus étroites nous attachent à lui?

Que penser donc de ces insensés, qui oublient Dieu parce qu'il ne foudroie plus les villes coupables, parce que les abîmes ne s'entr'ouvrent plus sous les pieds des blasphémateurs, parce que le glaive exterminateur ne frappe plus des milliers de victimes, en un mot, parce que Dieu leur laisse le temps, en se réservant l'éternité?

Il faut bien le reconnaître avec douleur, la crainte de Dieu s'affaiblit tous les jours davantage ; on se laisse entraîner par le torrent de la vie présente, sans daigner réfléchir à la vie à venir. Les curiosités, les affaires, les intérêts de ce monde absorbent tout ; on n'a plus de crainte et de sollicitude que pour ce qui menace les biens temporels ; l'oubli, l'indifférence ou peut-être même une audacieuse intrépidité, sont réservés contre la pensée de Dieu et de sa justice. D'autres, non moins insensés, se faisant, pour ainsi dire, un Dieu à leur guise, ne veulent considérer que sa bonté et la font surtout consister dans l'impunité de leurs désordres, comme si ce n'était pas se railler de cette bonté elle-même, que de supposer que la tolérance ou l'indifférence pour le crime pût former son caractère. C'est ainsi cependant qu'on s'endort volontairement tous les jours, et nous ne voyons, hélas ! que trop de cœurs timides et tremblants devant les hommes, ne pas soupçonner, pour ainsi dire, qu'il y a un Dieu tout-puissant à craindre.

Une des principales causes de cet aveuglement étant l'oubli de la présence de Dieu, il sera de la plus haute importance de vous pénétrer de cette pensée et de vous efforcer de vous la rendre familière. Je ne crains pas de dire que de cette pensée de la présence de Dieu dépendra toute la conduite de votre vie ; c'est elle, qui non-seulement a formé les saints, mais qui les a maintenus et fait avancer toujours davantage dans le chemin de la perfection ; c'est elle qui a empêché tant de crimes, qui a fait surmonter tant d'obstacles, qui a soutenu tant d'infortunés au milieu des maux et des périls sans nombre, qui assiègent la vie.

Dieu, en effet, une fois reconnu comme unique Auteur de tout ce qui existe, comment supposer

que les créatures puissent lui devenir un moment étrangères ? Comment l'homme surtout , sa créature privilégiée , dans laquelle il semble se complaire , pourrait-il échapper un instant à ses regards ?

Notre existence est en quelque sorte renfermée dans son être même : *in ipso movemur et sumus* , nous dit l'apôtre. En appartenant donc par des liens si étroits à un être infiniment puissant , infiniment saint , infiniment parfait , voyez quelles doivent être les conséquences de sa présence perpétuelle au milieu de nous , ou plutôt de nous au milieu de lui ; elles sont si fécondes et si étendues que j'aurais pu y établir tout le fondement de la morale chrétienne , qui , en effet , ne réclame de nous tant de perfections qu'à cause de cette union si étroite que nous sommes destinés à voir un jour s'établir entre nous et notre Dieu , et de celle qu'il daigne déjà contracter avec nous dès cette vie même.

Vous voit-on jamais en effet , jeunesse chrétienne , dans le moment où vous vous trouvez sous l'œil de vos maîtres et de vos parents , vous permettre , je ne dirai pas , ces fautes graves qui vous exposeraient à des châtimens sévères , mais même ces petits écarts et ces légèretés qu'ils condamnent ? Tant qu'un œil vigilant vous observe , vous conservez assez d'empire sur vous-même pour éviter toutes ces fautes , et je ne crains pas de dire que , si vous restiez toujours sous cette surveillance , vous deviendriez en quelque sorte irréprochable ; aussi votre industrie à vous dérober à leurs regards , est-elle bien connue. Il n'est pas nécessaire sans doute de dérouler ici le détail infini des ruses employées pour échapper à la surveillance la plus expérimentée ; c'est là le malheureux art de votre âge , et en blâmant justement de semblables succès , je conviens pourtant que vous pourrez souvent

tromper les hommes et recueillir quelquefois peut-être leurs éloges , lorsque vous mériteriez leur censure.

Mais l'œil perçant de Dieu , quand et comment le tromperez-vous ? A quoi vous serviront l'obscurité des ténèbres , les lieux les plus écartés , les apparences les plus favorables , l'adresse la plus subtile ? Vous comprenez vous-même qu'un Dieu , auquel on échapperait par de semblables moyens , cesserait par là même d'être Dieu. Vous ne pouvez admettre en lui cette imperfection , sans détruire l'idée que vous êtes obligé de vous en former.

Par sa science infinie , il lit mieux que vous-même dans le fond de votre cœur ; il en sonde tous les replis ; il en connaît les dispositions et les faiblesses ; il en distingue les affections secrètes : effrayante puissance , terrible examen ! Par une simple pensée , par un seul désir , nous pouvons devenir coupables à ses yeux ; par un sentiment de complaisance ou de vanité nous pouvons perdre à son égard tout le fruit de nos actions !... Ah ! qu'elles sont justes la crainte et la confusion , que cette pensée doit produire en nous !

Sans doute , cette toute-puissance et cette sainteté de Dieu qui nous environnent , sont un effrayant abîme. Heureusement , il nous a appris lui-même que l'abîme de ses miséricordes n'était ni moins vaste ni moins profond ; et quand nous avons fait tout ce qui dépend de nous , il nous l'ouvre pour nous y réfugier..... La présence d'un juge si clairvoyant rend donc la sincérité et la bonne foi bien nécessaires dans toutes nos actions , et sa souveraine perfection exige en même temps la plus exacte vigilance. Voilà déjà une conséquence bien naturelle de cette pensée de la présence de Dieu.

Si , dès le matin , en disposant l'ordre de votre journée , vous vous pénétrez bien de cette pensée ,

que toutes vos actions vont se faire en présence et sous les yeux de Dieu , que rien ne lui échappera ni dans votre intention , ni dans vos motifs , ni dans vos désirs et vos affections , vous commenceriez bien sans doute cette journée ; vous formeriez de bonnes résolutions ; vous renoncerez d'avance à tout ce qui pourrait lui déplaire.

Je suppose ensuite , que malgré cette première disposition , la légèreté de votre âge vienne à vous entraîner dans quelque faute , ce sera encore la pensée de la présence de Dieu qui vous aidera à vous relever , en vous inspirant une crainte et un repentir salutaire ; vous reconnaîtrez que c'est pour l'avoir perdu de vue que vous êtes tombé ; et , vous rattachant plus fermement à cette ancre de salut , elle vous protégera cette fois plus longtemps.

Mais , comment me direz-vous peut-être , conserver toujours cette pensée et avoir l'esprit sans cesse tendu ou appliqué ; cela n'appartient point à notre âge. Non , mes amis , ne croyez point que la religion exige ici de vous quelque chose de trop pénible et au-dessus de vos forces. Elle ne prétend point , en vous recommandant l'exercice de la présence de Dieu , que votre esprit se concentre sur cette seule pensée et repousse celles que doivent lui suggérer naturellement , les objets qui vous entourent , les obligations de votre position , en un mot , les besoins que vous pouvez éprouver.

Bien loin de condamner les occupations et les soins temporels que notre état présent réclame , elle nous en fait un devoir et nous demande seulement de rapporter à Dieu toutes nos actions par l'intention et par une première offrande générale qui est censée persévérer , tant que nous ne la révoquons point par quelque acte coupable ou par quelqu'intention contraire.

Vous voyez donc qu'il ne s'agit point d'avoir l'esprit tendu et à la gêne, puisqu'en s'occupant des objets, même les plus étrangers à cette pensée, il suffit de les avoir entrepris et exécutés dans la vue de plaire à Dieu, pour qu'il les agrée.

C'est si peu par la contrainte et la gêne que la religion veut nous faire remplir ce devoir, qu'elle nous suggère mille moyens propres à faire naître la confiance et l'amour, et qu'elle nous assure que le précepte de la charité renferme toute la loi; et, en effet, si ce sentiment prend un véritable empire sur votre cœur, vous ne trouverez plus rien de pénible dans cet exercice de la présence de Dieu; il deviendra pour vous une douce habitude et comme une sorte de besoin. Est-il nécessaire de vous faire une obligation de penser aux personnes, pour lesquelles votre cœur éprouve de l'affection, de la sympathie, ou qui ont des droits à votre reconnaissance? Que de motifs plus puissants encore nous attachent à Dieu!

Chaque jour, à notre réveil, en retrouvant ces facultés ensevelies, pour ainsi dire, avec le sentiment de notre existence dans le sommeil, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que la conservation et le retour de cette existence s'est opéré sans notre concours; et le sentiment de la plus vive reconnaissance ne doit-il pas être le premier à se manifester envers Celui qui n'a cessé de veiller avec tant de soin sur sa créature? Nous pourrions bien quelquefois, entraînés par notre indolence, avoir prolongé notre sommeil jusqu'à une heure avancée; mais ce grand flambeau, que Dieu alimente pour éclairer nos travaux, ne sera jamais en retard; il aura parcouru déjà sa carrière avec une exactitude et une précision qui montrent bien que c'est à Dieu qu'il obéit. Tous les jours, les créatures, même insensibles et inanimées, en

fournissant avec une sorte de prévoyance, je ne dirai pas seulement à nos besoins, mais à nos délices, ne nous annoncent-elles pas hautement l'immense bonté du Dieu dont elles exécutent les ordres?

Pourquoi ces animaux se couvrent-ils d'une toison, qui leur devient sitôt à charge, si ce n'est parce qu'il leur est prescrit de vêtir l'homme? Pourquoi ceux-ci conservent-ils si longtemps ce lait qui n'est plus nécessaire à leurs petits, si ce n'est pour nous offrir un aliment substantiel et délicat?

Pourquoi, plusieurs mois d'avance, la terre est-elle déjà en travail, si ce n'est pour pouvoir nous présenter à l'époque qui lui est marquée des grains, des fruits et des fleurs, qui, se détachant alors de leur tige, nous invitent à les recueillir, et nous prouvent que c'est pour nous seuls qu'ils ont été produits?

O homme, si tu es obligé de reconnaître dans toutes les productions de la nature la bienveillante sollicitude de l'Eternel, qui fournit à tes besoins avec tant de prodigalité et de recherches; si tu ne peux chaque jour te mouvoir, respirer, jeter un regard autour de toi, sans le concours d'un bienfait divin, te sera-t-il donc difficile de sentir la présence de Dieu et d'élever ta pensée jusqu'à lui?

Vous le voyez, pour perdre Dieu de vue, il faut le méconnaître, c'est-à-dire abjurer sa raison, son intelligence, et tomber dans une insensibilité qui nous assimile, pour ainsi dire, aux êtres privés de raison. Mais si la simple vue des objets matériels, qui soutiennent en nous la vie du corps, doit nous ramener nécessairement à Dieu et nous rappeler sa présence, que ne pourrions-nous pas dire de ces facultés dont il a doué notre âme et notre esprit!

Ce don de la parole, cette mémoire, cette imagination qui nous représente les lieux et les objets absents, les diverses sciences qui nous découvrent les lois de l'univers, tout cela, dis-je, n'est-il pas une communication, et comme un écoulement de l'intelligence suprême? Ce n'est donc point par des motifs éloignés de nous que la pensée de Dieu nous sera offerte; il nous suffira de jeter un regard sur nous-mêmes pour nous rendre sa présence sensible; et, si nous voulions examiner avec quelque attention le tableau que nous offre la société elle-même, tels évènements présents ou passés avec leurs circonstances, quelles traces ne retrouverions-nous pas de cette action continuelle de la Providence sur la direction des affaires humaines!

En vous livrant à l'étude de l'histoire, si nécessaire et qui doit faire une partie si essentielle de votre éducation, ne vous proposez point de satisfaire seulement une curiosité stérile; ne croyez pas non plus avoir atteint le but en vous contentant de retenir des noms et des faits. L'histoire, pour tout esprit raisonnable et attentif, c'est le tableau du passé, où nous retrouvons empreintes partout l'action et la puissance de Dieu. Et, en effet, la plus ancienne histoire n'est-elle pas celle que nous a laissée Moïse, le législateur des Hébreux? N'est-ce pas là que nous voyons le premier homme, sorti des mains du Créateur, instruit de ses devoirs par Dieu même, comblé de ses dons, entouré de ses merveilles, mais bientôt châtié d'une manière terrible à cause de sa désobéissance; et plus tard, lorsque les désordres et les crimes se multiplient, ne voyez-vous pas le terrible châtiment annoncé longtemps d'avance, et auquel ne doit échapper que la famille de Noé, seule exempte de ce désordre général?

Hors de l'arche, tout périt parmi les hommes et

les animaux ; et Dieu , après avoir satisfait sa justice , se montrera encore aussi puissant dans le renouvellement du genre humain que dans sa destruction.

Dans la suite des temps , sur qui se répandront les promesses et les bénédictions du Très-Haut , ne sera-ce pas toujours sur l'homme juste et vertueux ? Quelle suite de prodiges en faveur d'Abraham et de sa postérité ! Quelle puissance est accordée à Moïse ! Que de prodiges il opère pour la conservation et le salut du peuple d'Israël ! Quelle autorité lui est confiée en même temps pour le châtier dans ses révoltes et le reprendre de ses égarements ! Cette histoire , en un mot , vous publie à chaque page la bonté , la puissance et la justice de Dieu.

Mais celle du christianisme , représentée d'avance par tous ces évènements et prédite par une multitude de prophètes , sera-t-elle moins admirable , et montrera-t-elle d'une manière moins frappante la toute-puissance divine ?

Lorsque vous verrez , au temps marqué , un enfant naître dans ce mélange de grandeur et d'abaissement , pour accomplir dans sa personne tant de circonstances annoncées si longtemps d'avance , vous pourrez trouver plus de merveilles au fond de cette étable et au milieu de ces animaux que sur le trône le plus brillant de l'univers.

Lorsque vous verrez quelques pauvres pêcheurs s'avancer hardiment au milieu de l'univers pour prêcher Jésus crucifié ; lorsque vous examinerez les obstacles qu'ils avaient à combattre et les moyens qui étaient en leur pouvoir pour en triompher ; lorsque vous parcourrez l'histoire des persécutions auxquelles furent exposés les premiers chrétiens , et que vous verrez le plus puissant empire de l'univers s'armer pour exterminer les premiers

fidèles, qui ne savent résister qu'en mourant, et qui pourtant se multiplient par la mort, l'histoire continuera à être pour vous le tableau des voies de la Providence.

L'état actuel de la société, les évènements de tous les jours ne vous tiendront-ils pas le même langage? Ici, ce sera la patience inaltérable du juste opprimé, d'un vrai chrétien en proie à toutes les douleurs, et qui conserve une paix, je pourrais presque dire une joie évidemment au-dessus des forces de la nature. Ce tableau ne nous montre-t-il pas mieux que tous les discours la présence du Dieu, qui soutient et qui triomphe d'une manière si éclatante au milieu de l'infirmité de sa créature? Là, ce sont des âmes généreuses, qui sacrifient tous les biens présents à la pratique des plus hautes vertus; des apôtres zélés qui s'exilent de leur patrie, qui rompent tous les liens qui les unissaient à leur famille, et qui vont, au péril de leur vie, gagner des âmes à Jésus-Christ. Toutes les fois, en un mot, que ces héros du christianisme s'offrent à nos regards, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître en eux une force étrangère qui les anime et les soutient? Ne voyons-nous pas Dieu même agissant en eux? La vue même des méchants ne pourra-t-elle pas contribuer encore à révéler la présence de Dieu à un esprit attentif. Si nous les voyons dans la puissance et la prospérité, nous reconnaitrons qu'ils servent à leur insu à l'accomplissement des volontés divines; tantôt en exerçant la patience des justes, en augmentant leurs mérites, en perfectionnant leur vertu dans la persécution; tantôt en étant les exécuteurs et les ministres des vengeances célestes, en châtiant les cœurs rebelles; et si, dans la prospérité même, les méchants peuvent nous rappeler la présence de Dieu, combien ne le feront-ils pas mieux dans

leurs revers? Par quels coups soudains et terribles ne les voyons-nous pas souvent précipités du comble de l'élévation et des honneurs dans le plus honteux abaissement? Par quels remords déchirants ne sont-ils pas poursuivis au milieu des faveurs de la fortune? Qu'est-ce qui agite et trouble alors ces cœurs, à qui toutes les jouissances terrestres sont accordées, dont les créatures semblent toujours prêtes à satisfaire les désirs, et qui n'éprouvent aucune résistance à leur volonté? Ah! c'est donc toujours le même Dieu qui se manifeste, ce Dieu dont la connaissance et l'amour sont nécessaires à notre bonheur.

Enfin, où retrouverons-nous Dieu d'une manière plus prochaine et plus douce que dans la vue des hommes bons et vertueux? Ici, n'oublions jamais que tout ce qui nous plaît et nous attire, tout ce qui a droit à notre admiration, n'est qu'un faible écoulement et un reflet des perfections infinies de ce Dieu; mais si la beauté, la grandeur, la sagesse, la générosité dans les créatures exercent un empire si irrésistible sur notre cœur et ravissent notre admiration, malgré les imperfections qui affaiblissent toujours en elle l'éclat de ces qualités, que devra donc éprouver notre cœur pour la source et le principe de toutes ces perfections?

Il n'est donc rien, si nous y sommes attentifs, qui ne puisse nous rappeler la présence de Dieu; et ce n'est pas sans motif que nous avons insisté sur cette vérité, convaincus de l'influence qu'elle aura sur notre conduite. Pensons-nous à Dieu, sommes-nous pénétrés de sa présence, lorsque nous commettons cette multitude de fautes; lorsque nous abandonnons nos devoirs, ou que nous nous en acquittons avec tant de négligence? Si nous nous pénétrions fortement de cette pensée avant de rien entreprendre, quelle démarche nous paraîtrait assez

prudente? quelle intention assez pure? quelle prière assez fervente? quel sacrifice trop pénible? quelle action en un mot assez parfaite? en pensant que Dieu la considère et la juge dans le moment même. C'est ainsi que la pensée de la présence de Dieu devient le plus ferme soutien, la plus sûre garantie de la crainte de Dieu, si nécessaire à la conduite de notre vie.

« Cette crainte, nous dit le prophète, est le commencement de la sagesse ; » c'est bien là, en effet, une crainte qu'on peut avouer, et qu'il est même juste et raisonnable d'éprouver. La crainte des hommes peut être quelquefois déshonorante ou puérile; je sais qu'il est des circonstances où ce serait un honneur et même un devoir de la braver; mais la crainte de Dieu, quel sera le jour, le lieu ou le moment où il sera permis de nous en affranchir? Sur quelle force, sur quel appui pourrions-nous compter pour nous mettre à l'abri de ses coups? Sa main ne vous tient-elle pas suspendus au-dessus de l'abîme par un fil que son souffle peut rompre à chaque instant? Si, en lisant l'histoire des premiers temps, vous regardez avec pitié les efforts insensés de ces hommes rebelles qui voulurent élever un édifice pour se mettre à couvert des châtimens divins, combien n'êtes-vous pas, en quelque sorte, plus insensés vous-mêmes, lorsque, sans aucun abri contre les traits de ses vengeances, vous les provoquez, pour ainsi dire, par vos fautes et vos égarements!

Pour échapper à la justice des hommes, on emploie toutes les ressources de la ruse, et si l'on craint d'être découvert, on s'abstiendra même des objets les plus vivement désirés; et pour la justice de Dieu, on se croit assez à couvert par l'oubli ou l'indifférence!.... N'est-ce pas là le comble de la folie et de l'aveuglement?

Si vous ne voulez donc point renier les lumières de votre raison, suivez, mes amis, une voie tout opposée; et avant de rien entreprendre d'important, examinez surtout si rien, dans votre démarche ou dans vos actions, n'est contraire à la loi de Dieu et à sa volonté; montrez aux hommes que vous mettez en première ligne cette crainte juste et honorable, qui seule peut prouver la sincérité de vos croyances et rendre au souverain domaine de Dieu l'hommage que lui doit la créature; que votre courage soit réservé pour les vaines menaces, par lesquelles les hommes voudraient vous écarter de vos devoirs, et ce sera alors que votre courage et votre crainte seront également justes et glorieuses.

Mais si la crainte de Dieu doit être pour nous un frein continuel, il est encore un second motif qui doit servir de base à votre vigilance; c'est celui de la défiance de vous-mêmes. Sans doute, elle peut à juste titre nous rappeler notre faiblesse et notre misère, cette religion qui seule a percé les mystères de notre origine, et a expliqué les contradictions de notre être par le dogme du péché originel; c'est donc elle qui nous apprend à nous humilier, à nous défier de nous-mêmes comme des êtres coupables et dégradés, mais qui, en même temps, ne nous laisse point ignorer la grandeur de nos destinées futures et les motifs qui peuvent appuyer notre espérance. La défiance qu'elle cherche ainsi à nous inspirer, bien loin de pouvoir servir de prétexte au découragement ou au désespoir, ne sera qu'un remède salutaire contre la présomption et le défaut d'expérience.

Si l'orgueil fut la source de la chute du premier homme, créé dans un état d'innocence; si, par ce sentiment, il devint si odieux à son Créateur et attira sur lui-même et sur sa postérité un si ter-

rible châtement, combien ne devons-nous pas redouter, dans notre état présent, un si funeste et un si ancien ennemi, et ne sommes-nous pas encore plus inexcusables, après un exemple pareil, de montrer de la présomption, au milieu même des misères qui nous accablent?

S'il fut si coupable et si insensé pour notre premier père, alors que son intelligence avait le sentiment de toutes ses facultés, et son corps celui de toutes ses forces, de croire à cette promesse trompeuse que lui adressa le démon en lui proposant le fruit défendu : « Vous serez comme des dieux ; » que dire maintenant de celui qui se laisse encore séduire à ce langage, et qui ose compter sur ses propres forces?

Écoutez seulement le cri de notre conscience, et nous ne nierons plus notre malice et notre faiblesse. Ce n'est plus aujourd'hui un seul ennemi que vous avez à combattre, un seul précepte que vous avez à observer ; tous vos goûts, vos penchants et souvent vos besoins même vous offriront mille dangers et des écueils, auxquels vous ne pourrez échapper que par le courage d'un côté, et la méfiance de vous-mêmes de l'autre.

Ainsi ces attaques ne viendront pas seulement du dehors et à des époques éloignées, c'est au dedans de vous-mêmes que vous portez l'ennemi ; c'est tous les jours et à tous les moments que le combat est ouvert, et il sera d'autant plus dangereux que vous y serez moins préparés.

Les soldats vont-ils au-devant de l'ennemi, avant que leur chef se soit assuré de la force de leurs adversaires et des moyens de pouvoir en triompher. Que de manœuvres ! que de calculs ! que de savantes dispositions n'emploie-t-on pas avant d'engager le combat ! Quelle ardeur pour le soutenir, et quelles précautions encore dans la suite

pour assurer les fruits de la victoire ! Tirez vous-mêmes les conclusions, et dites-nous si l'imprudence et la témérité sont plus raisonnables, lorsqu'il s'agira de soutenir l'assaut contre cette multitude d'ennemis journaliers, qui, ne cherchant à nous nuire le plus souvent qu'en favorisant nos penchants, sont bien loin de nous inspirer l'éloignement et l'aversion qui pourrait nous garantir contre leurs atteintes.

Vous le voyez, nous sommes exposés à devenir, sans nous en apercevoir, les complices de nos propres ennemis. La prudence exige avant tout que nous nous méfions de nous-mêmes, et que nous redoublions de vigilance pour repousser des coups qui flattent la nature, bien loin de la blesser. C'est ce qui rendra donc toujours si dangereuse ici-bas notre lutte contre les tentations et les assauts de l'ennemi. Nous sommes tous destinés à subir les épreuves ; elles entrent dans l'ordre que Dieu a établi, nous ayant appris lui-même que *le royaume du ciel souffre violence, et que nul ne sera couronné, sans avoir légitimement combattu.*

Nous devons donc, dès le matin, prévoir que nous serons tentés dans la journée, et examiner les tentations auxquelles nous pensons pouvoir être le plus exposés, afin de nous prémunir contre leurs atteintes, soit par des résolutions sincères et efficaces, soit en prévoyant les précautions que nous aurons à apporter pour les éviter ou les affaiblir.

Lorsqu'un voyageur est averti que la route qu'il va parcourir est semée d'écueils et de dangers, quelles précautions n'apporte-t-il pas pour sonder le terrain, pour dissiper l'obscurité des ténèbres, pour s'assurer enfin d'un guide dans les passages trop difficiles ? Le gouverneur d'une place assiégée en laisse-t-il les portes ouvertes, les murs sans défense, l'intérieur sans approvisionnement ?

Tous vos sens ne sont-ils pas les portes de votre âme? Vos yeux, vos oreilles, votre bouche ne sont-ils pas, hélas! bien plus difficiles encore à garder que les portes de la cité? Et cependant, vous négligez d'y apposer des sentinelles vigilantes; votre intérieur est souvent bien plus dépourvu et plus épuisé que la ville assiégée, et vous oubliez de l'alimenter par la prière! C'est donc toujours la conduite des hommes dans leurs intérêts temporels qui nous condamne et nous confond.

Nous ne pouvons ici entrer dans le détail de toutes les tentations qui peuvent nous atteindre; elles varient suivant les individus, les lieux, les temps et les circonstances. En indiquant seulement quelques-unes de leurs sources principales, et vous offrant quelques moyens de les combattre, vous pourrez en faire l'application à d'autres circonstances. Il vous sera surtout utile d'y joindre les conseils de vos directeurs et de vos guides, qu'il est essentiel de consulter lorsque les occasions se présentent.

Les deux principales causes de nos tentations sont la sensualité et l'orgueil. Notre premier père succomba sous les coups de ces deux ennemis, et depuis ils ont conservé un terrible empire sur sa postérité. Vous aurez donc à vous prémunir spécialement contre leurs atteintes; car presque toutes vos chutes se rattacheront à l'un de ces funestes principes. La sensualité s'adresse en effet à tous les penchants de votre corps, comme l'orgueil à tous ceux de votre esprit. C'est donc de bonne heure qu'il faut vous armer contre ces dangereuses tentations.

Pour vous fortifier contre les attaques de la sensualité, vous vous pénétrerez de cette pensée, que le plaisir, et surtout celui des sens, ne saurait être la destinée d'un être coupable, qui expie

évidemment en cette vie des fautes, dont il a reçu l'héritage et dont il a acquis la responsabilité, d'un être qui tend, par un désir invincible, vers un état meilleur.

Alors, les seuls objets indispensables au soutien de cette vie présente vous paraîtront légitimes. Vous comprendrez que la nourriture ne doit être que le soutien des forces matérielles; le vêtement, qu'une enveloppe qui nous voile à nous-mêmes et aux yeux d'autrui, et qui préserve un corps débile des atteintes de l'air; vos yeux, vos oreilles, votre bouche ne seront pour vous que comme les ministres des opérations de votre âme, toujours prêts à la seconder pour opérer tout le bien qu'elle seule peut concevoir et vouloir.

Ainsi pénétrés de l'importance de leurs charges, vos sens ne se rendraient plus esclaves du plaisir qui tend à les détourner et à épuiser, pour ainsi dire, leur action dans des jouissances qui corrompent au lieu de perfectionner.

Votre bouche, par le don de la parole, vous expose encore à de graves dangers. Rappelez-vous ce que nous dit le Sage : « Que la langue, le plus petit des instruments, est un des plus dangereux. » Si notre bouche peut donc si facilement nous perdre, ce ne sera point sans de justes motifs qu'il faudra l'ouvrir, et si on loue d'ordinaire celui qui parle peu, parce qu'il parle à propos, combien ce conseil conviendra-t-il principalement à un âge, où vous n'avez pas encore acquis en quelque sorte le droit de parler, et où vous avez au contraire tant besoin d'écouter pour recueillir les leçons de l'expérience !

Il est des circonstances surtout où il sera plus nécessaire encore de vous dompter et de retenir vos paroles; ce sera précisément lorsque vous vous sentirez excité par le ressentiment de quelqu'injure,

que vous vous appliquerez à suspendre l'expression de vos sentiments. Ce sera là une précieuse victoire, dont les fruits seront incalculables. Parler dans le moment où la passion vous agite, ce sera presque toujours vous exposer à franchir les bornes de la vérité, de la justice ou de la modération, et à ne recueillir en retour que la haine et la division.

Mais que d'occasions encore où vous aurez à vous applaudir d'avoir su vous taire, et où vous reconnaîtrez tout le prix de l'empire acquis sur votre langue. Tantôt vous aurez fait preuve par là d'une modestie qui vous conciliera la bienveillance; tantôt votre silence aura terminé bien plus promptement une querelle ou une contestation que les meilleures raisons, que votre adversaire n'était point disposé à écouter. Le silence vous préservera encore de tous les dangers de l'indiscrétion et de la médisance; il pourra même servir à la condamner lorsqu'elle aura lieu devant vous.

Ce sera donc en formant d'avance de semblables résolutions, et en vous efforçant de les maintenir, que vous repousserez plus facilement les tentations de la langue, et que votre bouche, en ne se consacrant qu'aux fonctions que Dieu lui a assignées, remplira ses desseins et contribuera à sa gloire.

Vos yeux pourront être encore une source féconde de tentations, et demanderont aussi une exacte vigilance. C'est par la vue que l'affection des objets terrestres pénètre dans notre âme; mais comme il est parmi eux non-seulement tant de biens faux et trompeurs, mais même nuisibles et dangereux, pour lesquels notre cœur corrompu éprouve un secret penchant, il faudrait, s'il était possible, en éviter jusqu'à la vue même, pour ne point susciter des désirs qui ne feront que notre tourment. Du moins, sera-t-il nécessaire d'acquérir

de bonne heure un empire sur nos yeux, pour réprimer cette légèreté et cette curiosité, qui nous exposent si souvent. Si la beauté des créatures vient à attirer et à fixer vos regards, rappelez-vous que ces charmes qu'elles étalent à vos yeux ne sont qu'une bien faible esquisse de cette beauté première, dont la source est en Dieu seul; et que, loin d'avoir droit à votre admiration et à votre affection d'une manière exclusive, elles ne doivent servir qu'à la faire remonter jusqu'au Créateur! C'est alors que vos yeux serviront véritablement pour l'usage auquel Dieu les a destinés, lorsque vous ne les porterez plus sur les créatures que pour le bénir et le louer dans ses ouvrages.

Accoutumez-vous donc à ne point arrêter vos regards sur ce qui ne saurait produire en vous ces sentiments, et surtout sur ce qui pourrait vous en inspirer de contraires. Faites-vous une habitude de modérer votre vivacité et votre empressement pour les simples objets d'une curiosité indifférente; et il vous deviendra par là plus facile d'être maître de vous-mêmes pour échapper à une curiosité dangereuse. Si un fils bien né éprouve une peine excessive en assistant à un spectacle où son père est outragé, comment n'éprouveriez-vous pas la même douleur, la même répugnance, en vous trouvant dans un lieu où Dieu serait offensé, ou exposé à l'être. Sachez fuir, à votre âge surtout, toutes ces réunions, où la décence et la modestie sont exposées; et si, parmi les objets qui vous entourent, vous avez déjà tant d'écueils à craindre et de vigilance à exercer, gardez-vous d'aller, par une imprudence fatale, vous précipiter vous-mêmes au-devant du danger.

Une sentinelle non moins vigilante devra bien souvent garder aussi l'entrée de vos oreilles, dans un monde où l'on ne se contente pas de faire le

mal, mais où l'on pousse encore l'audace jusqu'à chercher à le justifier et souvent à le propager. Ce n'est point à votre âge qu'il peut appartenir d'imposer silence aux mauvais discours ou de les combattre. Votre plus sage parti sera donc la fuite, lorsqu'on attaquera devant vous la vertu, la religion, la réputation du prochain. Qu'une juste douleur de voir ainsi outrager ce qu'il y a de plus respectable ne permette jamais à votre curiosité de chercher à se satisfaire; souvenez-vous que la moindre approbation ou seulement même une lâche indifférence pourrait vous rendre presque aussi coupable que celui même qui tiendrait de pareils discours.

Mais si vous devez tâcher d'échapper avec prudence aux dangers qui viennent, pour ainsi dire, vous chercher, ou qui peuvent se rencontrer sous vos pas, vous comprenez combien il est plus nécessaire de ne point les rechercher de vous-mêmes, et avec quel soin vous devez éviter ces camarades et ces réunions parmi lesquels vous êtes exposés à entendre outrager la morale et la religion. Lorsque vous aurez été ainsi exacts et vigilants à fuir toutes les occasions de la tentation, vous serez assuré de recevoir une grâce suffisante et presque toujours efficace, dans les circonstances où elles se présenteront d'une manière imprévue.

Dans vos jeux et vos délassements, vous ne serez point non plus à l'abri des tentations, et vous serez exposé à bien des écueils, si vous ne vous tenez sur vos gardes. Tantôt ce sera l'ardeur et l'impétuosité avec laquelle vous vous y livrerez qui vous entraînera hors des bornes de la modération, et vous rendra peut-être injustes, querelleurs, étourdis. Tantôt ce sera un esprit de dissipation et de légèreté que vous en rapporterez, et qui vous fera omettre ou accomplir avec négligence vos

devoirs les plus importants. Tantôt enfin, par des exercices peut-être trop violents, vous épuiserez vos forces et vous exposerez une santé que vos délassements étaient destinés à fortifier, en même temps qu'à vous rendre plus propres au travail. C'est ainsi que partout l'ennemi de notre salut nous tend des pièges, et que, si nous n'usons pas d'une sage vigilance, nous trouverons notre perte dans ce qu'il dépendait de nous de faire servir à notre félicité.

Il faudra donc nous prémunir d'avance contre ces dangers, et mettre à profit surtout l'expérience du passé, lorsqu'il vous sera échappé quelqu'un de ces écarts. En faisant de temps à autre un sage examen de votre conduite, vous tâcherez d'en reconnaître et d'en apprécier les causes, afin d'éviter le retour des mêmes fautes, toujours plus coupables et plus dangereuses après une première surprise. Il y aura ainsi certaines natures de jeux et de divertissements qu'il faudra savoir vous interdire entièrement, lorsque vous en aurez reconnu le danger. Il faudra éviter tel camarade, s'il est pour vous une occasion de querelle, de dissipation ou d'oubli de vos devoirs; il faudra, en un mot, éviter toutes les occasions capables de vous exposer; car l'acte le moins volontaire dans son accomplissement pourra souvent devenir coupable par les circonstances qui l'ont précédé, qui l'ont occasionné, et qu'il dépendait de nous de prévoir.

Enfin, si vous voulez éviter bien des écueils dans vos jeux, pénétrez-vous, avant de vous y livrer, de cette pensée, que vous devrez pouvoir les offrir à Dieu comme le reste de votre vie; et, en lui faisant véritablement cette offrande, prenez la résolution que rien, pendant leur durée, ne la rende indigne d'être acceptée.

Vous rencontrerez aussi, dans vos études, les pièges de l'ennemi séducteur, toujours prêt à vicier toutes vos actions et à vous en faire perdre le mérite. Tantôt ce sera par une curiosité inutile qu'il cherchera à vous détourner des connaissances nécessaires, pour vous en proposer de futiles ou de dangereuses. Tantôt ce sera par la paresse, la lâcheté ou le défaut d'obéissance, qu'il vous arrêtera dans vos efforts, et cherchera à vous endormir dans une déplorable ignorance; enfin, ce sera par la présomption, l'orgueil ou l'ambition qu'il s'efforcera de vous égarer d'une manière plus fâcheuse encore, en vous inspirant une vaine complaisance de vous-mêmes et une estime aveugle de votre propre mérite, qui vous rendra aussi incapables de servir utilement les hommes que de plaire à Dieu.

Si vous voulez éviter ces écueils, vous ne considérerez l'étude que comme la recherche de la vérité, et l'acquisition des connaissances nécessaires pour vous rendre utiles à vos semblables, vous y verrez l'accomplissement d'un devoir particulier à votre âge et de cette obligation générale du travail, imposée par Dieu à tous les hommes en expiation de leurs fautes.

Il est encore des tentations d'omission, comme il en est d'action, et ici, pour n'être point entraîné trop loin, il nous suffira de vous les indiquer. Vous comprenez que, devenant souvent aussi coupables par l'omission de vos devoirs qu'en commettant une mauvaise action, l'ennemi de votre salut vous attaquera souvent de ce côté, en cherchant à vous enchaîner par la paresse ou la crainte, afin de vous détourner de vos obligations. Il nous suffit de vous faire observer ici que vous devez être également en garde contre ces sortes de tentations si dangereuses, et leur opposer dès le principe une ferme et courageuse résistance, en ne

laissant prendre aucun empire sur vous à la mollesse et à la nonchalance.

Enfin, outre les tentations produites par les objets extérieurs, vous aurez encore à craindre les tentations intérieures qui prendront naissance, pour ainsi dire, dans votre propre fond. Dans un esprit et un cœur corrompus par le péché, le démon suscitera facilement de mauvaises pensées et de mauvais désirs. Les hommes, j'en conviens, ne pourraient point vous en demander compte; mais, pour votre Dieu, prenez-y garde, ces pensées et ces désirs seront aussi visibles, et quelquefois peut-être aussi coupables que les actions elles-mêmes.

S'il ne dépend pas toujours de vous que ces pensées naissent et s'élèvent dans votre esprit, il dépend de vous, du moins, de ne point leur donner occasion, de ne point les entretenir, de les repousser, et surtout de n'y point consentir. Ainsi, pour vous rendre maître de vos pensées et de vos désirs, il vous faudra souvent plus de vigilance, en quelque sorte, que pour vos actions elles-mêmes. Ce sera la curiosité, la légèreté, l'amour de la dissipation qu'il faudra d'abord dompter; l'oisiveté et la paresse qu'il faudra fuir; l'habitude des pensées sérieuses et de la méditation des vérités chrétiennes qu'il faudra acquérir; afin que la coutume de cette vigilance continuelle nous fasse apercevoir toutes ces révoltes de la chair, tous ces mouvements de sensualité, ces sentiments de complaisance et de vanité qui s'élèvent si facilement en nous. Un des principaux avantages de cette louable coutume, c'est de nous apprendre à juger sainement de tout, en nous préparant et nous prémunissant contre leurs atteintes, dans un moment où notre esprit n'est point aveuglé par la passion, ni notre cœur entraîné par ses penchants. Nous affaiblirons ainsi toujours davantage l'empire des

sens, et les tentations perdront par la suite beaucoup de leur violence, lorsque l'esprit se sera bien convaincu du néant et de la fragilité des jouissances qui les excitent, et que notre cœur se sera accoutumé à porter ses affections vers des biens plus nobles et plus solides.

Voilà donc les fruits que vous recueillerez de la vigilance; mais Jésus-Christ, en nous la recommandant, veut que nous y joignons la prière : *Vigilate et orate.*

CHAPITRE XIV.

DE LA PRIÈRE.

Ici se présente à nous un nouveau devoir, non moins pressant, non moins général, sans doute; mais un devoir bien consolant et bien doux pour celui qui le connaîtra et en fera l'épreuve. Je sais qu'à votre âge, si porté à la distraction et à la légèreté, la prière peut paraître au premier abord gênante et difficile; vous vous la représentez comme une contention d'esprit trop sérieuse pour votre âge, et redoutant la moindre contrainte, vous êtes presque toujours disposé à en abrégier le plus possible les moments. Il suffirait cependant de bien connaître la nature de cette obligation, pour vous en faire une idée toute différente.

En effet, si notre âme tend, par sa destinée, à s'unir à Dieu et à le posséder; si le vide qu'elle trouve dans toutes les créatures et l'inquiétude de ses desirs attestent ce besoin, comment ne pas reconnaître que la prière, qui n'est autre chose que la communication de notre âme avec Dieu, doit être, pour notre état présent, la source des

plus puissantes consolations et des plus pures jouissances. Voyez aussi la place importante qu'elle occupe dans notre religion ; c'est le précepte le plus général, le plus indispensable, le plus souvent réitéré.

Dieu, sans doute, connaît nos besoins, avant même que nous les lui exposions ; mais, comme il ne veut point nous sauver sans notre concours et sans notre coopération, il nous déclare que nous devons lui demander toutes les grâces que nous désirons obtenir ; et certes, c'est d'une manière encourageante qu'il nous donne ce précepte, puisqu'il suffit de demander pour recevoir. *Petite et accipietis* ; demandez et vous recevrez.

Si les riches, si les puissants du monde tenaient ce langage aux malheureux, croyez-vous que ceux-ci fussent en retard de leur côté, et qu'ils s'avisassent de penser, que leurs besoins étant connus, on viendrait les satisfaire sans qu'ils les exposassent. Hélas ! leur empressement est bien capable de nous confondre. Ce Dieu de bonté, dont la puissance et les trésors sont inépuisables, peut seul nous faire une promesse aussi générale et aussi étendue. Seul il ne connaît point l'importunité de ceux qui souffrent ; et c'est nous, malheureux, qui ne répondons point à son invitation, qui trouvons encore qu'il est en quelque sorte trop pénible de demander, lors même que le Tout-Puissant nous garantit le succès de nos demandes. Quel peut donc être le motif qui nous rende ce devoir pénible ?

Pour offrir nos prières à Dieu, faut-il pénétrer dans des lieux difficiles et reculés, attendre longtemps les moments favorables, employer des discours étudiés ? Non, vous le savez, tous les lieux, tous les temps conviennent à la prière ; et pour les expressions que vous devez employer, Dieu lui-même ne vous dit-il pas que c'est alors surtout que

vous devez vous rappeler qu'il est votre Père? Lorsque vous m'adresserez vos vœux, nous dit-il, vous prierez ainsi : « Notre Père qui êtes aux cieux, etc. »

Quelle pensée plus consolante que celle d'avoir un Père dans les cieux, un Père tout-puissant et immortel, et qui, ne cessant de veiller sur tous ses enfants, ne leur demande autre chose que d'élever tous les jours leurs cœurs et leurs voix vers lui, pour lui exposer leurs besoins. Votre père terrestre ne pourrait lui-même, malgré sa tendresse, vous accorder bien souvent ce que vous lui demanderiez, et bien loin de solliciter vos demandes et vos désirs, il les redoute bien souvent et se voit obligé de les restreindre toujours davantage. Je conçois donc que ce ne soit qu'avec crainte que vous les lui adressiez. Si vous les renouvez trop souvent, si vous les prolongez, vous le fatiguerez, vous deviendrez importun, vous l'irriterez peut-être; mais votre Père céleste exige avant tout de vous la confiance; il veut que vous espériez fermement le succès de vos demandes. Bien loin que vous puissiez concevoir la moindre crainte de l'importuner par leur continuité, il vous déclare lui-même qu'il prend tant de plaisir à l'expression de vos vœux, qu'il ne diffère souvent de vous exaucer que pour la prolonger, et pour vous porter à continuer ce doux exercice, qui vous élève et vous unit de plus près à lui. Accoutumez-vous donc de bonne heure à vous entretenir avec ce tendre Père, qui, après vous y avoir invité d'une manière si touchante, va jusqu'à vous en faire un précepte, afin de vous attirer en quelque sorte par force, s'il est nécessaire, dans ses bras paternels. Quelle excuse pourrait avoir votre indifférence ou votre paresse! Les biens que Dieu tient à votre disposition sont-ils moins précieux que ceux que vous recherchez dans les créatures? Vous

sont-ils moins nécessaires? Ah! sans doute, il serait bien insensé et bien coupable, celui qui ne reconnaîtrait pas son indigence et se plairait à nier sa misère, plutôt qu'à implorer celui qui est prêt à la soulager.

Que diriez-vous d'un malade qui refuserait de faire connaître son état au médecin et qui renoncerait à sa guérison, plutôt que de prendre la peine d'exposer son mal? Plaindriez-vous un être si bizarre, s'il venait à succomber? Mais ne sommes-nous pas tous des malades atteints d'une multitude d'infirmités dangereuses, en présence d'un médecin tout-puissant, qui, sans doute, connaît déjà notre mal, mais qui nous a déclaré lui-même que nous ne saurions en attendre la guérison sans la demander?

C'est ainsi que, dans le cours de la vie, la plupart des grâces que nous devons recevoir sont attachées à l'accomplissement du précepte de la prière, et que, si elles viennent à nous manquer, pour avoir négligé de le remplir, nous ne pourrions point dans la suite alléguer notre impuissance, pour excuser nos écarts et nos erreurs. En effet, nous n'avons été privés de ce secours que par notre faute, Dieu s'étant engagé solennellement à nous l'accorder, lorsque nous le lui demanderions; ainsi, ne croyez point vous excuser en disant qu'il vous était impossible d'aimer votre ennemi, d'oublier une injure, que c'étaient là des sacrifices au-dessus de la nature, et auxquels vous ne pouviez être contraints. La religion conviendra, il est vrai, de leur difficulté; elle vous l'annonce même; mais vous êtes-vous adressé à Celui qui seul peut nous les communiquer, et qui ne nous les refuse point, lorsque nous les lui demandons?

« Dieu, nous dit saint Augustin, ne commande rien d'impossible; mais il vous avertit de faire ce

que vous pouvez, et de demander ce que vous ne pouvez pas, afin qu'il vous aide à le pouvoir. »

Voilà donc quelle est la véritable fin de la prière; c'est d'ajouter à nos lumières, obscurcies par le péché, les lumières plus vives et plus brillantes de la grâce; c'est de redresser nos penchans vicieux, de fortifier notre faiblesse contre leur entraînement; c'est, en un mot, de secourir une nature infirme contre tous les dangers et les ennemis qui l'environnent.

Si nous négligeons donc d'employer le moyen qui nous est prescrit pour obtenir des secours aussi indispensables, nous ne sommes pas plus excusables dans nos fautes et nos égarements, que l'aveugle qui se plaindrait de ses chutes, après avoir refusé un guide; que le boiteux ou l'infirme qui se plaindrait de son impuissance, en refusant le bras qui lui offrirait un appui.

Si la prière vous est indispensable pour vous préserver d'une multitude de fautes, et vous aider à remplir vos obligations, en un mot, pour vous établir dans la voie de la justice, elle ne sera pas moins nécessaire pour vous y faire persévérer. Vous ne l'éprouverez que trop souvent, mes amis; notre vie ici-bas est une sorte de vicissitude entre le bien et le mal, les bons et les mauvais desirs: après quelques grâces spéciales et signalées à la suite par exemple d'une première communion, d'une retraite salutaire, votre cœur se trouvera plein d'ardeur et de bonne volonté, vous vous croirez peut-être alors affermi pour toujours dans cet amour du bien. Malheur à vous, cependant, si vous oubliez que les ennemis de votre salut, pour s'être retirés un instant, sont loin d'être anéantis! Car c'est alors peut-être qu'ils préparent leurs nouvelles attaques. Malheur à vous, surtout, si vous vous relâchez de l'exercice de la prière, si

vous croyez pouvoir déposer un instant cette arme qui vous a obtenu la victoire, mais qui seule peut aussi vous la conserver. Que d'exemples capables de vous instruire à cet égard ! Combien de vos jeunes camarades qui, après avoir montré longtemps peut-être des sentiments aussi vertueux que les vôtres, ont abandonné le chemin de la vertu et sont tombés dans de déplorables désordres !

Croyez-vous que ces malheureux, qui se sont ainsi égarés, soient demeurés fidèles à l'exercice de la prière, et n'avons-nous pas, au contraire, l'assurance que c'est par le relâchement de cette sainte habitude qu'ils ont commencé à dévier ?

Vous vous soumettez volontiers à renouveler tous les jours les soins que réclament les besoins de votre corps ; votre sollicitude n'en oublie aucun ; vous lui accordez avec empressement la nourriture qu'il réclame plusieurs fois par jour, le repos dont il a besoin lorsqu'il est fatigué, les vêtements qui doivent le garantir de la manière la plus commode des impressions de l'air, ou qui peuvent seulement servir à le parer ; vous ne refusez point à votre esprit les délassements et les distractions qui peuvent lui être nécessaires ; mais votre âme exige-t-elle donc trop, si elle réclame quelques moments de cette journée pour chercher aussi sa nourriture et pour exposer ses besoins à Celui qui seul peut les satisfaire ? Et remarquez que la prière est en effet le besoin le plus indispensable, je pourrai presque dire, l'unique de cette âme.

Dans la religion il n'est presque point de moyen de salut qui ne puisse être remplacé par un autre. Les sacrements, dans l'impossibilité de les recevoir, peuvent être suppléés par un désir sincère et une bonne disposition ; il n'y a point d'œuvre satisfaisante ou méritoire qu'une autre d'un mérite égal ne puisse remplacer. La contrition parfaite

peut tenir lieu du sacrement de pénitence ; l'aumône peut être substituée au jeûne , mais rien ne peut à notre égard être le supplément de la prière , parce qu'elle est dans la volonté de Dieu , la ressource des ressources mêmes , et qu'en la déclarant indispensable Dieu la rendra toujours possible. »

Priez donc avec assiduité , mes amis ; si vous êtes jaloux de conserver la vie de votre âme , ne lui retranchez point le seul aliment qui peut la soutenir ; ne vous privez point d'un secours dont vous avez reconnu vous-même la nécessité , non-seulement pour vous préserver de tant de chutes et pour vous maintenir dans la vertu , mais dont vous reconnaîtrez encore le pouvoir pour vous relever lorsque vous serez tombé.

Sans doute , malgré toute notre vigilance , il nous échappera encore bien souvent des fautes ; nous sommes bien loin de méconnaître assez notre fragilité pour pouvoir en douter. De quel prix ne sera donc pas pour nous un moyen en quelque sorte infaillible de les réparer et de nous obtenir notre pardon ? Mais la prière n'est-elle pas ce moyen , ainsi que nous l'enseigne Jésus-Christ lui-même ? Ne nous en donne-t-il pas un exemple bien touchant dans l'histoire de l'enfant prodigue ? vous la connaissez bien tous , mes amis ; mais je crois devoir cependant vous y arrêter un instant pour que vous pesiez bien les expressions de ce touchant récit.

« Un enfant , nous dit l'Évangile , demanda sa légitime à son père ; il s'éloigna de lui , et dissipa bientôt cet argent dans la débauche ; mais , lorsque la misère l'eût réduit à la condition la plus dure et la plus humiliante , il se ressouvint de son père. Sans doute , il avait profondément blessé le cœur de ce tendre père ; il avait bien sujet de

craindre d'avoir perdu ses droits à son amour. Par sa première démarche et les désordres qui en avaient été la suite, il avait renoncé à la qualité et aux droits d'un fils ; comment espérer de retrouver un père. Mais non, ce titre ne s'efface pas si facilement, c'est le premier qu'il se sent pressé d'invoquer : *Surgam et ibo ad patrem* : je me leverai et j'irai à mon père, dit-il, ô l'heureuse détermination ! le comble de son malheur eût été de repousser ce mouvement de confiance et de se livrer au désespoir.

Le voilà donc conduit dans les bras de celui, où les expressions du repentir seront assurées de trouver le pardon. « Mon père, dit-il, en versant un torrent de larmes, j'ai péché contre le Ciel et contre vous ; *peccavi*... » Est-elle longue et difficile, cette prière qui opère un changement si admirable, un retour si entier, un pardon si complet ? Ah ! c'est bien ici que je considère avec complaisance l'abîme de miséricorde où vient se perdre l'offense ; c'est dans ce long embrassement paternel que je retrouve l'image de cette tendresse avec laquelle Dieu reçoit notre repentir. Comme il en entend promptement le langage ! Comme il y répond de son côté ! Voyez si l'on pourra maintenant séparer ces deux êtres si étroitement unis, et comprenez au moins, par cet exemple, que Dieu lui-même vous offre le pouvoir de la prière et du repentir.

De notre côté, nous cessons, hélas ! trop souvent de nous conduire comme les enfants de Dieu. Heureusement, il ne cesse pas si facilement de se montrer notre père ; il nous attend et nous invite même avec une admirable patience à retourner à lui. La prière, interprète de notre repentir, sera donc toujours la voie la plus courte pour rentrer dans l'amitié de Dieu, et réparer nos égarements. Les préceptes et les exemples dans nos livres saints parlent assez haut à ce sujet. Voyez le prophète

David : son histoire ne vous montre-t-elle pas le pouvoir de la prière et du repentir ? Voyez le Centenier de l'Évangile ; avec quelques paroles pleines de foi et d'humilité n'obtient-il pas les plus insignes faveurs ? Voyez la Cananéenne , la persévérance de sa prière n'obtient-elle pas la guérison de sa fille et sa propre conversion ?

Et vous-même , lorsque vous avez été offensé , n'exigez-vous pas que celui dont vous avez à vous plaindre , vous exprime son repentir ; vous contentez-vous qu'il l'éprouve , sans vous le faire connaître ? N'attendez-vous pas qu'il sollicite son pardon , pour le lui accorder ? Pourquoi prétendriez-vous donc que Dieu se montrât plus facile à votre égard ? Vos droits sont-ils plus sacrés que les siens , ou son pardon serait-il plus indifférent que le vôtre à obtenir , et le seul qu'on pût se dispenser de solliciter ?

Concevez donc ici une juste admiration des mystères de la bonté divine ; bien loin que vos offenses deviennent un sujet de découragement et d'éloignement de Dieu , elles vous créent une nouvelle obligation de vous présenter et de vous adresser plus fréquemment à lui , puisque c'est à votre demande et à vos prières seules qu'il a réservé le pardon. Si vous vous trouviez dans une pareille position à l'égard d'un homme , vous n'oseriez , je le conçois , vous présenter vous-même , votre seule vue pourrait exciter le courroux. Il serait prudent de vous servir d'un intermédiaire , pour obtenir votre grâce ; auprès de Dieu au contraire , le pécheur trouve toujours un accès direct et journalier ; le cœur de cet aimable Maître trahit bien ici ses penchants d'amour et de miséricorde , en se montrant si jaloux de notre repentir et nous invitant d'une manière si attrayante à venir le lui exprimer nous-mêmes.

Quelles raisons pourrions-nous donc alléguer pour négliger le devoir de la prière ? Quelles répugnances pourrions-nous faire valoir ? L'ordre est parti d'en haut ; c'est Dieu lui-même qui nous l'a donné et qui nous a non-seulement enjoint de prier, mais qui nous a même déclaré que nous ne pourrions rien obtenir que par cette voie. Il nous a encore enseigné lui-même la manière de prier et nous a facilité l'exercice de la prière en le mettant à la portée des plus simples, en nous ouvrant tous les lieux pour temples, en nous écoutant à toute heure ; enfin il nous a montré les fruits et les ineffables consolations que renferme la prière, soit en nous les faisant goûter à nous-mêmes, soit en nous les montrant dans autrui : voilà donc encore une de ces obligations que nous ne saurions négliger sans nous montrer ennemis de nous-mêmes, une de ces obligations, comme il en est tant dans le christianisme, qui font déjà notre bonheur ici-bas en nous préparant au bonheur à venir.

Mais si la prière est pour nous tous une obligation indispensable, il nous importe de connaître les dispositions et les qualités qu'elle doit réunir pour être exaucée. En effet, quoique Dieu soit, sans doute, bien disposé à écouter nos prières ; quoiqu'il soit attentif à nos moindres désirs ; que son oreille, comme nous dit le prophète, entende jusqu'à la préparation de nos cœurs, il est cependant des qualités indispensables qui doivent accompagner nos prières, pour les rendre dignes d'être exaucées. Nous savons bien en reconnaître la nécessité, lorsque nous nous adressons à nos semblables ; le désir d'obtenir ce que nous demandons ne nous laisse manquer, dans ces circonstances, ni de zèle, ni de prudence, ni de persévérance ; en quoi Dieu exigerait-il trop de nous, en nous demandant l'humilité, la confiance, la persévé-

rance, l'attention d'esprit et l'affection du cœur, lorsque nous nous adressons à lui.

Prier avec un esprit d'humilité. Quoi de plus juste et de plus naturel? N'est-ce pas dans ce moment surtout que le sentiment de nos misères et de nos besoins doit nous rappeler d'un côté toute notre dépendance, et de l'autre toute la puissance et la grandeur de Celui à qui nous adressons nos vœux? L'esclave qui soupire après sa liberté, le serviteur qui sollicite la grâce de son maître, le mendiant qui implore la pitié du riche, ne savent-ils pas trouver des expressions conformes à leur position et à l'objet de leurs demandes? Que sommes-nous cependant devant Dieu? Par quelle étrange contradiction, après avoir su nous humilier et nous abaisser devant les hommes, réserverions-nous notre fierté pour notre Dieu? Nous trouvons naturel que celui qui se présente avec audace devant ses semblables soit repoussé et n'obtienne point l'effet de ses demandes, et devant le Maître de l'univers, il sera plus excusable? Chétives créatures! que nous sommes ridicules dans nos prétentions!...

J'en conviens cependant, l'immense miséricorde et la bonté infinie de Dieu ont quelque chose de plus rassurant que le dédain et la froideur des hommes puissants; mais qu'ils sont stupides et ingrats ces êtres que la patience divine rend audacieux, tandis que la puissance humaine les fait pâlir! Ce Dieu, qui nous invite avec tant de tendresse, nous attend et nous écoute avec tant de patience, pourrait aussi nous confondre par un seul acte de sa volonté; c'est le Dieu qui nous a tirés du néant, et qui pourrait aussi facilement nous plonger dans les ombres de la mort.

Ne nous a-t-il pas enseigné lui-même, d'une manière bien frappante, l'empire qu'exerce sur son

cœur une prière humble et fervente, dans l'exemple de la Cananéenne? Voyez combien, en paraissant prolonger ses refus, il prend plaisir à faire éclater davantage ces sentiments d'humilité si précieux devant lui et si instructifs pour nous. Quel est celui qui se lassera jamais de prier et qui pourra se décourager ou se plaindre des rebuts apparents ou des lenteurs de la Providence, lorsqu'après avoir entendu ces paroles adressées à la Cananéenne : « Il n'est pas bon de donner aux chiens le pain destiné aux enfants, » il verra qu'il suffit de l'humilité de la réponse, qui ne demande que les débris et les miettes de la table, pour toucher le cœur de Dieu et obtenir l'entier accomplissement de ses désirs.

Voilà donc, mes amis, comment votre faiblesse, vos besoins; votre misère, au lieu de vous décourager, vous feront redoubler d'ardeur. Du fond de votre néant, vous jetterez un regard d'amour et de confiance vers Dieu, et vous vous souviendrez qu'il se plaît surtout à relever les petits, à écouter les cœurs humbles et à humilier les superbes.

Vos prières doivent encore être animées par la confiance. Quel sentiment plus naturel, je dois dire plus indispensable, en nous adressant à Dieu! Quand nous recourons à nos semblables, nous sommes souvent, je le sais, dans le cas de douter de leur pouvoir, et bien souvent même de leur bonne volonté. Dieu, au contraire, ne peut nous laisser aucune crainte à cet égard. Remarquez, en effet, qu'il est si jaloux de ce sentiment de confiance, qu'il s'attache à le récompenser, et qu'il nous le déclare expressément lui-même, en lui attribuant en quelque sorte tout le succès de nos prières : « *Fides tua saluum te fecit.* » Votre foi vous a sauvé. »

C'est parce que vous avez cru à cette puissance,

à cette bonté ; c'est parce que vous n'avez point douté du succès, que rien n'a pu détruire en vous l'espérance ; c'est pour cela même que vous avez été exaucés.

« O Dieu trop aimable, vous semblez craindre, en quelque sorte, les peines que pourraient éprouver vos enfants par les délais nécessaires à l'accomplissement de leurs désirs, et vous voulez qu'ils ne cessent d'en attendre le succès, dès qu'ils les ont formés. C'est bien là, en effet, adoucir, autant qu'il est possible, ces retards plus pénibles encore à votre miséricorde qu'à notre indigence. Ah ! sans doute, vous seul pouvez donner de pareils préceptes et récompenser un si doux sentiment. »

Votre âge, mes amis, est celui des désirs, des besoins, des craintes, des espérances et quelquefois même des chagrins. Eh bien ! accoutumez-vous à prendre pour premier confident de toutes vos peines et de tous vos sentiments ce Dieu qui vous y invite d'une manière si touchante, en vous disant : « O vous tous qui êtes chargés, venez à moi, et je vous soulagerai. » Comptez plus fermement sur son appui que sur celui de vos amis, de vos parents ou des êtres qui vous sont les plus chers.

Tantôt ce sera le regret et l'humble aveu de vos fautes que vous viendrez déposer à ses pieds ; il l'a vue, sans doute, cette faute ; mais il veut néanmoins que vous veniez la confesser vous-mêmes devant lui, et lui en témoigner votre repentir avec une humble confiance en sa miséricorde.

D'autres fois, vous viendrez au pied des autels ranimer votre courage abattu, vous fortifier contre les périls qui environnent votre âge.

Vous viendrez, dans ces lieux sacrés, recevoir l'armure sainte dont le chrétien a toujours besoin ici-bas ; ce sera la force pour résister aux mauvais

conseils et aux mauvais exemples ; la lumière et l'intelligence nécessaires pour connaître la vérité, pour acquérir la véritable science ; ce sera la protection spéciale du ciel pour une entreprise difficile, un voyage hasardeux, une affaire délicate, etc. ; vous vous ferez une habitude, en un mot, de tout déposer dans ce sein paternel, et vous agirez ensuite avec ce calme et cette assurance que doit donner l'appui d'un protecteur si puissant.

Mais, pour exciter davantage votre confiance et la rendre en quelque sorte plus facile, Jésus-Christ a voulu vous donner pour fils adoptif à sa mère.

Plus près de vous encore, cette tendre mère est, pour ainsi dire, destinée à vous faire arriver jusqu'à lui. C'est au pied de la Croix qu'il lui confia cette grande charge d'une si vaste maternité ; c'est là que nous fûmes tous adoptés dans la personne de saint Jean. Ah ! sans doute, elle a bien compris sa mission, cette tendre mère, et quoique ses nouveaux enfants soient si loin de pouvoir remplacer celui qui lui est ravi, elle conçoit pour eux cette immense affection que lui lègue son Fils. Notre aimable Sauveur a donc voulu se lier envers nous par un nouveau titre ; il n'a rien à refuser à sa Mère. Son intercession deviendra un nouveau gage d'assurance et comme une garantie pour toutes nos demandes. Vous connaissez tous, sans doute, cette touchante prière si répandue et que vous aimez à réciter chaque jour : « Souvenez-vous, ô très-pieuse vierge Marie, etc. » (*Memorare*).

L'Eglise nous invite encore à employer, dans plusieurs circonstances, l'intercession des saints, qu'elle reconnaît comme très-puissante auprès de Dieu pour obtenir les grâces que nous demandons, pourvu que nous n'oublions point que c'est Dieu seul qui peut les accorder ; et que nous ne nous adressions jamais à la sainte Vierge et aux saints

que comme à des protecteurs qui appuient nos demandes.

Vous le voyez maintenant, mes amis, la confiance est un sentiment que ne doit jamais perdre, je ne dirai pas seulement un chrétien, mais le plus grand pécheur lui-même. Le sang de Jésus-Christ coule tous les jours pour nous tous sur nos autels; la croix offre partout l'image de notre Rédempteur à nos regards; il dépend de nous de nous appliquer ses mérites, en y unissant nos prières avec une inébranlable confiance.

La persévérance sera encore une des qualités les plus essentielles de nos prières. Quoi de plus juste, en effet, que Dieu, maître de tous ses dons, leur impose certaines conditions, et se réserve à lui seul de déterminer le moment où il lui paraît convenable d'exaucer nos demandes. Notre inquiétude et notre empressement sont toujours déplacés en nous adressant à Celui qui voit l'avenir comme le présent, et dispose de l'un comme de l'autre.

Plus exigeants, en quelque sorte, envers Dieu qu'envers les hommes, nous voudrions voir nos vœux accomplis aussitôt qu'ils sont formés, comme s'il était trop dur d'acheter par quelques délais des grâces et des bienfaits, auxquels nous n'avons aucun droit; comme si Dieu connaissait moins bien que nous les moments favorables.

Si notre confiance dans la bonté et la puissance de ce Maître souverain était pleine et entière, sans nous inquiéter du temps où nous serons exaucés ni de la manière dont nous le serons, nous ne nous occuperions dans nos demandes que de la part qui nous concerne, assuré que Dieu ne négligera pas la sienne; notre seul soin serait d'accompagner nos prières de toutes les qualités nécessaires; et puisque la persévérance est une de celles qui nous est le plus fortement recommandée, nous réitére-

rons nos prières aussi longtemps que Dieu nous l'indiquerait par le retard de leurs succès.

Ah ! c'est alors que les bienfaits que nous sollicitons, quoique toujours libres de la part de Dieu, deviendraient pour nous infailibles ; il nous en a donné la promesse, et il l'a confirmée plusieurs fois par de frappants exemples. Voyez celui de la femme de l'Evangile que nous avons déjà cité. « Quand Jésus-Christ, dit ici Bourdaloue, par son silence éprouva cette mère de l'Evangile et ne lui répondit pas même une parole ; quand il sembla vouloir l'éloigner par un refus sévère et mortifiant, et que, devant elle, il déclara aux apôtres qu'il n'était point envoyé pour elle, cessa-t-elle pour cela de prier, de presser, de solliciter ? Non, sans doute ; la résistance de Jésus-Christ augmenta sa persévérance, et sa persévérance triompha de la résistance de Jésus-Christ. Elle comprit d'abord le mystère et les inclinations de ce Dieu sauveur, et dans l'engagement où elle se trouve d'entrer, pour ainsi dire, en lice avec lui, opposant à une dureté apparente les empressements véritables d'une sainte opiniâtreté, elle força en quelque sorte les lois de la Providence ; elle mérita, quoiqu'étrangère, d'être traitée en Israélite ; elle obtint le double miracle de la guérison de sa fille et de sa conversion. »

« O charité de mon Dieu, s'écrie ici un père de l'Eglise, que vous êtes admirable dans vos dissimulations et dans les stratagèmes dont vous usez pour combattre en apparence contre ceux même pour qui vous combattez en effet !..... Ne désespérez donc point, ajoute-t-il, ô âme chrétienne, vous qui avez commencé dans la prière à lutter avec votre Dieu, car il aime que vous lui fassiez violence ; il se plaît à être désarmé par vous.... Ainsi le concevaient les saints ; mais, vous le savez, prévenus

d'une erreur contraire et emportés par un esprit volage et léger, nous cédon's à Dieu malgré lui-même; nous lui cédon's quand il voudrait nous céder... Cette assiduité nous fatigue, nous gêne, nous cause des dégoûts; nous voudrions en être quittes pour nous être présentés une fois à la porte, et nous oublions la grande maxime du Sage qui nous avertit de *supporter les lenteurs de Dieu*. •

Enfin, nos prières doivent être faites avec respect, attention et affection du cœur. Il est bien évident en effet que, sans ces qualités, elles ne sauraient plaire à Dieu. A quoi vous serviront devant lui le mouvement de vos lèvres, le son de vos paroles, la position de votre corps, si l'attention de l'esprit et les sentiments du cœur ne les accompagnent pas? Les hommes peuvent bien se contenter de ces témoignages extérieurs; mais le Dieu qui voit à nu le fond de votre âme, n'y trouve plus qu'un hommage dérisoire et une sorte d'insulte, lorsqu'ils sont dépourvus du sentiment qui doit les vivifier.

La prière, qu'est-elle autre chose qu'un entretien, une sorte d'audience intime, où l'âme est admise devant Dieu pour lui exposer ses besoins, lui découvrir ses faiblesses, lui demander grâce pour ses infidélités. Or tout cela ne suppose-t-il pas une attention et un recueillement particulier? Si donc nous laissons par notre faute égarer et distraire notre esprit, nous cessons de prier, lors même que nos lèvres articulent des paroles qui ne sont plus rien pour Dieu; et observons ici, en passant, que le défaut d'attention peut devenir une faute très-grave dans les prières qui sont d'obligation; puisqu'il suffit pour anéantir la prière et nous faire violer par là même le précepte. C'est ainsi qu'en assistant le dimanche ou les jours de fête au saint sacrifice, vous pourriez n'avoir point

rempli le précepte de l'Église , si vous vous êtes laissés aller volontairement à des distractions prolongées.

Accoutumons-nous donc à porter toute l'attention possible à nos prières , pénétrons-nous bien pour cela de la présence de Dieu ; et , avant de nous livrer à ce saint exercice , ayons présentes à l'esprit les paroles du saint patriarche : « Je parlerai à mon Seigneur , quoique je ne sois que cendre et que poussière. » Comprendons la faveur de ces audiences divines , qui , pour être si fréquentes et si faciles à obtenir , n'en sont ni moins précieuses ni moins au-dessus de nos droits. Préparons-nous à la prière , et , si nous voulons y éviter des distractions trop fréquentes , ne passons pas immédiatement d'une occupation trop dissipante ou d'un divertissement bruyant à ce saint exercice ; prenons quelques moments pour nous recueillir , et présentons-nous devant Dieu avec une attitude et un maintien au moins aussi décents que celui que nous nous croirions obligé d'avoir en présence des hommes. Il est bien des titres auxquels Dieu pourrait en exiger davantage. La distraction et la légèreté conviendraient mal en effet à un criminel devant son Juge , à un misérable qui vient implorer la pitié du riche pour solliciter quelques aliments ; si ceux-ci paraissent donc sérieusement occupés de l'objet de leurs demandes , lorsqu'ils les adressent aux hommes , sera-t-il moins important de porter la même attention , en nous adressant à Dieu ?

Ce sera donc en nous attachant surtout à ce que nos prières soient accompagnées de toutes les qualités nécessaires , bien plus encore qu'en les multipliant que nous pourrons espérer de leur voir porter d'heureux fruits et d'y trouver le secours dont nous avons besoin pour accomplir les devoirs

de la morale chrétienne ; ce sera là un moyen qui suppléera à bien d'autres ; c'est la ressource générale que Dieu nous ouvre à tous pour compenser l'inégalité de ses dons. Avec la prière, vous pourrez toujours devenir assez savant, assez fort, assez courageux, assez éclairé pour remplir votre destination, accomplir ce que Dieu exige de vous et avoir droit un jour à ses récompenses...

Il nous reste encore, avant de terminer, à nous occuper un instant de la fuite des occasions dangereuses, article important qui doit trouver sa place après celui de la vigilance chrétienne.

CHAPITRE XV.

FUI TE DES OCCASIONS.

Vous le voyez, mes amis, la religion chrétienne tend à vous enseigner une grande science la plus nécessaire à votre bonheur présent et à venir, la science qui doit vous apprendre à vous connaître et à vous vaincre. La philosophie ancienne avait déjà connu le prix de cette science et avait employé ses efforts à l'acquérir ; mais comme le motif, qui la guidait, était encore trop frivole, ses succès furent bien imparfaits. Les sages de l'antiquité, conduits par une secrète vanité, en cherchant à se dompter, n'avaient le plus souvent en vue que de se distinguer de la foule et d'acquérir un empire dans l'esprit et l'opinion d'autrui. Pour nous, au contraire, nous trouvons dans notre religion des motifs plus élevés, et nous tendons aussi à une perfection bien plus complète, puisqu'il ne suffit point de sauver les apparences, et que le Dieu que nous servons, nous demande avant tout l'hommage d'une inten-

tion droite et d'un cœur pur. Si la religion vous en a fait connaître tous les détours , vous en a montré toutes les faiblesses , indiqué toutes les maladies , c'est parce qu'elle avait à vous fournir tous les secours et tous les remèdes qui lui conviennent. C'est donc encore cette religion qui vous fait un précepte de la fuite des occasions. Sans doute les tentations peuvent naître du propre fond de malice et de corruption que nous portons en nous-mêmes et qui favorise les attaques de l'ennemi de notre salut , et dans ce cas , elles rentrent dans l'ordre que la Providence a voulu permettre , et des grâces suffisantes nous seront toujours accordées pour triompher de ces tentations ; mais bien souvent aussi nous leur donnons naissance par notre imprudence et notre témérité , en allant , pour ainsi dire , au-devant des occasions , que nous aurions pu prévoir et éviter. Alors , outre la violence que la tentation peut acquérir par le concours de ces circonstances et des objets extérieurs , nous n'avons plus cette grâce spéciale , que Dieu ne nous a promis que dans les dangers naturels et inévitables.

La fuite des occasions dangereuses sera donc un des devoirs les plus essentiels de la religion , et si nous ne pouvons examiner en détail toutes celles qui peuvent se rencontrer dans la vie humaine , nous vous indiquerons du moins les principales qui doivent fixer votre attention d'une manière particulière. Ainsi , mettons-nous en première ligne la fuite des mauvaises liaisons. N'avez-vous pas , en effet , bien souvent éprouvé vous-même qu'on devient peu à peu semblable à ceux qu'on fréquente , et que malheureusement surtout l'exemple du mal exerce souvent plus d'empire que celui du bien ? N'avez-vous pas senti combien vous perdiez dans la compagnie de vos camarades méchants et indociles ? S'il vous est déjà si difficile de leur

résister , lorsque vous ne vous êtes point rapproché d'eux et qu'ils viennent eux-mêmes à vous , comment en serez-vous capable en vivant avec une sorte d'intimité , de confiance et d'abandon parmi eux ?

Ces seuls sentiments ne sont-ils pas déjà par eux-mêmes une sorte d'approbation de leur conduite ; et d'ailleurs , leur zèle ne tardera pas à se montrer industrieux pour se créer des complices ou des imitateurs , espérant par là mieux échapper à la censure des autres et à celle de leur propre conscience.

Que fait le sculpteur qui veut produire un buste d'une beauté parfaite ? Il cherche un modèle accompli , et , le ciseau en main , il porte sans cesse ses regards sur ce modèle. A force de le considérer , il se pénètre de son ouvrage , et sa main finit par l'exécuter avec une exacte ressemblance. Si vous voulez donc produire vous-même des actions justes , vertueuses , pleines de générosité , rapprochez-vous de ceux qui peuvent vous en offrir le modèle ; ayez les yeux sans cesse attachés sur leur conduite , et soyez assuré que cette vue journalière vous rendra la vertu plus facile ; c'est en la voyant surtout dans la conduite de la vie , c'est en étant témoin de ses effets , qu'on apprendra à l'aimer et à la chérir davantage. Quel est celui , lors même qu'il n'aurait pas la force de la pratiquer , qui n'aimerait à la rencontrer dans les autres ?

Malheur donc à vous , je le répète , jeunes gens , si , connaissant votre faiblesse , votre disposition au mal , vous ne fuyez pas ceux qui peuvent vous y entraîner. Vous ajoutez pour ainsi dire volontairement les mauvais penchants des autres à vos mauvais penchants , leur malice à votre malice , leur ignorance à votre ignorance ; ne vous étonnez pas de vos chutes et sachez que vous en serez , pour ainsi dire , doublement responsable... Vous êtes natu-

rellement légers , vifs , dissipés , et vous cherchez des camarades aussi légers que vous ; n'est-ce pas renoncer par là même à vous corriger ? Vous êtes vindicatifs et colères ; vous vous rapprochez de ceux qui le sont comme vous. N'est-ce pas vous rendre responsables d'avance de toutes les suites et des conséquences que pourront avoir vos querelles et vos disputes ? Enfin vous êtes surtout lâches et timides pour le bien , vous êtes esclaves de ce honteux respect humain si commun de nos jours , qui vous fait rougir de vos devoirs , et vous ne voulez point fuir ; vous recherchez peut-être même la société de ceux dont l'opinion vous retient dans ce vil esclavage.

Ah ! comprenez-le bien , mes amis , rien ne peut être plus fatal à votre âge que les mauvais exemples , les mauvais conseils , les mauvais discours ; or , vous trouverez tout cela dans la société de vos camarades dissipés et dans les mauvaises liaisons. Gardez-vous donc d'être trop facile à vous lier d'amitié avec ceux que vous ne connaissez point encore parfaitement ; consultez surtout à ce sujet vos guides et vos supérieurs ; leur expérience vous sera bien souvent utile et vous évitera dans la suite des regrets amers.

Vous trouverez encore des ennemis non moins dangereux dans les mauvais livres ; ils sont , vous le savez , répandus partout de nos jours. Vos précautions ne pourront être portés trop loin à cet égard ; les ouvrages en apparence les plus innocents cacheront souvent , sous un titre mensonger , un poison encore plus dangereux. Ne pouvant en faire le discernement par vous-mêmes , regardez comme un devoir de ne lire que ceux que vos maîtres ou des parents chrétiens vous confieront. Si un insecte ou un reptile inconnu s'offrait à votre vue , vous n'oseriez le saisir ; la crainte d'une légère

blessure vous rendrait assez prudent pour ne pas y toucher et vous détourner même de lui. Eh bien ! considérez , je ne dis pas seulement le mauvais livre , mais le livre seulement inconnu , avec un effroi bien plus juste , puisque la blessure que vous pourriez en recevoir , serait bien plus dangereuse encore.

Le temps de la jeunesse est assez précieux pour ne point le perdre à des lectures dangereuses , mais même inutiles. Si vous aimez à vous instruire en vous bornant à des ouvrages bons et utiles , vous aurez de quoi remplir votre temps et pourvoir à votre instruction. Vous trouverez aussi pour vous distraire et remplir vos heures de délasséments , des ouvrages qui savent réunir l'utile à l'agréable et propres à former votre cœur aussi bien que votre esprit ; remettez-vous-en seulement pour leur choix à des guides sages et éclairés et à celui surtout qui est chargé du soin de votre conscience ; c'est alors qu'au lieu de rencontrer des écueils dans vos lectures , elles seront pour vous une source d'instruction et serviront à orner votre esprit en même temps qu'elles perfectionneront votre cœur.

Il est enfin des divertissements dont le monde a de tout temps entrepris la défense , et qui ne seront point sans danger pour votre innocence. Je pourrais ici vous rappeler les paroles de Jésus-Christ même , qui a réitéré si souvent ses anathèmes contre le monde et ses joies coupables , vos promesses et vos engagements personnels , par lesquels vous avez renoncé à ses pompes et à ses œuvres. Sans doute pour un chrétien qui en conserve le souvenir et qui comprend les obligations que lui impose son caractère , l'autorité du monde et de ses maximes ne devrait pas être d'un grand poids , si ce n'est pour l'engager à fuir ce qu'il propose , et à mépriser ce qu'il vante ; mais comme je sais que le monde

ne manque pas de défenseurs et d'apologistes qui s'étudient, non-seulement à nous séduire par l'attrait de ses plaisirs, mais à les justifier même en en voilant les dangers, en osant peut-être même en vanter les avantages; comme je sais qu'on n'est que trop disposé à goûter cette morale qui flatte nos penchants, nous nous arrêterons un instant à considérer la nature de ces plaisirs, pour nous convaincre s'ils peuvent en effet s'accorder avec les devoirs de la vie chrétienne, et si nous pouvons en offrir à Dieu l'hommage avec celui de toutes les autres actions de notre vie.

Si nous ne pouvons, dans le cours ordinaire de la vie, éviter les dangers qui nous environnent sans une exacte vigilance, si nos sens eux-mêmes, dans leur usage nécessaire et légitime, nous offrent bien des écueils; si nos penchants enfin nous entraînent vers le mal, sera-ce au milieu de ces joies folâtres et indécentes, de ces bals dangereux, de ces chants passionnés, de ces repas où le luxe et la prodigalité invitent aux excès, que le chrétien pourra conserver assez d'empire sur lui-même pour échapper à toutes ces séductions, et conserver son cœur intact de toute atteinte funeste? Est-ce bien là, je vous le demande, ce qui convient à un disciple de Jésus-Christ, qui a compris les leçons et les exemples de son Maître, qui éprouve le désir de le voir servi et honoré? Est-ce dans ces lieux, où le désir de plaire allume toutes les rivalités de l'amour-propre et souvent toutes les vengeances de la jalousie, que le cœur se formera aux sentiments de la charité? Est-ce au milieu des triomphes de la vanité, des séductions de la flatterie, de l'enivrement de l'amour-propre, qu'on puisera la connaissance de soi-même, et les sentiments de l'humilité chrétienne? Enfin, est-ce au milieu de toutes ces recherches de la sensualité que nous nous formerons

à la vie de peines et de sacrifices , qui est la vie du chrétien ?

Vous le voyez, mes amis, l'examen de la nature de ces plaisirs ne peut que nous offrir une constante contradiction avec les devoirs de la vie chrétienne. Après cela, voyez vous-mêmes s'il est bien nécessaire de discuter longuement s'il existe des lois précises et positives qui les condamnent, de chercher à s'appuyer de quelques exemples qui les excusent, ou de quelques autorités douteuses qui les tolèrent; jugez vous-mêmes si ces plaisirs par leur nature conviennent à la vie d'un chrétien sincère et véritable, d'un chrétien qui ne juge pas moins sacrés sa parole et ses engagements envers Dieu que ceux qu'il a contractés à l'égard des hommes.

C'est dans cette pensée que vous devez vous retremper, pour ainsi dire, et puiser le courage nécessaire pour résister aux mauvais exemples. Si vous appartenez à un Maître dont le service est honorable, ne rougissez donc pas de le lui rendre. Il n'admet point, vous le savez, de partage; il vous l'a déclaré lui-même. C'est en vain que vous prétendrez accorder les exigences du monde avec sa loi. Si vous savez mépriser bien souvent la censure des hommes, lorsqu'il s'agit d'obtenir quelque bien temporel que vous désirez vivement, pourquoi craindriez-vous lorsqu'il s'agit d'assurer votre sort éternel. Mettez donc, par une sage vigilance et un prudent éloignement des plaisirs du monde, votre jeunesse à l'abri des naufrages où l'innocence de tant d'autres a succombé.

Fuyez surtout les spectacles, si vous voulez conserver intacte cette innocence, l'ornement de votre âge; ne vous laissez jamais entraîner par les exemples des autres, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de votre âme, de votre sort éternel. En quoi pour-

raient-ils, en effet, changer vos obligations et vos engagements personnels ? En renonçant aux pompes et aux joies du monde, n'avez-vous pas indiqué d'avance qu'il y aurait une séparation entre vous et la multitude ; une manière de voir, d'agir, de juger différente ? Ainsi, ces trop nombreux exemples, loin de pouvoir vous servir d'excuse, sont pour vous une sorte d'avertissement, pour vous montrer la voie opposée que vous devez suivre.

Vous pouvez ignorer, j'en conviens, les dangers qu'offrent les spectacles ; mais n'avez-vous pas les sages avertissements de vos supérieurs et de vos guides, et de la religion elle-même, qui s'est toujours élevée contre ces pernicious divertissements ?

On apprend au spectacle deux choses également funestes : l'une, à s'ennuyer de tout ce qui est sérieux, et par conséquent de tous ses devoirs ; l'autre, de trouver cet ennui insupportable et à en chercher le remède dans la dissipation. Le premier de ces désordres est un obstacle à toutes les vertus, et le second une entrée à tous les vices.

CHAPITRE XVI.

COUP-D'ŒIL SUR L'ENSEMBLE DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

L'ÉTUDE de la morale chrétienne pourrait sans doute offrir encore un vaste champ à parcourir. Tous les âges, toutes les situations de la vie y trouveraient la ligne de leurs devoirs, tracée par cette main sage et savante, qui a su découvrir aux hommes une perfection digne de la divinité ; mais, puisque nous nous adressons ici spécialement à vous, mes jeunes amis, pour qui une partie de

ces obligations est encore étrangère, nous avons dû nous restreindre, et nous attacher surtout à vous en présenter la partie qui vous concerne plus directement.

Avant de terminer, jetons encore un coup-d'œil rapide sur l'ensemble de ce code divin que nous venons de parcourir ; semblables au voyageur qui, après une longue course, aime à s'arrêter un instant au sommet de la montagne, pour embrasser à la fois les lieux qu'il vient de parcourir et admirer le tableau qu'ils offrent dans leur ensemble.

Notre corps et notre âme ayant participé à cette source inépuisable de miséricorde divine, nous avons reconnu que c'était à juste titre que la religion chrétienne exigeait le concours de l'un et de l'autre dans les hommages que nous devons rendre à Dieu. Ainsi avons-nous senti la nécessité et la justice d'un culte extérieur, et nous avons vu avec reconnaissance Dieu lui-même en vouloir bien prescrire les cérémonies, et en fixer les fêtes et les solennités. C'est ainsi que, dans la religion chrétienne, nous avons la douce assurance de pouvoir honorer Dieu de la manière qui lui est la plus agréable, puisque Jésus-Christ, son divin fondateur, a bien voulu l'enseigner aux hommes et devenir lui-même le premier pontife de ce culte sacré.

Après nous avoir enseigné la véritable manière d'honorer Dieu, et nous en avoir fourni les véritables moyens, la morale chrétienne nous indique en quelques mots la vaste étendue de nos devoirs envers nos frères : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. » Vous avez vu, dans le détail encore bien circonscrit que nous vous avons offert de ce précepte, toute la sollicitude de cette religion pour notre bonheur et celui de la société. Toutes les lois de la justice

humaine ne pourront jamais prévoir qu'une bien faible partie de ce qu'embrasse ce vaste précepte. en nous ordonnant d'aimer tous les hommes comme des frères, comme nous-mêmes, et en vue de Dieu, reste-t-il quelque place à l'animosité, l'injustice ou la vengeance? Y a-t-il quelque exclusion de temps, de lieu, d'intérêt ou de circonstance? L'amour du prochain ne doit-il pas, en quelque sorte, devenir aussi constant, aussi général, aussi impérieux que celui de Dieu même? puisque c'est à cause de lui et en lui qu'on l'aime, et qu'il a déclaré lui-même ce précepte semblable au premier.

Vous avez vu dès lors tous les développements, qui ne sont plus que les justes conséquences de ce sublime principe. Quelle bonne foi et quelle équité sont nécessaires dans les affaires! Quelle modération dans les paroles! Quelle indulgence dans les jugements! Avec quel soin nous devons fuir la médisance et la calomnie! Avec quelle patience nous devons supporter les défauts de nos frères! le zèle et l'empressement que nous devons montrer pour les soulager dans leurs souffrances physiques et dans leurs misères spirituelles.

Cette morale féconde du christianisme vous a enseigné, en un mot, tout ce que vous devez à vos supérieurs, à vos égaux et à vos inférieurs. En demeurant fidèles à ses préceptes, on vous verra pleins de respect et de soumission envers vos parents et vos maîtres, remplis d'égards et de bienveillance pour vos égaux, d'indulgence et de charité envers vos inférieurs, et vous recueillerez encore vous-mêmes les fruits de cette félicité que vous répandrez sur autrui.

Enfin, c'est encore cette divine morale qui a su nous éclairer sur nous-mêmes, en nous découvrant toutes les voies de la perfection à laquelle nous sommes appelés; et c'est bien ici où il faut con-

venir que nous devons tout à ses lumineux enseignements. Pour nous faire mieux comprendre, en effet, nos obligations personnelles, il fallait nous éclairer sur notre nature et notre état présent. C'est ainsi qu'en nous forçant à reconnaître en nous l'héritage et les suites de la dégradation où nous a laissés le péché originel, elle nous a montré d'un côté la nécessité de purifier et de réparer par la pénitence notre nature coupable, et de l'autre la vigilance qui nous était indispensable pour lutter sans cesse contre les dangers et les misères de la vie présente. Elle nous a tracé, il est vrai, une voie de perfection si sublime et si élevée, qu'elle peut paraître au premier aperçu au-dessus de nos forces ; mais elle a joint aux préceptes de notre divin Législateur ses exemples si puissants, et nous a ouvert de si abondantes sources de grâces, que celui qui n'a point repoussé la juste confiance qui lui était prescrite est toujours demeuré victorieux.

Vous n'avez pu refuser votre admiration au tableau de ces belles vertus du christianisme, qui élèvent l'homme si fort au-dessus de la nature. A quelle pureté de cœur et d'intention ne doit-il pas atteindre pour plaire à son Dieu ! Quelle générosité et quel dévouement dans son amour pour lui et dans celui de ses frères ! Quelle modération dans les richesses et la prospérité ! Quelle patience dans les revers et dans la souffrance ne lui est-elle pas prescrite !

Vous avez pu reconnaître encore par vous-mêmes si les vices et toutes les fautes condamnées par cette morale sainte n'étaient pas en effet bien dignes de toute votre aversion, et propres d'ailleurs à faire votre malheur personnel et celui de la société. Vous avez dû remarquer la sainteté de cette loi divine, qui ne proscriit pas seulement les actions, mais même les désirs et les intentions coupables,

qui cherche surtout à prévenir le mal, à nous en inspirer l'horreur et la haine, et en exige une prompte réparation par le repentir et des actes d'une satisfaction suffisante.

Dans cette religion, enfin, vous avez trouvé d'un côté tous les remèdes, tous les préservatifs, tous les conseils, tous les exemples nécessaires pour vous enseigner la fuite du mal; et de l'autre tous les secours de la grâce, toutes les inspirations du cœur, propres à vous faciliter la pratique du bien; il dépend donc de vous maintenant de conformer votre conduite à cette morale si sainte, à laquelle vous ne pouvez déjà refuser votre admiration. Pour vous convaincre encore mieux que ce que nous attendons de vous est juste et nullement au-dessus de vos forces, nous mettrons sous vos yeux, dans la seconde partie de cet ouvrage, quelques exemples bien propres à enflammer votre courage; afin qu'en voyant comment ceux qui vous ont devancé ont compris leurs obligations, et les ont remplis avec les mêmes obstacles et les mêmes dangers que vous pouvez rencontrer vous-mêmes, vous brûliez du désir de marcher sur leurs traces et de remporter un jour la même couronne.



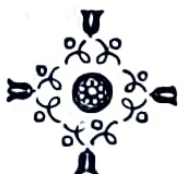
LA MORALE DU CHRISTIANISME,

OFFERTE A LA JEUNESSE,

PAR M. DE S.....

**AUTEUR DE LA CONFORMITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE
AVEC LES BESOINS DE NOTRE COEUR.**

EXEMPLES.



LILLE.

**L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE, 55.**

1841.

IN THE

COURT OF COMMONS

IN MATTER OF

THE

REVENUE

ACTS

AND

IN

THE

REVENUE

ACTS

AND

IN

THE

REVENUE

ACTS

LA MORALE DU CHRISTIANISME.

EXEMPLES.

Comme ce n'est pas seulement pour admirer ses préceptes, mais surtout pour les accomplir que Dieu nous les a donnés, comme notre cœur est encore si faible et si sujet au découragement, lors même que notre esprit est bien convaincu, il importe d'appuyer les préceptes, de l'autorité des exemples.

N'est-ce pas en effet sous l'influence de cette double autorité que s'est établie la Religion chrétienne, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ a le premier réduit en pratique, sous les yeux de ses disciples, les préceptes qu'il leur avait donnés, et qu'il s'est même si souvent contenté d'enseigner par ses exemples; depuis lors, cet éloquent enseignement de la religion nous a-t-il manqué à aucune époque? et cette leçon muette, mais si convaincante et si propre à confondre notre lâcheté, a-t-elle jamais cessé de nous être offerte?

Nous allons donc aujourd'hui retrouver ces exemples de vertu dans des êtres souvent plus ignorants, plus abandonnés que nous, entourés d'obstacles plus nombreux et plus difficiles. J'aime à croire que cette vue plaira à des cœurs généreux; qu'elle excitera en eux une noble émulation; qu'elle sera propre à les soutenir au

milieu des mêmes dangers et à leur faire remporter les mêmes succès. L'invention n'aura rien à ajouter à nos récits ; la vérité doit en être le plus bel ornement.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas, il est vrai, de vous offrir des exemples particuliers sur chaque précepte ; ce ne serait point sans doute la disette de pareils exemples, consignés déjà dans de nombreux recueils ; mais nous étant fait un devoir de n'y puiser qu'avec une extrême sobriété, nous nous sommes surtout attachés à vous offrir ce dont nous avons été témoins nous-mêmes, ou que nous tenions des sources les plus sûres.

La discrétion nous a imposé quelque réserve pour les noms et les lieux, la plupart de ces traits étant fort récents.

C'est donc de nos jours, jeunesse chrétienne, que notre Religion vous offre ses héros et ses modèles, pour vous inviter à marcher sur leurs traces et à vous rendre dignes d'être proposée à votre tour à ceux qui viendront après vous.

PROTECTION DE MARIE, AU LIT DE LA MORT.

En 1835, le terrible fléau du choléra ayant chassé de Provence une grande partie de la population, la ville de Lyon devint le lieu de refuge des familles plus aisées, à qui leur fortune avait permis de fuir plus loin.

Une jeune dame, qui s'était comme les autres dérobée aux ravages du cruel fléau, se trouvait depuis quelques jours dans un vaste hôtel de cette ville, lorsqu'elle apprit que le portier de la maison était tombé gravement malade. Quoiqu'étrangère, son cœur

compatissant et charitable ne lui permit plus dès lors de passer devant la loge de ce pauvre homme, sans s'informer de son état auprès de sa femme. Celle-ci ne pouvant se dissimuler la gravité de la maladie, fit part de ses inquiétudes à une personne qui lui témoignait un si bienveillant intérêt.

La pieuse dame, craignant qu'elles ne fussent que trop fondées, demanda à la malheureuse femme, si tout en prodiguant les soins temporels à son mari, elle songeait aussi à procurer à son âme les secours de la religion, d'une bien plus haute importance encore. Laissant alors échapper un profond soupir : « Je le voudrais bien, répondit-elle, mais je ne sais vraiment comment m'y prendre, il est si éloigné d'une pareille pensée ; il a même une aversion si forte pour la religion et ses ministres ; qu'il me paraît inutile et peut-être même dangereux de tenter la chose.

— Ne vous découragez point, bonne femme, lui répliqua la dame charitable, la grâce a triomphé de cœurs non moins endurcis. Priez et faites ensuite toujours votre devoir. »

Celle-ci n'hésita plus à suivre un conseil dont elle sentait d'ailleurs toute la sagesse ; ses tentatives n'eurent cependant d'autre résultat que celui qu'elle avait craint et prévu. Le mari entra dans une fureur extrême, et se livra aux expressions les plus outrageantes envers le Dieu vers lequel on voulait le ramener.

Le malade devenait cependant tous les jours plus incommode à approcher, à mesure que ses souffrances augmentaient. Son caractère emporté et violent se faisait redouter de sa femme elle-même. Celle-ci, sentant d'ailleurs ses ressources entièrement épuisées, ne pouvait plus suffire aux soins que réclamait un malade aussi exigeant, et aux fonctions de sa charge, se vit donc dans la

nécessité de faire transporter son mari à l'hôpital.

La sollicitude de la charitable dame ne le perdit point de vue. Il fut recommandé d'une manière particulière aux sœurs de l'hospice, qui ne furent pas néanmoins plus heureuses dans leurs tentatives pour sa conversion, que sa femme elle-même. Ce malheureux paraissait devoir bientôt succomber dans son endurcissement, et l'on regardait déjà comme inutile d'essayer de nouvelles démarches.....

Une pensée se présente cependant à l'esprit de la charitable protectrice de cet infortuné. Elle savait que bien des grâces spéciales avaient été obtenues par le moyen des médailles de l'immaculée Conception; si l'on pouvait, dit-elle en elle-même, placer sur ce malheureux une de ces médailles, Marie obtiendrait peut-être ce que nous avons jusqu'ici tenté inutilement. La difficulté était d'avoir le consentement du malade; sa femme désespérait de l'obtenir, et craignait de n'aboutir qu'à provoquer sa colère. La foi persévérante de la pieuse dame ne se décourage point cependant : « Profitez, dit-elle à la bonne femme, du premier moment où votre mari sera assoupi, et placez seulement sur lui la médaille sans qu'il s'en aperçoive. »

Celle-ci suivit ce conseil, et le malade ne se douta de rien.

A son réveil, les sœurs de l'hospice, qui commençaient à concevoir aussi quelque espérance de cette dernière tentative, s'approchent de son lit, hasardent quelques conseils sur sa position, et réitèrent avec beaucoup de ménagements toutefois, les propositions déjà repoussées; mais quel changement ! Cette fois le malade les écoute avec bienveillance, son visage exprime le calme et la reconnaissance, et bientôt se rendant aux propositions

qui lui sont faites. « Vous avez raison , leur dit-il , je n'ai que trop différé à me repentir et à expier tant d'outrages envers mon Créateur. Je ne sais ce qui vient de se passer en moi ; mais il me semble que mes yeux se sont ouverts tout d'un coup , pour me faire apercevoir l'énormité de mes crimes et l'immense miséricorde de mon Dieu , qui daigne m'offrir encore le pardon ; faites venir sur-le-champ , s'il veut bien y consentir , ce vénérable prêtre que j'ai si indignement repoussé , il en est temps ; je n'ai pas , je le sens , un moment à perdre. »

L'aumônier se trouva bientôt auprès du lit du malade , et fut frappé de l'admirable prodige que venait d'opérer la protection de Marie sur ce cœur endurci. Les sentiments de repentir , d'amour et de douleur se manifestèrent dans cette âme convertie avec autant d'énergie que peu auparavant avaient éclaté ceux de fureur et de désespoir ; Dieu voulut même accorder encore plusieurs jours d'existence à cette victime repentante , soit pour mieux lui faire expier ses désordres passés , soit pour que l'exemple d'une si remarquable conversion convainquît tous ceux qui en furent témoins du pouvoir d'une confiance persévérante dans la protection de celle qu'on ne saurait implorer en vain.

LE RESPECT POUR LA VÉRITÉ.

A l'époque la plus désastreuse de la révolution , les prisons de Marseille se remplissaient de captifs presque tous dévoués à la mort. Un jeune officier de marine , qui avait fait partie des sections , ayant été arrêté , fut aussi renfermé dans

ces fatales prisons. Bien des sentiments divers occupaient ses compagnons d'infortune réunis sous le même toit. Les uns s'abandonnaient à une sorte de découragement et de désespoir, d'autres cherchaient à s'étourdir par des distractions et des délassements peu en harmonie avec le triste séjour, où ils se trouvaient.

Quant à notre jeune officier, quoique ses habitudes et son éducation militaire l'eussent laissé jusqu'alors assez étranger aux pratiques de la religion, il comprit qu'il était bien temps de se livrer à des pensées sérieuses; et la religion, qui n'avait jamais perdu entièrement ses droits sur son cœur, commença bientôt à les recouvrer entièrement.

Il mit donc à profit pour les intérêts éternels, ce temps si précieux, que d'autres avaient l'imprudence de perdre et de dissiper, et bien loin que l'exemple de ces esprits légers où indifférents pût le séduire, il ne servit qu'à l'affermir davantage dans la résolution de réparer les égarements de sa vie passée, et de chercher uniquement dans les croyances et les consolations de la foi, la force et la persévérance que sa triste situation lui rendaient si nécessaires.

Bien loin de se décourager par la vue du triomphe de l'iniquité, et de murmurer contre la Providence, il s'affermissait par là même dans la conviction de cette vie à venir, où Dieu tient sans doute en réserve d'abondantes compensations aux souffrances des justes et à la prospérité des méchants. Les privations de ce cruel séjour et la perspective plus terrible de son terme lui parurent sans doute encore insuffisantes pour expier les fautes de sa jeunesse, puisqu'il ne tarda pas à se livrer à des pénitences et à s'imposer des sacrifices volontaires.

Tels étaient déjà les fruits de la grâce dans ce cœur docile à ses impressions ; mais une des preuves les plus frappantes de l'empire qu'elle avait si promptement acquis sur lui , et de la force qu'elle lui avait déjà communiquée , se trouve dans la généreuse résolution qu'elle lui inspira à cette époque , et que nous tenons d'un de ses amis , son confident intime et son compagnon d'infortune.

Depuis que notre jeune officier était renfermé dans ce séjour , plusieurs prisonniers avaient été envoyés à Orange , et exécutés aussitôt après leur arrivée. Quelques-uns cependant , dans un interrogatoire préalable qu'on leur faisait subir à Marseille , avaient été sauvés en niant formellement d'avoir fait partie des sections ; et l'on pouvait , en effet , se regarder comme presque assuré d'être élargi par une constante dénégation , lorsqu'aucune autre preuve n'établissait cette participation.

Le tour de notre prisonnier approchait. S'entretenant donc un jour à ce sujet avec l'ami dont nous venons de parler. « Mon parti est pris , lui dit-il , mon sacrifice est fait , je ne sauverai point ma vie par un mensonge ; je conviendrai de tout lorsqu'on m'interrogera ; la mort , je le sais , m'est ainsi assurée ; mais qu'elle me sera préférable à la vie achetée par un outrage au Dieu de toute vérité !.... »

Son ami , étonné d'une semblable résolution , essaya d'abord quelques représentations : « Non , non , lui dit-il , ce n'est pas sans une mûre réflexion que j'ai pris ce parti ; ne dois-je pas me trouver heureux de réparer mes offenses passées par le sacrifice de ma vie. Mon sang n'appartient-il pas à mon Dieu , bien mieux encore qu'à mon roi ? »

L'ami , qui comprit combien cette résolution

était inébranlable, ne put plus alors qu'admirer le pouvoir de cette religion qui avait si promptement communiqué tant de courage et de résignation à cette âme si novice encore dans ses enseignements. Les jours qui suivirent cet entretien, ce sacrifice fut souvent renouvelé, et cette résolution toujours mieux affermie. Notre jeune héros chrétien attendait avec calme le moment de devenir le martyr de la vérité.

Pour Celui qui lit au fond des cœurs, la sincérité de cette offrande ne fut point douteuse; s'il ne permit pas qu'elle fût consommée, elle n'en demeura pas moins méritoire à ses yeux; et, en sauvant la victime, Dieu put décerner la glorieuse palme du martyr à un désir si pur et si généreux. Des circonstances plus favorables, jointes à des protections étrangères, délivrèrent en effet le jeune captif, sans qu'il fût obligé d'altérer en rien cette vérité qu'il estimait plus que la vie.

Quel retour devrait nous faire faire sur nous-mêmes un semblable exemple; comparons-lui un instant notre conduite; s'agit-il de sauver notre vie dans cette multitude d'occasions et de circonstances où nous trahissons si souvent la vérité? Hélas! bien loin d'être prêts à lui sacrifier ses jours, on ne veut pas lui immoler le plus petit intérêt, le plus léger motif d'amour-propre. On ment pour une bagatelle, pour un rien, et aujourd'hui, il semble que la seule faute qu'on puisse faire dans le mensonge, le seul regret qu'on puisse concevoir, soit de le laisser découvrir et de ne l'avoir pas assez adroitement revêtu de toutes les apparences de la vérité.

Ce Dieu cependant, qui nous a dit en parlant de lui-même : *Ego sum veritas*; Je suis la vérité, est toujours le même; et s'il se nomme ainsi, n'est-ce pas pour nous apprendre que c'est

à lui-même que nous nous attaquons en blessant la vérité, et que le respect qu'elle exige, est le même qu'il réclame de nous? Cette seule pensée bien méditée devrait suffire pour nous garantir à jamais du mensonge, qui s'échappe si facilement de notre bouche.

L'HÉROÏSME MATERNEL.

IL y a peu d'années, M^{me} de conduisait son fils âgé de dix-neuf ans, et atteint d'une maladie de langueur, vers les contrées méridionales de la France. Arrivée à Aix, en Provence, elle s'aperçut que le voyage avait aggravé l'état de son fils, et qu'il exigeait impérieusement du repos. Elle fit avertir alors le médecin qu'on lui indiqua comme le plus digne de confiance : celui-ci s'aperçut bientôt à l'inspection du malade que son état était des plus graves.

Voulant cependant soutenir le courage et les forces de la mère, il chercha d'abord à lui voiler une partie de la vérité ; mais cette mère généreuse que la religion avait douée de tant de force et de courage, s'apercevant qu'on voulait ménager sa tendresse, déclara au médecin qu'il pouvait s'expliquer franchement.

Celui-ci put alors apprécier tout l'héroïsme de cette âme, qui, tout en dévoilant la profondeur de sa tendresse et de sa douleur maternelle, montra l'empire que la Foi pouvait encore exercer sur la nature, en déclarant qu'elle ne reculerait point devant les devoirs que la religion pouvait avoir à lui imposer.

Le médecin religieux, surpris d'une force si peu ordinaire, convint alors qu'il était temps en effet d'en faire usage, et il laissa cette courageuse mère disposer elle-même son fils à la réception des derniers sacrements, si souvent précurseurs d'une douloureuse séparation. Sans doute, elle avait le droit de compter sur les sentiments de foi et de résignation de cet être qu'elle avait formé à la vertu de si bonne heure. Après avoir su inspirer à ce jeune cœur un si ardent amour pour son Dieu, elle pouvait avec plus de confiance lui annoncer l'approche d'une union souvent désirée; mais une si touchante vertu et une perfection si avancée dans cet être chéri pouvaient-elles en rendre la séparation moins sensible à une mère? Non, non, la foi devait triompher, il est vrai; mais la nature ne devait perdre aucun de ses droits, c'est-à-dire, n'être exempte d'aucun de ses déchirements!

La malheureuse mère ne put plus dès lors quitter un instant ce lit de douleur : les soins de l'âme et du corps vinrent offrir un double aliment à sa sollicitude. L'innocent et modeste jeune homme avait été si constamment entouré des soins et de la présence de cette tendre mère, qu'il se serait en quelque sorte alarmé de voir des mains étrangères lui rendre ces petits services indispensables à sa position : il avait déjà, dans d'autres circonstances, trahi sa répugnance à cet égard. Cette excellente mère, respectant aussi de son côté les alarmes d'une excessive modestie, s'était volontiers soumise à un assujettissement qui paraissait apporter quelque adoucissement aux souffrances de son fils, et qui lui prouvait en même temps l'empire qu'avait pris sur lui une vertu, qu'elle lui avait inspirée de si bonne heure.

Ne calculant plus ses forces, ou plutôt sem-

blant les retrouver dans l'exercice de ces soins parfois si déchirants, elle suffit presque seule à tous les détails des préparatifs qu'exige la réception des derniers sacrements de l'Église. Les sentiments de foi, d'amour et de résignation que montra dans ces circonstances le pieux jeune homme, offrirent bien sans doute des consolations à sa douleur ; mais parfois aussi le tableau de tant de vertus eut pour le cœur d'une mère son côté déchirant ! . . .

Le moment de la séparation s'avancait d'une manière lente, mais régulière et inévitable ; le malade en suivait la marche avec calme et présence d'esprit ; il se permit enfin de faire entrevoir à sa mère que l'illusion n'était plus ni nécessaire, ni possible. Ce qu'il demandait pour les instants qui lui restaient à passer encore sur la terre, c'était la présence de sa mère, la continuation de ses soins. Le dernier jour, cette tendre mère, qui épiait avec une si inquiète vigilance les moindres désirs de son enfant, crut entrevoir que la sollicitude de cet angélique jeune homme pour sa chère vertu de modestie, s'étendait encore au delà de sa vie, et qu'il pensait aux soins que pourrait exiger sa sépulture. Ici s'était arrêtée l'expression trop précise des désirs du fils ; il fallut l'intelligente tendresse d'une mère pour les deviner, et la force inouïe de son âme pour prendre la résolution de les accomplir.

Je ne sais si ce consentement muet fut compris de celui à qui il aurait tant coûté de le réclamer ; mais le Ciel en fut témoin, et peu d'heures après, ce furent en effet les mains maternelles qui soulevèrent ces membres glacés et revêtirent cette pure dépouille de sa dernière enveloppe.

Ne tentons point de sonder ici ce que put souffrir le cœur d'une mère. Arrêtons-nous. . . .

Car si jamais ces pages allaient tomber sous les yeux de celle dont elles ne pourraient exprimer que si faiblement la douleur et l'héroïque sacrifice, nous aurions à regretter d'avoir involontairement rouvert une plaie trop sensible. Ce fut ainsi que ce cœur si aimant, mais en même temps si courageux et si fort, épuisa jusqu'à la lie la coupe de son sacrifice; seule chargée de son précieux dépôt, elle ne cessa de s'occuper de tous les détails nécessaires pour le rapporter avec elle dans la terre de sa famille. Après avoir fait sceller dans une caisse de plomb ces restes chéris, elle suivit encore avec eux cette même route, que, peu de jours auparavant, elle venait de parcourir guidée par l'espérance; et, dans la suite, on la vit bien souvent agenouillée auprès du monument où fut déposée cette chère dépouille, répandant sans doute des larmes amères, mais renouvelant aussi à Dieu, avec une constante générosité, l'offrande de son sacrifice.

LA PRIÈRE DU SOIR.

On était aux premiers jours de septembre; déjà s'annonçait la riche automne de Provence; une famille chrétienne venait de s'établir depuis peu de jours au château de.... fuyant l'épidémie qui ravageait une partie des principales villes du Midi. Au milieu du jour, à une heure où l'ardeur du soleil se faisait vivement ressentir, un mendiant se présente à la porte du château situé à quelques pas de la route. On allait le congédier, après lui avoir accordé le secours accou-

tumé, lorsqu'un des enfants entendant murmurer quelques mots, demanda qui s'était présenté à la porte. « C'est un aveugle qui demande l'aumône, répondit le domestique, nous lui avons donné quelque chose ? »

— Lui avez-vous aussi offert à boire ? ajouta la jeune demoiselle ; par la chaleur qu'il fait, ce soulagement est bien nécessaire. » Le domestique rappelle alors le pauvre infirme pour s'informer s'il a soif, son titre d'aveugle ayant attiré l'attention de la bonne demoiselle, elle descendit pour le voir et le questionner sur sa position.

Le visage d'un malheureux jeune homme mutilé et couvert de cicatrices s'offrit alors à ses regards ; un jeune enfant était le seul appui et le seul guide de cet infortuné. Lui demandant alors la cause d'une si cruelle difformité ; ce malheureux répondit : « J'étais employé il y a quelques années à l'exploitation de carrières pour le gouvernement ; l'explosion d'une mine qui nous surprit, m'emporta une partie du visage et me laissa presque mort sur la place. Si mon état présent, bonne demoiselle, vous inspire quelque pitié, qu'auriez-vous pensé en me voyant tel que je fus transporté à l'hôpital ; il me serait impossible de vous donner une idée des souffrances que j'ai ressenties et qui ont duré si longtemps ; elles me faisaient perdre pour ainsi dire quelquefois jusqu'à l'usage de la raison. Je me souviens bien encore qu'un de mes camarades, de ces vrais amis d'enfance, avec lequel nos deux petites bourses et nos cœurs ne faisaient qu'un, vint un jour me voir dans cet état ; il se nomma, m'appela par mon nom, chercha à me consoler ; et moi je fus insensible à cette voix, je méconnus ces traits chéris et ne répondis que par les transports que m'arrachait la souffrance ; sans doute elle était

bien horrible ce jour-là, puisqu'elle fut plus forte que la voix du seul ami que j'eusse peut-être ici-bas..... Il me semblait que je rachetais trop cher la vie, et j'ignorais encore quelle vie !....

» Cependant on m'a renvoyé enfin, en me disant que j'étais bien guéri, n'ayant perdu que la vue et une partie du visage.

— Mais quelles furent donc alors vos ressources et d'où venez-vous maintenant ?

— Après avoir été soutenu quelque temps par la charité publique, je craignais à chaque instant de la voir se lasser ; les malheureux sont si vite à charge aux autres ; cherchant donc à travailler suivant mes forces et mes facultés, j'eus le bonheur de rencontrer à Marseille un aiguiser qui me prit pour tourner sa roue ; je gagnai ainsi ma vie sans importuner personne. Cependant, comme on me dit que, victime dans les travaux publics, je pourrais, en allant solliciter à Paris, obtenir une petite pension du gouvernement pour soulager ma triste position, je partis à pied, me confiant dans les espérances qu'on m'avait données. Me voici maintenant de retour avec de bien vagues promesses pour tout secours ; et comme on ne m'a accordé qu'une bien faible partie de l'argent nécessaire à mon voyage, je mendie pour soutenir mon existence et celle de ce malheureux enfant qui a consenti à quitter son pays pour m'accompagner. Je vais maintenant à Marseille pour reprendre mon travail ; j'espère que celui qui m'employait, n'ayant pas de sujet d'être mécontent de moi, voudra bien m'occuper encore au même travail, c'est toute mon ambition.

» Maintenant, ajouta-t-il, je suis un peu fatigué pour me rendre encore aujourd'hui à la ville la plus voisine ; si je pouvais passer la nuit ici,

demain je serais bien plus disposé à poursuivre ma route. »

La bonne demoiselle accueillit avec empressement sa demande, et s'occupa aussitôt à lui porter elle-même les fruits de la saison les plus propres à le rafraîchir. Elle se mit aussi, pendant qu'il prenait son repos, à le questionner sur l'état de son âme.

« Votre corps, lui dit-elle, est sans doute bien rempli d'infirmités qu'il n'est plus au pouvoir des hommes de guérir maintenant; mais votre âme, cette partie de votre être la plus précieuse et la plus noble qui doit vous survivre après la mort, vous occupe-t-elle quelquefois, n'a-t-elle pas aussi ses infirmités? Celles-là du moins il dépend de vous de les soulager. »

Un profond soupir, par lequel il répondit à cette question, prouva qu'il ne s'en était guère occupé. Le soutien de son existence matérielle ayant été si laborieux et si difficile avait absorbé tous ses soins; et ayant rencontré si peu d'assistance dans ses semblables pour ses infirmités, il en avait conclu en quelque sorte que le malheur était pour lui comme un anathème qui l'avait séparé de la société.

Cependant les expressions et les marques d'intérêt qu'il recueillait, peut-être pour la première fois, semblèrent ranimer son âme et la rouvrir à l'espérance. Il reçut avec reconnaissance et les dons et les avis de la jeune demoiselle, et prit plus volontiers ce repos qui lui avait été offert par une charité plus compatissante. Le jeune compagnon du malheureux mangeait avec une sorte d'avidité ces mets, que cette fois du moins il n'était pas obligé de partager avec tant de mesure et d'exactitude, et l'aveugle reconnaissant éprouvait peut-être encore plus de plaisir en pen-

sant que cette innocente victime ne souffrirait pas ce jour-là à cause de celui.

Attenant au château se trouvait une chapelle, où la famille avait l'habitude de se rendre le soir pour y faire la lecture de la vie des saints et la prière en commun. La pieuse demoiselle eut l'idée de proposer au pauvre aveugle d'y assister. Ce divin Maître, qui l'honorait de sa présence ce jour-là, puisqu'on avait la faveur d'y avoir la sainte réserve dans le moment, n'appelait-il pas en effet celui qu'il nomme un de ses membres et qu'il nous a appris à identifier avec lui-même?

Ce malheureux, qui jusque-là avait eu à peine le droit d'implorer à distance la pitié des passants, tressaillit de surprise et de satisfaction à la pensée d'être introduit quelques moments dans une réunion intime de famille, et de prendre place à côté des enfants de la maison. Il se hâta de revêtir une partie de son vêtement, qu'il venait déjà de quitter pour prendre son repos; et s'appuyant sur le bras de son guide, il s'avança jusqu'à la chapelle et vint se placer en face de l'autel, sur un petit marchepied qu'on lui avait préparé. Après avoir cherché à tâton à s'y placer de son mieux, il y pria un instant avec l'expression du recueillement, et sans doute avec reconnaissance, pour le Dieu qui avait inspiré une charité si compatissante à des êtres qui lui étaient entièrement inconnus, et qui l'appelaient par leur intermédiaire au pied de ses autels.

On le fit asseoir ensuite pour entendre d'abord la lecture de la vie des saints. Le récit des souffrances d'un martyr, qui avait successivement sacrifié tous ses membres pour son Dieu, offrit des détails pleins d'application pour la situation du pauvre infirme. Quoique martyr non volontaire, Dieu ne lui demandait aussi que l'acceptation et

l'offrande de ses infirmités pour lui assurer la même récompense. Que de trésors ne lui découvrait donc pas la religion dans une situation qui lui avait paru jusque-là si affreuse !

Tout le monde se mit ensuite à genoux pour réciter cette touchante prière du soir, expression des vertus chrétiennes. Ce fut d'abord l'hommage et l'adoration rendus au Dieu suprême. Quelques moments furent donnés ensuite à l'examen des fautes de la journée ; tous se reconnaissaient coupables en ce moment ; le regret d'avoir offensé un si tendre père , et les résolutions pour l'avenir furent aussi exprimées en commun ; des vœux furent offerts pour tous les voyageurs , les affligés et les malades. Notre pauvre aveugle comprit bien en ce moment qu'il n'était pas oublié, et put penser que c'était par suite de ces vœux qu'il avait été conduit vers cet asile et qu'il avait pénétré dans l'intérieur de cette famille. La prière pour les morts lui apprit encore que la charité chrétienne accompagnait ses frères au delà du tombeau, et savait encore leur être utile après cette vie même.

Enfin les supplications offertes à Marie lui rappelèrent tous les titres sur lesquels repose notre amour et notre confiance envers cette tendre mère. Il vit que ses enfants les plus chéris étaient parmi les malades , les affligés , les pauvres et les infirmes.

C'était donc au pied des autels qu'il avait enfin retrouvé cette place que les hommes semblaient lui refuser partout , et que Dieu , au contraire , à raison de ces mépris et de cet abandon même consacrait par de précieux privilèges. Ici ses droits étaient reconnus , sa misère et son infirmité ne pouvaient que les rendre plus sacrés auprès du Dieu des pauvres et des affligés. Qu'il dut être

doux pour le malheureux abandonné, le moment où son âme se rouvrit à l'espérance et où il implora comme un tendre père, ce grand Dieu, maître de l'univers, qui l'avait invité lui-même et l'avait attiré dans son sanctuaire pour lui rappeler qu'il était toujours son enfant ! Ces pensées consolantes rendirent sans doute la nuit, son sommeil plus calme et plus tranquille.

Le lendemain, on pourvut à son déjeuner, on ajouta encore quelques secours pour le reste de la route, et quelques derniers avis pour le bien de son âme. « Vous n'hésiteriez pas, lui dit un des enfants, de faire usage d'un remède assuré qui devrait vous délivrer de vos infirmités corporelles ; mais votre âme n'est-elle pas dans le moment plus infirme encore ? Pourquoi ne tenteriez-vous pas sa guérison, qui dépend de vous et à laquelle est attaché votre sort éternel ? Après cet avis il lui donna une lettre pour le supérieur d'une sainte maison de missionnaires, afin de le recommander au zèle de sa charité.

L'aveugle promit d'en faire usage dès son arrivée à Marseille, et nous avons droit d'espérer que par cette voie la paix sera descendue dans ce cœur affligé, et qu'il aura ainsi retrouvé outre ses droits à l'héritage éternel, dans cette vie même un peu de ce bonheur, dont il avait désespéré depuis si longtemps.

C'est ainsi que la charité chrétienne peut devenir doublement profitable aux malheureux, lorsqu'on sait joindre à propos l'aumône spirituelle aux secours matériels. Croyez-vous que le cœur desséché de ce malheureux, condamné à l'indifférence de ses semblables, n'eut pas besoin en effet d'un soulagement aussi pressant que les infirmités de son corps ? croyez-vous qu'en ramenant cette âme à la pensée de son Dieu, à la croyance de

la vertu, on ait rendu à cet infortuné un moindre service qu'en lui jetant un morceau de pain ? Non, non, n'oublions jamais la dignité de l'homme ni sa destinée éternelle ; et puisqu'il peut ressentir d'autres besoins, éprouver d'autres douleurs que celle des animaux, consacrons-lui une pitié plus étendue et vraiment digne de la charité chrétienne.

LA VISITE DE CHARITÉ.

IL y a peu d'années, au sein d'une des plus populeuses villes de France, une jeune personne se dirigeait, sur l'indication du vénérable pasteur de la paroisse, vers un de ces modestes asiles où le malheur se cache avec tant de soin, et offre souvent tant de résistance au soulagement, qu'il ne peut être donné qu'à la sollicitude et à la délicatesse de la charité chrétienne de l'y faire pénétrer.

La pieuse demoiselle avait déjà franchi quatre étages d'un escalier étroit et obscur. A l'extrémité, s'offre enfin une petite porte basse ; elle heurte légèrement ; une servante se présente, et discernant facilement l'objet de la visite, l'introduit auprès de la malade. A la vue d'une personne inconnue, une émotion subite se manifesta sur le visage de celle-ci ; mais comme la charité chrétienne porte sans doute avec elle une expression bien différente de la curiosité ou même de la simple civilité humaine, notre pauvre malade se sentit bientôt rassurée et comprit que c'était la religion qui lui envoyait un ange consolateur et

un confident aussi charitable que discret. Quelques questions échangées l'eurent bientôt confirmée dans cette assurance.

L'appartement, quoique bien resserré, offrait au premier abord l'aspect d'une modeste aisance, par l'ordre et la propreté qui y régnaient; les manières et les expressions de la malade indiquaient la noblesse du caractère et des sentiments joints à une éducation distinguée; l'empreinte d'un malheur profond et constant se lisait sur ses traits; l'empressement, l'affection et les égards de la servante se montraient dans toutes ses démarches et ses moindres services, et prouvaient bien l'empire qu'avaient eu les vertus de la maîtresse, pour perfectionner cet être si étroitement attaché à son sort.

Dans cette première visite, la touchante confiance et l'admirable résignation de la malade en apprirent assez à celle qui était venue la visiter, pour lui inspirer un profond intérêt et lui faire promettre de retourner le lendemain même. D'ailleurs, l'état avancé de la maladie rendait les moments précieux pour l'une et pour l'autre; car s'il y avait des consolations à porter, il y avait aussi de touchants exemples et d'utiles enseignements à recueillir auprès de ce lit de douleur. C'est ainsi que, dans l'exercice de la charité chrétienne, celui qui donne s'enrichit souvent plus que celui qui reçoit.

La vie d'un être, si calme au milieu des souffrances et en présence de la mort, devait être précieuse à connaître; dans les visites suivantes, quelques questions adressées alternativement à la malade et à sa fidèle compagne, mirent à même de connaître au moins quelques détails que nous présenterons dans leur ensemble.

La famille de mademoiselle T....., ayant suc-

combé, à la fin du dernier siècle, dans la persécution ou dans l'exil, elle demeura bien jeune encore privée d'appui et de protecteur, et ne put recueillir qu'une faible partie de sa fortune. Dans l'abandon où elle se trouvait, elle confia le soin de ses intérêts à une personne qui, par sa position et son caractère, semblait devoir inspirer une juste confiance; mais indignement trompée dans son attente, elle perdit encore par la perfidie ce qui avait échappé à l'injustice et à la violence des persécuteurs de sa famille.

On comprend le cruel effet que dut produire sur une âme simple et confiante, cette nouvelle épreuve de la méchanceté et de la fourberie humaine; avec moins de fermeté et de courage elle eût pu y perdre bien plus que sa fortune : La croyance à la vertu.....

Notre malheureuse orpheline, dépouillée ainsi une seconde fois, éprouva d'autant plus de douleur de sa situation, qu'étant l'ouvrage de la perfidie humaine, elle semblait ne devoir lui faire rencontrer que des ennemis autour d'elle; mais le Père commun de tous les orphelins ne l'abandonna point dans ces circonstances; ce fut dans le cœur d'un être aussi malheureux et peut-être plus délaissé qu'elle, qu'il suscita la pitié. Une jeune fille, destinée sinon à perdre de bonne heure les auteurs de ses jours, à en ignorer du moins le nom et l'existence, se trouva dans le cas de connaître la jeune demoiselle; leurs malheurs, leurs positions étaient presque semblables; mais la naissance et l'éducation avaient établi une distinction. Celle-ci en a le sentiment; ce n'est donc point une amie, un soutien qu'elle recherche, c'est un être à secourir, à servir, disons-le, comme une maîtresse.

S'attachant ainsi à cette existence, sans autre

lien que celui d'un dévouement et d'un désintéressement bien rare , puisqu'elle lui consacre avec son temps et le prix de ses sueurs , pour ainsi dire jusqu'à sa liberté elle-même. Les détails de la vie de ces deux êtres nous sont peu connus ; elle fut simple et cachée ; mademoiselle T..... , cherchant à voiler ses malheurs dans la retraite et à faire oublier son nom devenu pour elle un objet de si cruels souvenirs , et pour d'autres de remords si amers....

Le prix de quelques objets échappés à la spoliation de sa famille lui fournirent dans le commencement quelques ressources ; mais , les ayant peu à peu épuisées , elle se résolut à venir dans la seconde ville de France , pour y vivre encore plus inconnue. Sa fidèle compagne comprit alors que ce ne pourrait être que par un travail redoublé et plus assidu qu'elle pourrait suffire à soutenir l'existence de sa maîtresse et la sienne ; elle sembla en effet puiser des forces et une action nouvelle dans cette pensée.

Voulant s'éloigner le moins possible de celle qu'elle affectionnait si ardemment , elle parvint à se procurer en ville , du travail à faire à domicile ; ainsi , tout en nourrissant du fruit de ses sueurs sa chère maîtresse , elle lui prodiguait encore tous les soins qu'une tendre affection peut inspirer , et s'acquittait auprès d'elle de tous les détails de son service avec un respect et une déférence , dont sa position aurait semblé cependant pouvoir la dispenser.

La santé de mademoiselle T.... s'altérant toujours davantage , elle tomba dans une maladie sérieuse. Les soins de la bonne fille devinrent alors encore plus assujettissants , et quoiqu'elle prît bien souvent sur son sommeil , son temps étant presque entièrement absorbé par les détails

de ce service ; le produit de son travail diminuait , à mesure que les dépenses occasionnées par la maladie augmentaient.

La digne servante , (je devrais dire l'amie dévouée) , ne calcula plus rien , ses petites épargnes furent bientôt épuisées , et les objets de mobilier vendus ; elle ne pouvait résister à l'espoir de soulager sa maîtresse , sa seule crainte était de la voir manquer de quelque chose ou réduite à recevoir d'une main étrangère des secours , dont la source lui fût ainsi acheter trop cher le soulagement qu'elle en recevrait.

Cependant , à titre de malade , le charitable pasteur de la paroisse fut informé de l'état de la demoiselle. Il porta plusieurs fois des paroles de consolation et les secours de la religion à cette malheureuse inconnue. En abordant ce modeste réduit il ne put s'empêcher d'être surpris de trouver tant de noblesse dans les manières et les discours , jointe à un si grand dénuement. La tristesse et la profonde affliction de la bonne fille qui était auprès de la malade , indiquait assez au pasteur expérimenté , des chagrins couverts et dévorés en silence ; il surprit facilement un secret qui cachait des malheurs à soulager , et glissa une petite somme dans la main de celle qu'il voyait en proie à tant de sollicitude sur les besoins de sa maîtresse.

Le vénérable pasteur fut ainsi , pendant quelque temps , le seul consolateur et l'unique confident de tant de peines et de douleur ; et ce fut seulement dans la suite , lorsqu'il commença à craindre que ses occupations multipliées le forçassent à différer trop longtemps ses visites , qu'il indiqua cette demeure à une personne capable de succéder à cette confiance , et de continuer le charitable office qu'il avait entrepris auprès d'elle.

Telle fut donc la situation où la trouva cette personne qui devait être témoin de ses derniers moments, et recueillir dans un si court espace de si touchants exemples qui eussent sans cela été pour toujours ensevelis dans la tombe.

La douceur et la résignation qui étaient déjà depuis longtemps les seules armes avec lesquelles cette constante victime du malheur luttait contre lui, non-seulement ne l'abandonnèrent point dans les derniers moments, mais semblèrent briller au contraire d'un nouvel éclat.

Si l'on hasardait quelques questions sur les premiers auteurs d'une si constante infortune : « Nous devons regarder, disait-elle, ceux qui nous font souffrir comme des verges salutaires dont Dieu se sert pour nous châtier justement ; il les brise quelquefois ensuite ; mais nous demeurons purifiés. »

Ainsi, plus elle avançait vers le terme de sa carrière, plus elle se montrait calme et résignée ; c'était par l'exercice des douleurs et de la souffrance que la paix et la douceur semblaient s'être établies dans son âme.

Elle ne manifestait plus qu'une seule inquiétude, c'était l'avenir de sa fidèle compagne et la douleur de la quitter, sans pouvoir reconnaître tant d'affection et de dévouement. Elle exprima plusieurs fois cette sollicitude de la manière la plus touchante à la pieuse demoiselle, qui lui avait inspiré tant de confiance.

Rien de plus touchant que le tableau de cette affection mutuelle, cimentée aussi fortement par l'habitude de rendre des services et de prodiguer des soins, que par la reconnaissance de les avoir reçus. Un être, accablé par la souffrance et à qui la vie allait échapper, consacrait aux témoignages de la tendresse et de la reconnais-

sance ses derniers instants et ses dernières facultés, tandis que celle qui en était l'objet s'oubliait elle-même et semblait avoir transporté sa propre existence dans celle qui allait s'éteindre.

On comprend facilement qu'une âme, si sensible à la reconnaissance humaine ressentait bien autrement enore ce qu'elle disait à son Dieu qui, tout en la soumettant à de si longues et si dures épreuves, avait su les adoucir par des soins non moins constants. Aussi, dans ses derniers moments, la confiance et la résignation qui se peignaient sur ses traits, attestaient l'union de cette âme avec son Dieu, et l'amour qu'elle avait puisé pour lui dans ses souffrances elles-mêmes. Ce fut donc, je ne dirai pas avec calme, mais avec une sorte de joie anticipée, qu'elle vit approcher, et reçut la mort, terme de cette vie de souffrance et commencement de l'éternelle félicité.

Il n'est pas nécessaire sans doute de chercher à décrire la douleur de la fidèle servante ; sa vie entière, bien mieux que ses sanglots, avaient déjà prouvé son affection et son dévouement pour sa maîtresse. Ce fut encore par la manière de s'acquitter des derniers devoirs qu'il lui restait à remplir, qu'on put apprécier toute l'étendue de ses regrets.

Ne pouvant supporter l'idée de l'isolement auquel serait réduit le convoi de sa chère maîtresse, elle supplia instamment la personne charitable qui avait assisté à ses derniers moments de l'accompagner le lendemain jusqu'à l'église ; elle recueillit ensuite le peu d'argent qui lui restait, pour donner aux obsèques le plus de décence possible. Sa tendre sollicitude entra dans tous les détails ; s'apercevant qu'il lui manquait encore la couronne de fleurs, emblème de cette vertu et de ce privilège de virginité si précieux

à sa bonne maîtresse ; elle en obtint bientôt le prix par ses sollicitations , et eut la consolation de la placer sur le cercueil. Elle obtint enfin , par un dernier sacrifice bien coûteux , une place séparée dans le cimetière pour déposer ces restes si chers et pouvoir les couvrir des emblèmes de sa douleur. « Puisqu'il ne me sera plus permis de lui donner mes soins , disait-elle , je veux du moins , le plus souvent possible , me rendre à sa tombe pour l'arroser de mes larmes. »

Le lendemain dans la matinée , on vit en effet un modeste cercueil s'acheminer vers l'église ; quelques questions furent adressées à droite et à gauche sur le nom de l'inconnue ; personne ne put y répondre , et bientôt il passa comme inaperçu au milieu de l'inattention générale.

Plus loin cependant , les yeux voilés par son mouchoir , suivait celle dont l'affection et la douleur suppléaient aux regards de tant d'indifférents.

Arrivée à l'église , la cérémonie religieuse s'accomplit , et pendant le saint Sacrifice les sanglots de la malheureuse fille ne cessèrent de retentir autour du cercueil isolé. Enfin elle accompagna sa chère maîtresse jusqu'à sa dernière demeure , et bien longtemps encore après on la vit souvent suivre cette route silencieuse et pénétrer dans cette enceinte , pour prier sur cette tombe ignorée de tout le monde , excepté d'un seul être résolu à la dédommager , par la constance de son affection , de cette universelle indifférence.

LA FOI DANS LA CABANE DU PAUVRE.

Par une belle soirée d'été, ayant prolongé notre promenade à travers les champs fertiles qu'arrose le canal de Craponne, jusqu'à la lisière de la plaine solitaire de la Crau, après nous être enfoncés dans d'étroits sentiers, une modeste cabane s'offrit tout à coup à notre vue, au détour d'une haie dont la hauteur suffisait pour la cacher.

Un couple plus que sexagénaire, habitant de ce modeste réduit, était assis sous la vigne hospitalière qui en ombrageait la porte. S'étant levés à notre approche, ils nous cédèrent les escabeaux, sur lesquels ils se reposaient des fatigues de la journée, et prirent place à nos côtés sur deux grosses pierres qui servaient bien aussi quelquefois de sièges; répondant ensuite avec bienveillance et simplicité, à mes questions, nous apprîmes que quelques arpents de terre, héritage paternel, devaient, à force d'industrie et de travail, soutenir ces deux existences réduites, à la vérité, aux dernières limites du nécessaire.

La cabane n'occupait point en effet un trop grand espace sur ce terrain si précieux : mesurée en quelque sorte avec autant de précision qu'un vêtement, le grabat qu'elle contenait atteignait les murs des deux côtés; il était pourtant élevé de quelques pieds au-dessus du sol, sur un plancher, afin que la partie inférieure pût admettre deux chaises et une petite table, à côté de l'âtre enfumé, pour prendre les repas de la journée : une petite échelle perpendiculaire conduisait par un trou à cet étage supérieur.

Tel était l'espace abrité qu'occupaient sous le

ciel ces deux êtres depuis nombre d'années , et qu'ils trouvaient bien suffisant. L'unique supplément de cette habitation était l'ombrage de la vigne protectrice qui , soutenue par quelques barres tordues et raboteuses, formait une petite salle de verdure où les pauvres vieillards prenaient quelquefois leurs repas un peu plus à l'aise.

La femme voûtée et presque percluse par ses infirmités, ne pouvait se traîner qu'avec peine, et devait cependant supporter tous les jours une partie du travail indispensable au soutien de ces deux existences. Se traînant bien souvent sur ses genoux, elle allait puiser l'eau à la source voisine, cueillir les herbages ou les fruits, et préparait enfin dans la cabane la soupe, seul aliment réparateur de leurs forces épuisées; de temps à autre, elle devait même se rendre à la ville éloignée d'environ une heure, pour la vente des herbages ou des fruits formant leur unique revenu.

Ce jour-là, placée par son mari sur un âne qui partageait bien une partie de ses infirmités, elle arrivait, à travers bien des peines et des dangers, au lieu du marché, et après avoir demeuré fixe et accroupie sur la place publique une grande partie de la journée, elle regagnait le soir aussi péniblement sa modeste demeure, sans avoir encore pris d'autre nourriture que le pain noir dont elle s'était munie à son départ. C'est ainsi que s'était peu à peu remplie la vie de ces êtres qui en achetaient tous les jours la prolongation d'une manière si pénible.

Mais quelle ne fut point notre surprise, lorsqu'ayant exprimé la compassion profonde que nous inspirait une semblable position, la bonne femme parut elle-même ne point comprendre

notre sentiment ! Nous découvrîmes alors combien dans ce corps exténué et affaibli résidait une âme forte et courageuse. Bien différente de la plupart des personnes de sa condition dont le soin et l'affection des biens terrestres absorbent toutes les facultés, elle en avait découvert toute la vanité et apprécié la juste valeur au flambeau de la foi ; et loin de porter un œil d'envie sur ceux qui en étaient pourvus avec abondance, elle n'y voyait qu'une sorte d'esclavage pour leur vie, et un lien de plus à rompre à leur mort.

Nous fûmes confondus en entendant le langage et les pensées de cette pauvre habitante de la campagne sur la vie à venir. En parlant de la mort de ses enfants qu'elle avait perdus en bas âge et qui eussent pu si fort adoucir sa pénible vieillesse, bien loin de laisser échapper le moindre murmure : « Je ne dois à Dieu, disait-elle, que des actions de grâces à ce sujet, puisqu'il a mis si tôt ces innocentes créatures en possession de cette félicité éternelle que nous attendons si longtemps nous-mêmes ici-bas. . . . » Lui ayant demandé ce qui remplissait les longs moments de sa solitude, elle répondit : que sa mémoire avait toujours gardé le souvenir des cantiques sacrés qu'elle chantait à l'époque de sa première communion, au milieu de ses jeunes compagnes, et elle se mit aussitôt à redire d'une voix cassée ces chants de sa jeunesse. C'était un touchant spectacle de voir en ce moment le sentiment de la foi ranimer pour ainsi dire ce corps épuisé par l'âge et les infirmités, tandis que son regard dirigé par l'espérance, semblait percer à travers le dôme céleste, et découvrir la demeure permanente qu'elle attendait. Admirable pouvoir de ces croyances qui lui avaient fait traverser un si long

espace de douleur et d'amertume avec cette force et cette résignation.

Le mari, quoiqu'avec des sentiments moins élevés, avait cependant appris aussi à étudier dans les merveilles de la nature, dont il était environné, la bonté et la puissance du Créateur : il puisait dans ces objets les comparaisons et les images dont son langage était rempli ; la fécondité de la terre étant pour lui une des preuves les plus frappantes de la puissance et de la grandeur de son Auteur ; il avait placé autour de son champ quelques grains de blé séparés et dont il prenait grand soin, pour voir jusqu'à quel point un seul grain pouvait se reproduire. Il nous montra avec une sorte de complaisance plusieurs de ces plantes, produit d'un seul grain, dont quelques-unes avaient plus de cent épis ; calculant alors le nombre de grains de chaque épi : « Quelle abondance ! s'écria-t-il ; ah ! si nous étions meilleurs, Dieu se montrerait constamment généreux envers nous ; c'est l'homme qui, par sa négligence ou ses fautes, arrête cette admirable fécondité de la terre : Dieu y a caché des trésors dont nous ignorons encore toute l'étendue, et dont nous ne saurions expliquer le prodige ; nous ne l'offenserions jamais, ajoutait-il, si nous réfléchissions bien à cette générosité et cette bonté avec lesquelles il nous traite. »

Comme nous étions venus visiter son jardin, à la suite d'une pluie abondante : « Cette nuit, nous dit-il, Dieu a bien plus fait d'ouvrage que nous : je m'efforçais depuis longtemps de conduire jusqu'à mes plantes desséchées le petit filet d'eau de la source, et je n'avais pu encore en soulager qu'une bien faible partie ; mais voilà qu'en un instant elles ont toutes reçu le nécessaire ; aucune n'a été oubliée, sans que j'aie eu seulement besoin d'interrompre mon sommeil ; Dieu lui-même a

fait ma besogne : il va bien autrement vite que nous. »

C'était ainsi qu'au sein même de l'indigence et des privations, le cœur de ce bon vieillard s'ouvrait à la reconnaissance envers Dieu, tandis que les nôtres y demeurent si souvent étrangers au milieu des bienfaits multipliés et des faveurs dont il nous comble.

Nous quittâmes cette pauvre cabane en admirant le pouvoir de la religion pour l'adoucissement des misères de la vie, et je dois dire que la vue de ces pauvres vieillards contents et résignés dans l'indigence, servit du moins quelquefois dans la suite à arrêter nos plaintes et nos murmures prêts à s'échapper pour la privation de quelque superfluité.

Au bout de quelque temps, on vint nous avertir un jour que la vieille infirme de la cabane venait de se trouver mal dans l'absence de son mari. La dame charitable qui avait déjà visité quelquefois ces pauvres vieillards, se rendit en toute hâte avec quelques remèdes à la chaumière. En arrivant, on trouva la pauvre femme renversée devant sa porte, à moitié appuyée sur une chaise; ses yeux étaient fixes et sa langue déjà liée; cependant quelques gestes et les efforts qu'elle faisait pour parler, indiquaient qu'elle avait conservé l'usage de sa connaissance.

On essaya de lui faire respirer quelques sels, mais sans aucun succès; il était évident qu'une saignée seule aurait pu la soulager, mais il fallait déjà bien du temps pour pouvoir faire venir un médecin, il était bien à craindre qu'il n'arrivât trop tard. Ne pouvant la transporter sur son modeste grabat, où il aurait fallu arriver par une échelle trop faible et trop étroite, on descendit devant sa porte sa mauvaise paillasse, seul lieu de repos qu'on put offrir à son agonie. La pieuse

dame lui rappela alors cette demeure éternelle et cette patrie fortunée , terme de ses espérances , et qu'elle allait enfin échanger contre les douleurs de son exil. Le regard de la pauvre , devenant en ce moment plus expressif , se tourna d'abord un instant vers sa cabane à laquelle elle sembla vouloir consacrer un adieu qui n'était point exempt d'un mélange de regrets , dernier tribut de la nature ; mais qui se reportant aussitôt vers le ciel , accepta avec joie l'échange.

Comme il eût été cependant bien difficile de faire arriver des secours assez prompts dans cette retraite isolée , on se décida à transporter la pauvre mourante à la ville voisine : Un matelas , prêté par la dame charitable , fut mis sur une charrette ; et tel fut le dernier voyage que fit sur cette terre la pauvre infirme ; les secours de la religion , plus efficaces que ceux de l'art , adoucirent seuls ses derniers moments et l'introduisirent dans cette céleste patrie , où les voyageurs , qui auront le plus souffert dans le pèlerinage , seront aussi les mieux reçus.

LA PROVIDENCE AUPRÈS DE L'INFIRME.

Si le tableau des misères et des souffrances de nos frères nous trouve rarement insensibles lorsqu'il s'offre à nous , et que les malheureux viennent eux-mêmes solliciter notre pitié ; si , dis-je , dans ces circonstances , le désir de nous délivrer de leur importunité est souvent un puissant accessoire de notre humanité , il n'est pas aussi ordinaire de nous voir aller à la recherche des malheurs cachés et des douleurs secrètes de ces infortunés qui gé-

missent sous le double poids de la misère et de la honte, attendant que la charité vienne à eux, et les sollicite elle-même à accepter quelques secours.

Il ne faut pas cependant une longue expérience pour pouvoir soupçonner que le fond des cœurs, comme les lieux les plus secrets des demeures humaines, sert souvent d'asile aux plus poignantes douleurs. Je comprends qu'il soit plus facile à l'homme heureux et opulent de supposer l'aisance et la joie chez tous ceux qui n'étaient pas le contraire, que d'étudier sur leur physionomie les symptômes de chagrin qui pourraient les trahir. Le domaine de la bienfaisance humaine ne s'étend pas jusque-là : il est rare qu'il empiète sur celui de la charité, qui, seule sait se montrer avide de ces découvertes, et court à la recherche des infortunes comme d'autres à celle d'un trésor. Le trait suivant nous prouvera mieux encore si la sollicitude est hors de saison, et si le Dieu qui l'inspire et la dirige sait la conduire à temps auprès des malheureux.

L'hiver dernier, dans une de nos villes du midi, qui offre un si vaste champ au zèle de la charité, une personne pieuse se dirigeait, d'après les indications qu'elle avait recueillies, vers une de ces demeures écartées où la misère échappe si facilement aux regards des hommes. Le nom du malheureux vieillard abandonné ne pouvait qu'avec bien de la peine servir à faire découvrir son réduit ; on ne s'occupait guères à droite ou à gauche de cette existence dont on n'avait rien à attendre ; pour lui, presque habitué à son isolement et à l'indifférence des autres, il ne soupçonnait pas non plus qu'on pût prendre garde à lui : affligé d'ailleurs d'une surdité presque entière, et n'ayant conservé de la vue qu'une faible clarté, suffisante pour se conduire à tâtons, ses infirmités étaient

pour lui comme une séparation de plus d'avec les hommes; aussi ne tentait-il plus de leur en exposer les privations. Il se bornait à chercher pendant le jour, le long d'un mur exposé au soleil, la chaleur dont ses membres engourdis pouvaient avoir besoin; et, le soir, il regagnait silencieusement le grabat de paille sur lequel il devait reposer durant la nuit.

Qu'elle fut profonde et touchante, la surprise qui se manifesta sur les traits du pauvre vieillard, la première fois qu'au fond de son obscur réduit, où une si faible clarté arrivait à ses yeux voilés, il crut voir s'avancer au-devant de lui un être humain!

La frayeur eût peut-être été le premier sentiment qui se fût réveillé dans son âme, si le son d'une voix douce et compatissante n'eût frappé bientôt ses oreilles. Il avait une sorte de peine à s'expliquer le sentiment qui avait pu conduire un inconnu au fond de sa demeure en ruine; mais lorsqu'il fut certain que c'était uniquement pour apporter des soulagements à sa position que la pieuse demoiselle s'était rendue auprès de lui, la reconnaissance lui fit éprouver de douces émotions depuis longtemps étrangères à son âme.

Ce malheureux vieillard, ayant toujours conservé le respect pour la religion, sentit redoubler son amour pour elle, en voyant que c'était par son inspiration qu'il allait être secouru et retrouver le rang qu'il semblait avoir perdu dans l'humanité.

Dans cette première entrevue, des questions pleines de bienveillance, mirent bientôt la charitable visiteuse au courant de la position physique et morale du pauvre abandonné. On ne voyait autour de lui, dans cette chambre sombre et dont le plancher tombait en ruine, que quelques hardes en lambeaux, un grabat de paille, et quelques

morceaux de pain dur, restes du repas du jour, et unique ressource pour celui du lendemain.

• Comment pouvez-vous vivre dans une semblable misère et un pareil abandon, lui dit alors la bonne demoiselle? — Hélas! je ne sais en effet comment ma vie s'est soutenue jusqu'ici : plusieurs fois elle m'a semblée prête à s'éteindre par le manque d'aliments ou la rigueur du froid; mes souffrances et ma situation m'en faisaient envisager sans peine le terme; mais il faut si peu de choses pour prolonger l'existence du malheureux; la Providence m'a soutenu jusqu'ici, et peut-être c'est parce qu'elle voulait avoir un jour pitié de moi, en soulageant ma misère.

— Certainement, mon ami, et ce jour n'est pas éloigné, je l'espère; confiez-vous bien à cette Providence que vous venez de nommer : avouez-le-moi franchement, quelquefois peut-être dans votre détresse avez-vous perdu cette confiance qui ne doit jamais s'éteindre, et vous êtes-vous livré aux murmures? »

Le bon vieillard en fit l'humble aveu; des pensées de désespoir avaient traversé son âme, et Dieu seul, qui veillait encore sur lui, l'avait retenu sur les bords de l'abîme. Il ne fut point difficile à la pieuse demoiselle de découvrir que l'âme du vieillard, si souvent plongée dans le découragement et la tristesse, avait aussi ses infirmités; il parut lui-même les ressentir profondément. La foi qui ne s'était jamais entièrement éteinte dans son âme, lui fit accueillir avec empressement l'offre qui lui fut faite de recourir aux secours spirituels dont elle avait été privée depuis bien longtemps.

Après avoir donc pourvu aux premiers besoins les plus pressants que réclamait le dénuement du pauvre infirme, sa charitable protectrice se chargea de le conduire elle-même auprès d'un respectable

missionnaire, qui devait le soulager d'un poids plus accablant encore que celui de sa misère, et le ramener à de bien douces espérances.

A peu de jours de là il fut en effet amené auprès du prêtre, qui vivifia de nouveau cette âme, qui s'était crue peut être indigne des regards de son Dieu, par le long abandon et la profonde indifférence des hommes à son égard. La joie de cette renaissance spirituelle fut, nous devons le dire, plus douce à ce cœur vertueux que le soulagement de ses misères corporelles. Il éprouvait que l'homme en effet ne vit pas seulement de pain, et que sans la nourriture de l'âme, il languit misérablement.

Le jour, où pleinement réconcilié avec son Dieu, il put être admis à la table sainte, on le vit durant le saint Sacrifice, plongé dans un profond recueillement; sa physionomie exprimait la joie la plus douce : au moment de la communion, guidé par un bras protecteur, il s'avança en chancelant au pied des autels; et au moment où le Dieu de l'univers descendit dans son cœur, il sentit une profonde reconnaissance pour Celui qui, bien loin d'être arrêté par la misère et les infirmités de sa créature, en avait fait, pour ainsi dire, un nouveau titre à son amour.

Là, il était ramené par un sentiment bien doux à la noblesse de son origine et de ses destinées, et les titres de l'égalité chrétienne, sans exalter son orgueil, lui apparaissaient bien consolants.

Ce jour fortuné étant celui de la fête du très-saint Sacrement, le bon vieillard reçut après la messe un cierge comme les autres, pour se joindre au cortège qui devait accompagner le saint Sacrement dans l'intérieur de l'église. Des larmes s'échappèrent de ses yeux en se voyant admis à ce nouvel honneur; sa foi, ranimée par l'union sainte

qu'il venait de contracter avec le divin Sauveur, lui faisait sentir de la manière la plus vive cette précieuse faveur, et il semblait avoir, pour ainsi dire, retrouvé l'énergie de sa première jeunesse.

Étant venu après la cérémonie prendre un léger repas chez sa bienfaitrice, il lui exprima d'une manière bien touchante la satisfaction qu'il ressentait; il l'assura que cette journée ne sortirait jamais de sa mémoire, et qu'il ferait en sorte d'en conserver précieusement les fruits. Celle-ci lui donna alors quelques avis, propres à soutenir sa persévérance et diriger sa reconnaissance vers le seul Auteur de tant de bienfaits. Elle s'occupa ensuite de le mettre à couvert pour le reste de ses jours, des extrémités de cette dure indigence qui est bien souvent aussi un écueil pour notre âme. A force de démarches et de persévérance, elle fut assez heureuse pour le faire admettre dans un hospice, où, désormais assuré des soins que réclamaient sa misère et ses infirmités, il n'eut plus, jusqu'au terme de sa carrière, qu'à bénir le Dieu qui était venu le chercher au plus fort de sa détresse, pour le combler de ses faveurs et des témoignages de son amour.

UNE SCÈNE DU CHOLERA EN 1835.

En 1835, le terrible fléau du choléra avait déjà depuis plusieurs jours envahi la ville de. . . . Les victimes augmentaient à chaque instant, et les désastreuses journées qui venaient de s'écouler en faisaient redouter de plus désastreuses encore; la terreur s'était emparée de tous les habitants que

la ville renfermait encore, et qui, demeurés forcément, semblaient se regarder comme des victimes dévouées à la mort. Au milieu de cet abattement et de cette consternation générale, on ne retrouvait de vie et d'activité que parmi ceux dont la charité animait le dévouement, et qui, bien loin d'avoir été retenus dans la ville par nécessité, ou par une sorte d'indifférence apathique, ne s'étaient proposé d'autre but que de se consacrer au soulagement de leurs frères, ambitionnant en quelque sorte de devenir les martyrs d'une semblable cause.

Ainsi, dans ces jours de danger, on ne vit aucun des ministres du Seigneur désertir leur poste périlleux, et s'ils furent les témoins des tableaux les plus lugubres et les plus déchirants, ils furent aussi appelés souvent à recueillir de touchants exemples de grâce et de miséricorde : le trait suivant en fournira la preuve.

La nuit avait déjà répandu son obscurité sur le triste aspect de la ville; mais au lieu d'inviter chacun au repos, c'était le moment où les angoisses devenaient souvent plus vives, où les plus légères atteintes de la maladie s'aggravaient par l'inquiétude et la difficulté des secours. L'infatigable père A. . . dont le zèle fut si remarquable à cette époque, avait coutume de recommencer à cette heure ses courses charitables. Une petite lanterne à la main, et son bréviaire sous le bras, il franchissait déjà rapidement les degrés de sa demeure. Tout à coup, à quelques pas de lui, un homme, entraîné rapidement par son cheval, s'arrête et une voix lui crie « Mon père, recevez mes adieux, je fuis ces lieux de colère ! . . . » Et, en même temps, l'inconnu jetant un petit sac à ses pieds : « Tenez, lui dit-il, ramassez cela ; vous en ferez toujours quelque bon usage. » Au même instant, le prêtre n'entendit plus que le galop précipité du cheval qui emportait

au loin l'inconnu. . . . Il se baisse , ramasse une bourse assez pesante, et , après quelques moments de surprise , il poursuit son chemin.

Au bout de quelques instants, tandis qu'il traversait une place publique, se dirigeant vers les lieux où les malades l'attendaient, le bruit confus de quelques gémissements et d'une marche précipitée vint au travers de l'obscurité frapper son oreille; il se dirige aussitôt de ce côté, et ne tarde pas à apercevoir un homme à peine à demi-vêtu traînant par le bras un enfant qui ne pouvait le suivre.

« Où allez-vous, malheureux ? lui crie le prêtre.

— Laissez - moi , répond celui-ci avec un air égaré , éloignez-vous de moi , je vous en supplie.

— Mais vous me paraissez malheureux ; je ne veux que vous secourir : ne craignez rien.

— Fuyez , vous dis - je , ou craignez ma vengeance !

— Je ne fuirai jamais un infortuné !... » et déjà le prêtre était auprès de lui ; mais celui-ci , fuyant encore plus vite , échappait à sa poursuite. La charité , donnant cependant une nouvelle activité au zélé missionnaire , il parvint au bout de quelques instants à saisir un membre de l'enfant que le malheureux père entraînait après lui. Forcé alors de s'arrêter , il voulait faire de nouvelles menaces ; mais , avec un ton d'autorité , le prêtre lui ordonne de lui déclarer la cause de sa douleur et de son égarement.

« Eh bien ! deux mots vous l'apprendront , reprend celui - ci : après avoir lutté longtemps contre les tortures de l'épouvantable fléau qui nous désole , et contre toutes les horreurs de la misère et de l'abandon , la mère de cet infortuné vient de succomber entre mes bras , nous nous hâtons d'aller la rejoindre ; dans quelques instants ,

la mort va nous recevoir et nous soustraire à notre cruelle existence. . . . »

Pendant qu'il finissait ces mots, le missionnaire saisissant par le bras ce père égaré pour le mieux retenir, découvre sous les langes qui l'enveloppaient une innocente créature qui ne s'était point encore trahie par ses cris, et qui allait devenir la troisième victime du désespoir paternel.

« Au nom du Dieu dont je suis le ministre, s'écrie-t-il alors, vous n'accomplirez point votre barbare dessein! . . . » et en même temps il se saisit de cet enfant que le père retenait encore; celui-ci, qui craignait de laisser échapper une des victimes que son désespoir avait vouées à la mort, s'arrête alors; le missionnaire gagne ainsi du temps, et redouble tantôt ses efforts et ses pressantes sollicitations, tantôt ses menaces pleines d'autorité.

Le malheureux père hésite enfin et lutte avec moins de violence; l'ascendant de la charité l'emporte; il est en quelque sorte subjugué, et demeure comme interdit et confus. Le prêtre saisit ce moment, et profitant de son avantage, il exige de lui l'aveu entier de sa position, de ses malheurs et de ses torts; n'en doit-il pas être en effet le dépositaire le plus sûr? « Vous vivrez, lui dit-il, votre Dieu vous l'ordonne, et pour vous-même à qui la vie n'appartient pas pour en disposer à votre gré, et pour ces enfants qui vous sont confiés et dont vous devez compte à leur Créateur : votre parole engagée devant Dieu aux pieds de son ministre, c'est le seul gage que je vous demande.

— J'y consens, mon père; mais qui nourrira demain ces infortunés, et comment moi-même me montrerai-je au jour sans pouvoir acquitter les

dettes que j'ai déjà contractées en vain pour prolonger les jours de leur mère ?

— Ce même Dieu qui vous ordonne de vivre, et qui ne laisse pas périr un passereau faute de nourriture : prenez ce qu'il vous envoie lui-même ; » et en même temps il dépose entre ses mains la bourse donnée par l'inconnu.

La surprise du malheureux père le laissa muet et interdit. Le bon prêtre cependant profita de son émotion pour renouveler ses avis et le ramener à la confiance ; il lui fit réitérer la promesse de renoncer à jamais à ses barbares desseins, et lui fit prendre l'engagement de venir le lendemain le voir chez lui, pour procurer à son âme la guérison et la paix dont elle avait aussi besoin. Il s'éloigna ensuite, non sans une sollicitude qui le fit plusieurs fois retourner sur ses pas, pour s'assurer si le malheureux père ne se dirigeait point vers le lieu où il avait voulu mettre un terme à ses jours ; enfin, après avoir suffisamment veillé au salut de sa conquête, il se retira vers le point du jour.

Le lendemain, vers le soir, il vit arriver en effet le malheureux père, qui eut d'abord quelque peine à reconnaître son bienfaiteur, dont l'obscurité de la nuit lui avait dérobé les traits ; il lui demanda aussitôt s'il avait connaissance de la somme qu'il lui avait remise, et si c'était à titre de don ou de prêt qu'il la lui avait offerte.

« Je n'en connaissais point la valeur ; elle m'avait été confiée pour secourir les malheureux ; votre position vous mettait au premier rang ; je n'ai fait que remplir les intentions du bienfaiteur : la reconnaissance envers Dieu est le seul retour qu'on exige.

— Eh bien, mon père, j'ai reçu de vous cinq cents francs : voilà l'acquit de la dette qu'ils

m'ont servi à payer ; quant au reste , il ne m'est point nécessaire , j'espère que mes bras pourront nourrir ces pauvres enfants que le ciel m'a confiés.

— Non , non , le tout vous appartient ; gardez cette petite somme pour vous et vos enfants.

— Si elle m'appartient , mon père , veuillez l'accepter du moins pour le soulagement de l'âme de ma malheureuse épouse.

— Cette autre dette sera encore acquittée , mon enfant , répartit le charitable prêtre ; gardez , je vous le répète , cet argent si nécessaire à votre position présente ; ne vous occupez plus maintenant que de témoigner votre amour et votre reconnaissance au seul Auteur de tous ces événements , au seul arbitre de votre sort , qui a pu vous accabler par un coup si cruel , et qui peut en même temps vous relever et vous consoler. En vous rapprochant de lui , occupez-vous surtout de lui témoigner votre repentir pour avoir désespéré de sa bonté , et songez à votre conscience.

— Mon père , c'en est fait ; dès aujourd'hui je retourne à lui , et j'espère que ce sera pour toujours. Je veux , dès maintenant , par un aveu entier de mes fautes , soulager le poids accablant de mon cœur , et réparer surtout par ma conduite à l'avenir mes égarements passés. »

Cette promesse ne fut point vaine ; les larmes de la pénitence rendirent en effet à ce malheureux le calme qu'il avait perdu , et mieux encore que tous les autres secours , consolèrent son cœur ulcéré. Depuis ce jour , la religion a continué à lui adoucir le souvenir du passé , et à lui faire goûter une félicité qu'il ne croyait point pouvoir rencontrer sur la terre.

Après un semblable exemple des ressources

inattendues , que la Providence peut réserver aux positions les plus désespérées , ne conviendrons-nous pas qu'il serait bien coupable et insensé , celui qui laisserait ébranler sa confiance en Dieu. Si ce tendre père fait de tels efforts pour atteindre ceux qui le fuient et l'outragent , celui qui l'implore et se prosterne à ses pieds pourrait-il craindre d'être repoussé ? Non , non , mes amis , n'oubliez jamais que vous ne commencerez à devenir vraiment malheureux ici-bas , que lorsque vous cesserez d'espérer en Celui qui peut tout et que vous oublierez de recourir à lui.

Le même missionnaire , sortant un autre jour à onze heures du soir , pour passer la nuit comme à l'ordinaire à porter des secours aux malades , fut arrêté à quelques pas de sa demeure par deux militaires qui , après l'avoir abordé , lui dirent avec un ton impérieux de les suivre ; celui-ci voulut d'abord résister , alléguant ses occupations pressantes ; mais des menaces lui firent comprendre qu'il fallait bien se résoudre à obéir : il craignait quelque surprise et ne pouvait interpréter leur intention.

Cependant , après l'avoir un peu écarté de la route , ils s'arrêtèrent tout à coup contre une borne auprès d'une fontaine.

Alors , l'un d'eux élevant la voix , lui dit : « mon père , nous sommes deux malheureux , coupables de bien des fautes devant Dieu ; le fléau qui a déjà décimé nos compagnons d'armes , ne nous épargnera pas nous-mêmes encore longtemps ; nous portons déjà le germe de la mort dans nos entrailles : il est temps , il est pressant , même de nous réconcilier avec le Dieu que nous avons irrité par nos désordres ; c'est ici

même que nous réclamons ce secours de votre ministère. » Et le faisant asseoir sur la borne, ils se jettent tous deux à genoux à ses pieds. Le missionnaire surpris hésitait et voulait encore s'assurer de la sincérité de leur déclaration ; mais déjà leurs larmes et leurs sanglots ne lui permettaient plus d'en douter ; l'empressement était égal , il fallut presque user de violence pour choisir entr'eux et en faire écarter un : ils voulaient tous deux à la fois décharger leur conscience et exprimer leur repentir.

Cependant l'un des deux officiers dépose son épée, et poursuit au milieu d'un torrent de larmes le récit de ses égarements ; l'autre prend ensuite sa place avec la même émotion et les mêmes sentiments. Après avoir terminé leur confession et mérité par leur douleur la grâce de la réconciliation, ils se relèvent, et embrassant le ministre du Seigneur, lui déclarent que maintenant la paix était rentrée dans leur âme, et que la mort, quoique toujours menaçante, ne leur inspirait plus de terreur.

Leur reconnaissance éclate ensuite d'une manière bien touchante, et, après en avoir épuisé les expressions, l'un tire sa montre et l'autre sa bourse, et s'adressant au prêtre : « Recevez, lui disent-ils, cette faible offrande de ce que nous possédons ici-bas et qui nous deviendra bientôt inutile. » Le bon père voyant alors que son refus paraissait sensiblement les affliger, accepta les dons, et quelques instants après : « Maintenant, leur dit-il, que j'en suis propriétaire, vous vous soumettez à votre tour ; » et en même temps il donne la montre à celui qui avait offert la bourse, et la bourse à celui qui avait donné la montre. « Ces échanges, ajouta-t-il, seront entre nous un perpétuel souvenir de ce précieux moment de la grâce, et la recon-

naissance se dirigera vers Celui qui en est le premier auteur. »

Après les plus touchants adieux, le bon prêtre s'éloigna pour poursuivre le cours de ses visites de charité, et les deux officiers se prosternèrent encore à genoux pour remercier le Dieu tout-puissant, sur le lieu même de leur réconciliation. Vers l'aube du jour, le prêtre, repassant par ces lieux, les retrouva dans la même attitude, poursuivant leurs ferventes prières. Trois jours après, il fut en effet appelé auprès de leur lit de mort, et n'eut que le temps de leur administrer les derniers sacrements de l'Église.

Ainsi le même jour, et presque à la même heure, ces deux compagnons d'armes que la grâce avait touchés en même temps, après avoir parcouru la même carrière, quittèrent ensemble cette vie pour en trouver une meilleure. Heureux de n'avoir pas différé d'un instant à répondre à la voix de Dieu, et d'avoir pu s'assurer leur pardon dans le moment propice !

LA MALADE CHRÉTIENNE.

QUOIQUE le tableau si frappant des misères de l'humanité semble nous avoir habitué à leur vue, il en est cependant parmi cette foule de malheureux, que le degré de leur souffrance et de leur résignation nous signalent d'une manière particulière, et nous ne pouvons douter en effet, en voyant des êtres si vertueux, soumis à de si longues et si dures épreuves, qu'ils ne souffrent pour notre instruction et que Dieu ne nous les propose pour

modèle. Le trait suivant pourra nous en offrir une preuve sensible. Ce n'est point à un récit étranger que nous en devons les détails ; nous ne rapportons que ce dont nous avons été témoins nous-même.

Sur l'invitation d'une personne charitable, nous fûmes visiter, il y a peu de temps, une de ces demeures où la misère et la souffrance échappent si facilement aux regards des hommes, une entrée basse et obscure nous conduisit par un escalier en ruine à une chambre étroite et noircie par la fumée, où depuis plus de vingt ans la maladie ou plutôt la réunion de tous les maux, consumait lentement la victime. La porte n'offrit, d'autre résistance que celle d'une chaise placée par derrière. L'isolement et la faiblesse de la pauvre fille malade, ne lui permettant pas de se renfermer autrement.

A notre arrivée, elle était appuyée et penchée en avant sur la fenêtre, cherchant apparemment à respirer un instant un air plus pur que celui de ce triste réduit, et à découvrir un autre horizon que celui que ses yeux ont parcouru durant vingt années ; elle ne s'aperçut de notre arrivée qu'au bout d'un moment, en se retournant au bruit de nos pas ; un mouvement de surprise se manifesta sur ses traits ; et cette légère émotion suffisant pour lui faire perdre l'usage de ses forces, elle se jeta sur le fauteuil, siège de ses longues douleurs, pour y retrouver la faculté de nous exprimer sa reconnaissance pour notre visite.

Son visage, que je voyais pour la première fois, aurait pu suffire à retracer l'histoire de sa vie ; la maigreur, la contraction des traits, la faiblesse de la voix, l'attitude, en un mot, presque convulsive de la souffrance attestaient une existence qui semblait ne conserver d'autre soutien que la

douleur elle-même. Je dois l'avouer à ma honte, la simple vue de cet état me paraissait au-dessus de mes forces, et cependant il était enduré depuis plus de vingt ans par cette pauvre fille.

Je voulus entendre de sa bouche quelques détails sur une maladie si étrange et si prolongée; voici les premières paroles par lesquelles elle répondit à ma demande sur les maux qu'elle souffrait : « Mes maux ! dit-elle, je n'ai qu'un regret, c'est d'ignorer s'ils sont suffisants pour expier mes péchés ; ah ! sans doute, je me serais perdue dans toute autre voie que celle où m'a placée le Seigneur. Je dois y bénir sa miséricorde ; je ne puis lui demander autre chose que l'entier accomplissement de sa volonté, et qu'il veuille bien accepter ce que je souffre en réparation de mes offenses. » Car, (on aura de la peine à le croire), la terrible incertitude d'avoir satisfait à la justice de Dieu, préoccupait et agitait encore son âme : Dieu le permettant ainsi, sans doute pour nous donner un exemple remarquable de la réunion de toutes les souffrances dans un seul être, et faire payer à son esprit un tribut non moins douloureux qu'à son corps ; ou plutôt peut-être, pour que l'âme de cette vertueuse malade, se tenant dans un état continuel d'humilité, ne perdît pas, par aucun sentiment de vaine gloire, le moindre mérite de son long martyre.

Renouvelant mes questions, elle m'apprit que dans sa jeunesse une sorte de fièvre maligne, dont une partie de sa famille fut victime, l'avait conduite elle-même aux portes du tombeau, et qu'à la suite de cette maladie, s'étant livrée avec excès au travail pour procurer quelques secours à ses parents, elle était tombée dans un état nerveux qui, depuis plus de vingt ans, n'avait cessé de

faire des progrès, en se compliquant toujours par quelque nouvelle infirmité.

Depuis quelque temps, une toux presque continuelle déchirait sa poitrine, et semblait quelquefois lui ravir la respiration; le remède qu'exigeait cette infirmité était lui-même un nouveau tourment, puisqu'il nécessitait de temps à autre l'application de vésicatoires sur son corps décharné qui, étant ainsi tout couvert de plaies ou de cicatrices, ne pouvait se trouver à l'aise dans aucune situation, ni goûter aucun repos. Son estomac, resserré par la souffrance et la privation prolongée d'aliments, ne pouvait presque plus les supporter; et souvent le peu même que réclamait le soutien de son existence, lui était disputé par la misère.

Qu'ils lui furent souvent pénibles, les soins que demandait la prolongation d'une vie si misérable! A quels douloureux efforts n'était pas condamné ce corps exténué, lorsqu'il fallait préparer les aliments qui devaient le soutenir, ou le lit sur lequel il devait s'étendre, et non se reposer, puisque le sommeil ne fermait jamais sa paupière.

Ajoutez à tant de maux l'isolement, l'abandon, le dénuement des choses les plus nécessaires à la vie. Une vieille femme qui passait seulement la nuit auprès d'elle et la quittait de grand matin pour toute la journée, voilà le seul être qui pût compatir à ses maux. Mais qu'avait-elle à faire de cette pitié humaine si stérile? Les regards de son Dieu la soutenaient mieux que tous les secours humains dans cette douloureuse lutte. Nous eûmes donc peu à faire pour encourager cette âme généreuse; le profit de cette visite devait être pour nous, que l'exemple de tant de souffrances jointes à une patience si inaltérable, était bien capable de confondre; et lorsqu'en nous retirant, cette

humble fille nous adressa ses remerciements, les nôtres s'élevèrent vers le Dieu de miséricorde, qui venait de nous offrir un si touchant exemple de résignation.

LA MORT DU CHRÉTIEN.

Non loin des bords de la Durance, dans une habitation retirée et paisible, trois êtres unis par les plus doux sentiments, avaient enfin retrouvé des jours tranquilles après de bien cruelles épreuves. Le père, veuf depuis longtemps, s'était entièrement consacré à l'éducation des deux filles, que lui avait laissées une épouse chérie.

Au moment où il commençait à recueillir le fruit de tant de soins, Celui à qui tout appartient fit usage de son domaine, et appela à lui dans la vie religieuse celle peut-être à laquelle le cœur paternel accordait à son insu quelque préférence.

Le sacrifice fut cependant consommé avec la foi et la générosité d'une âme vraiment chrétienne : depuis cette époque, ce tendre père vécut avec la fille qu'il avait conservée auprès de lui, et ces deux êtres devenus inséparables, concentrèrent l'un sur l'autre des affections qui n'étaient plus partagées. Ils goûtaient la paix qui accompagne l'accomplissement d'un devoir pénible, et qui naît d'une position voulue de Dieu.

Plusieurs années se passèrent ainsi dans cette vie simple et uniforme, non pourtant sans quelques traverses et sollicitudes, que la santé chancelante de la fille donnait au tendre père.

Un jour, au retour d'un petit voyage, en ren-

trant au toit paternel, elle se sent plus souffrante qu'à l'ordinaire, et bientôt se manifestent les premières atteintes du cruel fléau qui ravageait en ce moment la Provence. Le malheureux père demeure consterné à la vue de ces premiers symptômes; sa force chrétienne ne l'abandonne point cependant, il a peut-être entrevu déjà le nouveau sacrifice qui va lui être demandé; il s'apprête à le consommer avec le même courage que le premier; ses forces ne le trahiront point, parmi les soins douloureux dont il demeure presque seul chargé dans son isolement, et le tableau déchirant des progrès de la maladie n'abattra point son courage: il dispose lui-même à ce dernier passage, à cette terrible séparation, cet être si cher à son cœur, en lui procurant les secours de la religion, et le fortifiant dans cette dernière lutte par les pensées de la foi et de l'espérance.

Dieu seul put apprécier la générosité de ce cœur paternel et l'étendue de son sacrifice. . . .

Lorsque le dernier moment fut venu, on le vit à genoux, appuyé sur le lit de sa fille mourante, la bénissant pour la dernière fois, et la remettant avec cette victorieuse résignation entre les mains de son premier Auteur, qui prend aussi justement le titre de père.

Il demeura longtemps immobile, appuyé dans la même position; après qu'elle eut expiré, il semblait qu'il la suivait dans sa nouvelle demeure, et qu'il lui était accordé de contempler un instant la splendeur de cette nouvelle patrie. Le sacrifice dut être adouci dans ce moment, et ce ne fut plus que sur lui qu'il eut à verser des larmes: elles furent comprises et exaucées sans doute. Chaque jour qu'il restait à passer sur cette terre à ce père infortuné, ne pouvait plus être qu'une prolongation de douleurs et de sacri-

lices; la mesure en était marquée dans les décrets éternels : il avait heureusement payé la plus grande partie de sa dette, et Dieu n'avait plus à exiger que quelques jours de persévérance. Le triomphe que la foi venait de remporter sur la nature n'avait pu s'obtenir, sans que celle-ci en ressentît profondément les atteintes. Voici comment un ecclésiastique, son voisin et son ami, a rendu compte de ses derniers moments dans une lettre adressée à la fille religieuse carmélite :

« Madame ,

» Ma plume est-elle digne de retracer tout ce qu'ont eu d'édifiant les derniers moments de la vie de votre père? Est-ce à moi, si éloigné de ce point de perfection, d'arriver à sa hauteur? Aussi je ne l'entreprends que pour obéir aux vœux que vous m'avez exprimés.

» Notre cher défunt, déjà accablé par la maladie à l'époque de la mort de sa fille, entra dans son lit de douleur ou plutôt sur l'autel de son sacrifice, entre cinq et six heures du soir, le mardi 10 Octobre. J'étais seul avec lui dans son salon, lorsque voyant redoubler ses douleurs, je lui dis : « Mon bon ami, vous souffrez plus que de coutume : permettez que je fasse entrer vos domestiques, appeler le médecin et que nous vous procurions, s'il est possible, quelque soulagement. » Il consentit à tout par esprit d'obéissance : « Allons, mon ami, lui dis-je en l'accompagnant dans sa chambre et lui donnant le bras, unissez-vous en montant l'escalier à Jésus montant au Calvaire.

— Ah! je veux bien, répondit-il avec une force extraordinaire. »

« Quand il fut couché, il me demanda à se confesser ; pendant que je lui donnais l'absolution , je l'entendis prononcer ces paroles : « le Sang d'un Dieu coule sur mon âme et l'a purifiée. » Je le laissai pendant deux heures pour aller donner la bénédiction du très-saint Sacrement ; je revins ensuite et le trouvai souffrant cruellement , mais toujours en union avec N. S. J. C. , dont il avait demandé l'image sacrée.

« Mon retour lui causa une joie sensible , il me la témoigna par un serrement de main , auquel je répondis par un baiser dont par humilité il voulait se défendre.

« La nuit fut très-douloureuse ; mais il sut la sanctifier pour lui et pour nous par un abandon entier entre les mains du Créateur. Il répondit parfaitement aux prières que nous faisons pour lui : des oraisons jaculatoires partaient de son cœur et allaient percer celui de Dieu ; il s'adressait aussi quelquefois à ses filles , et les appelant tour à tour : « ô mon E.... ! ô ma sainte fille ! obtiens - moi le même courage , la même force que je t'ai vu montrer dans tes derniers moments.... ! O ma J.... ! ô ma digne carmélite ! prie aussi pour moi ! » Dès la pointe du jour , je l'engageai à s'unir à la sainte messe que j'allais dire pour lui. « Quelle faveur , ô mon cher curé !... Mon Dieu ! ajouta-t-il , faites que je l'apprécie tout ce qu'elle vaut. »

« Après le saint Sacrifice , je le rejoignis et lui dis : « Mon bon ami , vous venez de passer la nuit de la passion , vous avez souffert tout seul , mais aujourd'hui votre Dieu veut s'unir à vos souffrances ; il veut se donner à vous avec toute l'abondance de ses grâces ! — O mon cher curé , je ne m'en croyais pas digne ;

voilà ce qui faisait que je ne vous le demandais pas. » Tout fut préparé dans son appartement.

» La vierge venue d'Arles et qui avait assisté au sacrifice de votre sœur, fut placée à sa demande sur une table où je déposai le saint Ciboire; son calme était admirable, et il semblait que la présence de son Dieu adoucissait ses douleurs; du moins il paraissait les oublier pour ne s'occuper que de lui. Je lui adressai quelques paroles analogues à la cérémonie : l'attendrissement que j'éprouvais ne me permit pas de le voir, mais les personnes qui étaient présentes m'ont dit après que sa figure était enflammée et que son corps semblait participer aux élans de son âme.

Son action de grâces fut calme, mais brûlante : il me fit signe ensuite de m'approcher de lui tout seul; je le fis, et voici ce qu'il me confia : « Mon cher curé, dit-il, depuis longtemps je désirais vivre et mourir en chartreux, je suis associé à ces saints religieux, j'ai reçu d'eux un cilice que j'ai porté quelquefois, et surtout dans la nuit, mais pas assez pour me punir de mes péchés : je ne l'ai pas pris dans ma dernière maladie, dans la crainte que les personnes qui me servent ne me crussent meilleur que je suis. Si lorsque je serai à l'agonie, que je n'aurai plus aucun acte de volonté libre, vous voulez me le mettre, je serai bien aise de le porter dans mon cercueil, mais dans tout cela je m'abandonne sans restriction à votre jugement. »

« Que de vertus cachées sous ce voile d'humilité ! Attendri jusqu'aux larmes, je lui répondis : « J'entre dans votre sens, et je vous obéirai quand vous serez prêt à paraître devant Dieu. » Il me montra alors le prie-Dieu dans lequel se trouvait cet instrument de pénitence. Dans la

journée, lui parlant d'un homme d'affaires qui venait lui apporter de l'argent et lui faire signer un acte : « Que je suis malheureux, dit-il, d'être obligé de m'occuper de boue et de fange, lorsqu'il s'agit de traiter l'affaire de mon éternité ! » Je lui proposai ensuite d'écrire à quelqu'un de sa famille; voici sa réponse : « Je n'ai à m'occuper que de Dieu et de mon salut; si je me trouve entouré des miens, je serai distrait de cette idée. » J'insistai et je me servis de l'exemple d'un Dieu mourant qui avait vu Marie sa Mère au pied de la croix; cette réflexion le fit rendre : il m'autorisa à écrire à son neveu et au médecin. Leur arrivée releva chez lui le moral et le physique; mais ce ne fut qu'un éclair : à mesure que ses forces diminuaient, son âme semblait s'élancer au-dessus de la terre, et n'était plus ici-bas que par ses douleurs.

» Dans la journée du jeudi, je lui proposai de faire un *triduum* en l'honneur de sainte Thérèse, patronne de ses filles, en lui disant : « Mon cher ami, le Ciel vous favorise dès cette vie, il place votre mort entre la fête de saint Bruno votre père, et celle de sainte Thérèse la mère de vos enfants. »

» Cette idée lui plut; il sourit, et les prières commencèrent. Dans la nuit qui suivit, et dont il ne vit pas la fin, il fut assisté par le vicaire de D..... Il exigea que nous nous retirassions pour prendre un peu de repos; à minuit et demi, on vint m'éveiller et m'annoncer que le malade touchait à son terme, et que son agonie avait commencé. Je me levai précipitamment; je le trouvai sans connaissance; je lui appliquai les indulgences de l'article de la mort, tandis que M. le vicaire lui répétait *Jésus, Marie, Joseph*. Avant d'entrer en agonie, il avait dit ces mots : « Mon

Dieu, je vous remercie de m'avoir donné un moment de calme. »

Il rendit sa belle âme à Dieu à une heure et demie après minuit, sans effort, et comme un enfant qui passe dans les bras de son père. »

LA PIÉTÉ FILIALE.

DANS un modeste village de Provence vivait, il y a peu d'années, une pauvre veuve, entourée d'une nombreuse famille. Depuis que la mort lui avait ravi son unique soutien et celui de ses enfants, elle ne voyait plus qu'avec une douloureuse inquiétude, ce qui naguères faisait encore le sujet de sa joie et de sa consolation. Dieu vous préserve à jamais de connaître les douleurs d'une mère qui se voit menacée de ne plus pouvoir soutenir l'existence de ceux auxquels elle a donné le jour, et qui est réduite à déplorer sa fécondité!...

Longtemps elle lutta à force d'industrie et de travail, contre sa triste situation, et parvint, par ses sueurs, à procurer à ses enfants le pain de chaque jour. Malgré tout le poids des besoins matériels, cette mère vigilante n'omit jamais de préparer aussi la nourriture de l'âme à ses enfants chéris; dès l'âge le plus tendre, elle fit goûter à leur cœur les vérités saintes de notre religion, le plus précieux héritage qu'elle eut à leur léguer.

Cependant ses forces commençant à s'affaiblir, et sa sollicitude s'accroissant avec la misère, ne lui laissait plus entrevoir d'autre ressource que la dispersion de ce troupeau chéri; déjà l'aîné des

frères, en état de se tirer d'affaire, s'était éloigné d'elle, pour soulager la disette de la table de famille; il fallait songer à se séparer encore de ses deux autres fils, à un âge où la prolongation des soins maternels est aussi douce pour la mère qu'utile aux enfants. Elle les réunit donc tous pour les préparer à cette cruelle séparation et leur donner les derniers avis qui devaient les guider et les soutenir loin de la protection maternelle.

« Mes enfants, leur dit-elle, j'éprouve déjà depuis quelque temps que mes forces ne peuvent plus répondre à ma tendresse; j'ai pris soin de vos premières années; mon travail a nourri votre enfance; mais maintenant que les infirmités de la vieillesse commencent à s'emparer de moi, je ne pourrai que vous voir souffrir et vous devenir moi-même à charge. Allez donc, mes enfants, vous êtes en âge de travailler; je retiendrai auprès de moi seulement votre sœur; je recevrai un jour d'elle, je l'espère, l'appui et les secours que je puis lui donner encore. Pour vous, mes chers enfants, ayez confiance dans le Dieu qui est le père des orphelins et des pauvres, et qui ne vous abandonnera point, si vous n'abandonnez point vous-même son service. Puisque vous allez porter vos pas si loin de votre famille et de votre demeure, n'oubliez du moins jamais les derniers avis de votre mère et les exemples de vertu que vous laissa votre père. Je puis à peine vous donner en partant de quoi vous vêtir et des aliments pour quelques jours; mais si j'ai pu graver dans vos cœurs l'amour de la vertu et la crainte de Dieu, vous aurez là des trésors plus précieux que toutes les richesses, et pour vous-même, et un jour peut-être pour ma propre consolation. Allez donc jusqu'à cette grande capitale qui a été, hélas ! pour plusieurs, l'occasion d'un fatal naufrage. Tous les jours, mes vœux et mes prières

vous accompagneront... N'oubliez pas non plus votre mère; que la distance ne vous fasse point négliger de lui donner des preuves de votre souvenir. »

Les larmes qui inondaient le visage des deux frères attestaient l'émotion de leur cœur. La jeune sœur cherchait à dérober les siennes à sa mère et à ses frères, pour ne pas ajouter à tous ces déchirements.

Le moment du départ étant venu, la mère et la sœur accompagnèrent longtemps les deux frères; on ne pouvait se décider à s'arrêter à un lieu qui devint celui de la séparation; on faisait toujours quelques pas de plus.

Arrivés enfin auprès d'un oratoire de la Vierge, qui formait la limite de la paroisse, la mère se jette à genoux avec ses enfants. « O Marie, tendre mère d'une si nombreuse famille, dit-elle, prends pitié de ces infortunés que je te confie; tu comprends ma douleur en voyant la misère les arracher à ma tendresse. Si tu n'as point détourné de moi ce cruel sacrifice, c'est, je l'espère, que tu consens volontiers à me remplacer auprès d'eux, et à partager ma sollicitude. » Tous se prosternèrent alors et baisèrent le seuil de l'oratoire. Se relevant ensuite, les deux frères reçurent le dernier embrassement de leur mère et de leur sœur, et hâtèrent bientôt leurs pas pour s'arracher plus rapidement à tant d'émotions; mais en s'éloignant ainsi chacun de leur côté, les cœurs longtemps encore suivirent une route opposée, et la distance ne les avait peut-être jamais moins séparés.

Nous n'avons que bien peu de détails sur la vie de la chaumière et sur celle des deux jeunes ouvriers dans la capitale. Dans la première demeure, l'affection mutuelle de la mère et de la fille, la

constance du travail, l'amour de la vertu et la paix de la conscience, allégèrent peu à peu l'amertume de la séparation ; les premières nouvelles de l'arrivée des deux frères à Paris apportèrent encore quelques consolations, et fournirent surtout une longue matière aux entretiens maternels ; dans la suite les preuves de cette constante affection filiale continuèrent à être données avec assez d'exactitude. Le zèle et l'application des deux frères pour le travail commencèrent bientôt à être couronnés de succès ; leurs premiers essais dans un atelier de sculpteur leur firent espérer de pouvoir sous peu non-seulement suffire à leurs besoins, mais réserver même quelques petites épargnes pour secourir leur bonne mère. Nous regrettons vivement de ne point avoir à notre disposition tous les fragments de cette touchante correspondance, qui nous ont été communiqués. Pas un mot des merveilles, des plaisirs et des curiosités de la capitale, l'affection pour leur mère, la sollicitude pour ses besoins, absorbent toutes leurs pensées. Les sentiments religieux, si profondément gravés par elle dans leur cœur, lui reviennent exprimés avec une simplicité, une foi, une tendresse d'âme qui prouvent les heureux fruits qu'ils ont produits. Ce fut bien là en effet la plus douce consolation que recueillit cette mère vertueuse, de tant de larmes et de soins....

Dieu, cependant, qui connaissait sans doute la force de son âme, réserva à ses derniers jours la plus cruelle des épreuves ; elle vit bientôt languir auprès d'elle son unique compagne, cette fille chérie, devenue si nécessaire à sa vieillesse. A la vue du danger qui menaçait les jours de ce cher enfant, elle retrouva des forces qui paraissaient entièrement éteintes ; mais tous ses efforts furent vains. Dieu, dans ses incompréhensibles desseins, lui demanda

encore ce dernier sacrifice au terme d'une vie si traversée. Ne croyons pas que les afflictions affaiblissent une âme vraiment chrétienne et la rendent moins propre à subir de nouveaux coups ; l'âme résignée se fortifie aussi bien contre le passé que contre l'avenir. En voyant approcher les derniers moments de sa fille, cette tendre mère s'apprêta à consommer avec générosité son sacrifice. « Voilà donc, ô mon Dieu, dit-elle, la dernière offrande que vous attendez de moi avant de me demander celle de ma vie ; soyez encore béni dans les desseins impénétrables de votre volonté... »

Et après avoir remis avec une touchante résignation entre les mains du Tout-puissant l'unique appui qui lui restât sur la terre, elle n'attendit plus du secours que d'en haut,

Les deux frères, cependant, instruits du coup terrible qui venait de frapper leur malheureuse mère, consternés à la pensée de son isolement et de sa douleur, se hâtèrent de lui faire parvenir, d'une manière bien touchante, l'expression de leur affection et de leurs regrets. Cette fois, du moins, nous sommes assez heureux pour pouvoir reproduire ici, sans y rien changer, ce touchant monument de la piété filiale. Les incorrections du langage, loin d'offenser nos lecteurs, ne serviront, je pense, qu'à mieux faire ressortir des sentiments exprimés avec une si touchante simplicité.

« Ma très-chère mère,

» C'est avec une vive douleur que nous avons
» reçu la nouvelle de la mort de notre très-
» chère sœur ; quelle surprise que cette lettre dans
» l'attente où nous étions !.. Au milieu de tant de
» vicissitudes comme au milieu de la prospérité,

» on n'est jamais sûr de rien.... C'est pourquoi
» heureux sont ceux qui, ne pouvant trouver de
» repos complet dans le monde, le cherchent dans
» Dieu et dans la religion... C'est ce que nous
» apprenons que vous faites ; car nous sommes
» à même de deviner la douleur que doit vous
» occasionner la perte de notre chère sœur, votre
» appui et votre consolation ; nous la partageons
» cette peine, et plutôt au ciel que notre tristesse
» diminuât le poids de vos ennuis ! Mais non ,
» chacun sa part dans ce monde ; cependant ,
» dans ce moment, ô notre très-chère mère ,
» la vôtre est plus forte que la nôtre ; aussi ,
» nous nous joignons à notre bon frère pour
» faire de notre côté tout ce qui sera possible ,
» afin de nous consoler et soulager tous ensemble.
» Pour le moment , recevez ce petit gage
» de notre bonne volonté ; il est composé de
» la moitié de dix francs (5 fr.) de François ,
» et de dix francs de moi ; ce n'est là qu'une
» chose matérielle et bien petite, mais nous ne
» tarderons pas de la renouveler quand nous
» aurons fini chacun un ouvrage entrepris. Voilà
» pour remédier à quelques maux , aux besoins
» matériels ; mais pour ceux du cœur , que ferons-
» nous ? Nous chercherons d'abord dans les sentiments
» religieux les consolations qu'ils procurent. Le
» lendemain de la lettre fatale, nous
» avons fait dire une messe pour notre chère
» sœur , et le dix-neuf de ce mois , à pareil
» jour, nous en ferons dire une autre à laquelle
» nous serons tous réunis en esprit.

• Pussions-nous ensuite réaliser le plus tôt possible ce que nous espérons , c'est-à-dire de nous
» voir réunis de corps et de cœur pour nous
» faire supporter les maux dont nous sommes
» affligés dans notre famille ! Enfin espérons que

» le bon Dieu nous fera passer quelques jours plus
» heureux, malgré l'éloignement et le manque de
» moyens.... Sa miséricorde est grande, et elle fait
» venir souvent du côté où on ne s'y attend pas
» ce qui nous délivre et nous soulage.... Voilà ce
» que nous avons concerté avec mon camarade;
» ensuite Dieu fera le reste, lui qui est le principe
» de toutes nos démarches et de toutes nos bonnes
» pensées. Quant à vous, notre chère mère, con-
» solez-vous par cette pensée, la seule qui me
« semble la plus vraie et la plus capable de nous
» soulager ici-bas; savoir que notre bonne sœur,
» étant morte dans les souffrances, est morte en
» martyre, et par conséquent est dans le ciel, qui
» prie pour vous et pour nous.

» Cette vie est courte et semée de tribulations,
» Dieu la retire à ceux qu'il lui plaît; sa vo-
» lonté est toujours sainte et notre soumission
» toujours un devoir.

» Nous ne doutons pas de cette résignation
» dans notre bonne mère; mais nous savons que
» le sentiment naturel doit avoir son cours. La
» Mère de Dieu et de tous les chrétiens ne fut
» pas inaccessible aux douleurs, à plus forte rai-
» son nous qui sommes éloignés de sa sainteté.

» Consolons-nous tous, dirai-je aussi à notre
» bon frère et à tous ceux qui sont affligés avec
» nous; voici la semaine où le modèle des souf-
» frances a été présenté à tous les hommes dans
» notre Seigneur, pour les racheter et les déli-
» vrer, même ici-bas de tous les maux, ou les
» diminuer par le mérite de la patience et par la
» grâce d'obtenir les biens éternels, dont la croyance
» est plus capable de consoler celui qui souffre
» dans ses affections, que tous les moyens que
» les hommes pourraient nous donner. Le modèle
» de la résignation à suivre autant qu'il est pos-

» sible à notre faible nature , est présenté dans
» la sainte Vierge , debout aux pieds de la Croix.
» Moi Auguste , je connais la dévotion de ma
» mère pour la sainte Vierge ; c'est pourquoi j'es-
» père qu'elle nous protégera dans notre affliction ;
» jamais je n'oublie le soir et le matin de la prier
» pour ma mère , et j'espère bien qu'elle nous
» réunira à notre bonne mère , notre beau-frère ,
» belle-sœur , neveux et nièces.

» Recevez notre bonne volonté en tous con-
» seils , moyens , désirs , et soyons unis dans nos
» peines , comme nous le serons pour toujours ,
» quand il plaira au Seigneur de nous rendre plus
» heureux.

» Agréez donc , ma mère , les sentiments de
» vos fils qui sont de tout cœur.

AUGUSTE et FRANÇOIS.

Avouons qu'il est aussi consolant que rare de rencontrer de tels sentiments et de semblables expressions dans de jeunes ouvriers abandonnés et livrés à eux-mêmes au sein de la capitale , et admirons ici le pouvoir des sentiments religieux inspirés dans l'enfance par les soins maternels.

La pauvre mère reçut ce touchant message auprès de son fils aîné qui , bien que déjà père d'une nombreuse famille , et en proie lui-même aux rigueurs de la misère , s'était empressé de recueillir sa mère isolée et de partager avec elle le pain souvent déjà insuffisant pour sa famille. Ils mouillèrent de leurs larmes cette lettre , touchante expression de la douleur fraternelle , et éprouvèrent encore le pouvoir de la religion et de l'union des cœurs , pour adoucir les plus rudes épreuves. Plus d'une fois encore , ces faibles tributs de modestes épar-

gnes furent adressés à la pauvre mère et offrirent à son cœur un soulagement plus précieux encore que celui qu'elles apportaient à sa misère.

LE CHOLÉRA A MARSEILLE.

A l'époque la plus désastreuse du choléra à Marseille, où les habitations se vidaient tous les jours par la désertion ou la mort, et où les quartiers, naguères les plus populeux, offraient tout à coup l'aspect d'une triste solitude; tandis que la foule rassemblée jadis pour les affaires s'était écoulée, la charité avait su conserver son empressement et son activité accoutumée. Là où le danger croissait, son poste devenait plus fixe, ses fonctions plus chères et plus sacrées.

Ce jour-là, le char funèbre qui recueillait les victimes du fléau s'avancait plus péniblement; elles avaient été plus nombreuses qu'on ne l'avait prévu; les mercenaires, chargés de l'enlèvement, se trouvant fatigués de leur charge, commençaient à s'emporter et fesaient déjà acheter cher l'horrible faveur d'entasser sur ces cadavres un corps de plus.

Arrivés devant une maison silencieuse, un voisin indiqua une nouvelle victime du fléau. C'était une malheureuse mère dont les derniers moments ne furent point adoucis par les soins de la piété filiale, puisque son unique fille gisait morte aussi dans un autre appartement, attendant pour unique faveur d'être réunie dans la même tombe.

Dans leur brusque précipitation, les porteurs se saisissent du corps de la mère et ils s'éloignaient

déjà avec le char, tandis qu'on réclamait en vain le même service pour la fille. Le vigilant et zélé ministre du Seigneur M. l'abbé C... qui a donné à cette époque des preuves si remarquables de dévouement, se trouvant dans ce moment sur les lieux, n'hésite plus un instant et s'élance dans la maison, charge sur ses épaules le cadavre de la malheureuse fille, redescend dans la rue avec la rapidité de l'éclair, et par son courageux dévouement, ainsi que par ses instances, obtient pour la fille une place à côté de la mère.

Un autre jour, ce vénérable prêtre se rendait avec son exactitude accoutumée pour accompagner au cimetière une victime du cruel fléau. Arrivé à la demeure du mort, il se trouva seul; les parents, les amis, avaient abandonné le cadavre, et ceux que leur charge obligeait à le transporter ne s'étaient point rendus à leur poste.

Le ministre de Dieu, dont les moments étaient si précieux dans les jours de désastre, les voyait avec peine s'écouler. Au bout de quelques instants, n'apercevant venir personne, il s'adresse à un porteur qui seul s'était rendu à son poste. « Mon ami, lui dit-il, nous sommes assez forts pour transporter à nous deux ce malheureux jusqu'au cimetière. » En disant ces mots, il saisit d'un côté la bière avec ses deux mains, tandis que l'autre, entraîné par cet exemple, en fait autant. Ils avancent ainsi d'un pas encore rapide vers le cimetière. Cependant, arrivés sur le cours, d'autres porteurs, honteux de voir le ministre du Seigneur revêtu de ses ornements, remplir une fonction qu'ils avaient abandonnée, vinrent le remplacer et se promirent sans doute plus d'exactitude à leur emploi pour l'avenir.

Ces traits peuvent donner une idée de la manière dont ce prêtre charitable sut remplir ses

devoirs dans des circonstances aussi difficiles ; mais combien d'autres plus frappants encore n'aurions-nous pas pu rapporter , si la modestie ne livrait pas si difficilement ses secrets , et ne nous forçait à respecter les voiles dont elle s'enveloppe ! Si nous n'avons pu obtenir de divulguer tant d'actions héroïques , nous pouvons affirmer du moins qu'elles ont été nombreuses à ces époques désastreuses ; et le Dieu qui doit les récompenser , se plaira aussi un jour sans doute à les manifester pour sa gloire.

LA GOELETTE LES SIX SŒURS.

Il était nuit ; le ciel était serein ; la mer était calme ; et la goëlette *Les six sœurs* , partie récemment des Séchelles (Indes orientales) , voguait rapidement vers l'île de France.

Vingt-huit personnes étaient à bord : tout semblait leur promettre une traversée heureuse ; l'air était balsamique et pur ; le chant des matelots se mariait doucement au bruit des vagues ; et le capitaine , tranquillement assis , devisait avec quelques passagers du pays natal.

A quelques pas d'eux , tout à coup un cri de terreur est parti du milieu des ombres , une flamme brillante a jailli : le feu , par une imprudence inexplicable venait de prendre à la goëlette , et l'incendie se propageait avec une rapidité terrifiante. Tout ce que l'énergie humaine a de plus actif et de plus puissant est mis en œuvre à l'instant même pour combattre l'affreux danger ; hélas ! inutiles efforts ! le vent venait de s'élever , l'horizon

s'était obscurci, l'embrasement s'étendait vainqueur; la flamme monte, grossit, serpente, glisse, roule, et bientôt en cercle de feu enveloppe le bâtiment; il brûle, il s'enfonce, il n'est plus.

C'était en avril 1819, aux jours variables du printemps. Un petit canot échappé aux ravages de l'incendie avait seul offert un dernier moyen de salut à l'équipage des *Six sœurs*; les passagers s'y étaient précipités en désordre, ils s'y entassaient pêle-mêle. O nouveau malheur! ils s'aperçoivent que, dans leur embarcation trop petite pour les contenir tous, il ne restait plus assez de place au pilote pour agir et les arracher au naufrage, s'il s'élevait la moindre tempête; et déjà les flots mugissaient, et déjà grondait le tonnerre.

C'en est fait! le canot trop plein, que nul bras ne peut diriger, va disparaître sous les vagues. Le capitaine et ses marins délibèrent à la hâte sur le parti à prendre; quelques victimes sont nécessaires au salut général; il faut débarasser l'embarcation des individus qui la surchargent; deux périront pour commencer; puis, s'il en faut plus, on verra. Mais qui sacrifier? qui choisir?

Deux nègres esclaves prodiguaient les soins les plus touchants à M^{me} Malfit leur maîtresse qui, mourante au fond du canot, tendait les bras à son enfant qu'une nourrice allaitait près d'elle. Les regards du capitaine et des matelots se tournent vers les noires figures: le choix des deux victimes est fait; mais comment jeter impunément à la mer ces vigoureux enfants du Sénégal, dont le corps pesant et la force athlétique opposeraient la plus énergique résistance à des volontés homicides.

Point de doute, ils se débattraient, et une

pareille lutte, au milieu d'un frêle bateau qui, au moindre mouvement, peut être submergé, ne tarderait pas à le livrer aux abîmes de l'onde. L'orage redoublait de violence; il n'est point de moments à perdre, une nouvelle décision est prise. Le capitaine, le sang glacé dans les veines, se couvre le visage de ses mains; les femmes et l'enfant périront : un nègre avait oui la sentence, il frappe sur l'épaule de son frère de couleur; il échange à voix basse avec lui quelques paroles vives et brèves; puis s'adressant à M^{me} Malfit :

« Lui et moi, dit-il, faire place, maîtresse; à nous revoir patrie! » Il se tourne vers le capitaine et continue d'un ton solennel : « Jure à moi de sauver maîtresse; et nous, tout de suite à la mer ! »

— « Oh ! répond le chef attendri, je le jure, et devant Dieu lui-même... »

— Non, répondit M^{me} Malfit, que ces mots venaient d'éclairer, non, je n'accepte point ce dévouement admirable; mes nègres sont jeunes et braves; leur force peut vous secourir; mais moi!... inutile et à charge ! C'est à moi, Messieurs, à mourir, veuve... je m'offre, je suis prête, une prière seulement : que mon enfant du moins soit sauvé ! qu'il soit le vôtre, capitaine ! » La pauvre mère tout en larmes, arrachant son fils au sein de la nourrice, l'élevait en ce moment dans ses bras, et à la lueur des éclairs, le présentait au chef du navire. Ah ! passagers et matelots, tous adoptaient l'enfant de la veuve.

» Pauvre petit, nous l'embrasser ! s'écrient avec transport les deux nègres, en pressant de leur noir visage la blonde chevelure de l'enfant, adieu, petit maître ! à là-haut ! Et du doigt ils montraient le Ciel, puis, aux longs éclats de la

foudre, tous deux s'élancent à la mer, tous deux roulent au fond des gouffres. L'embarcation fut sauvée.

LE VRAI MALHEUR.

Ce titre nous paraît devoir convenir au trait suivant que nous tenons d'un témoin oculaire ; sans doute il est bien des maux sur la terre qui font gémir l'humanité ; son histoire même n'est guère que le tableau de leur variété ; nous devons cependant reconnaître que le privilège de la religion chrétienne est de les adoucir par ses espérances dans la plupart des situations de la vie, et de nous les faire même envisager, par les lumières de la foi, comme de véritables avantages ; mais que dire aussi de ces malheurs qu'elle déclare elle-même irréparables et devant lesquels elle semble devoir cesser d'espérer ? C'était encore avec effroi et une sorte de frémissement qu'après bien des années, un vénérable religieux minime racontait ainsi en chaire ce trait dont il fut le témoin.

« Je vivais, dit-il, depuis plusieurs années, heureux et tranquille parmi mes frères, ayant sous les yeux le tableau de leurs vertus, bien propre à encourager ma faiblesse ; lorsqu'on vint un jour m'avertir qu'un malheureux, à la fleur de son âge, venait d'être enfermé dans un cachot et qu'il était condamné à périr dans peu de jours sur l'échafaud. Apprenant que les secours de la religion ne lui avaient point encore été offerts, je me hâtai de me rendre auprès de lui. Par-

venu au fond de ce triste réduit, j'employai tous mes efforts pour faire naître le repentir dans cette âme endurcie par le crime ; hélas ! tout fut inutile ; une apparente insensibilité ou plutôt peut-être une secrète rage qui, dans son impuissance, cherchait à se déguiser, fermait toutes les avenues de ce cœur.

» Qu'il était déchirant le spectacle de cette victime de la justice humaine, bravant les menaces bien autrement redoutables de la justice divine !

» Tandis que je me préparais à tenter un dernier effort, j'entendis derrière moi le bruit des verroux du cachot, qui précédait le nôtre. Je me retourne en frémissant, croyant voir arriver le bourreau déjà prêt à se saisir de sa victime ; mais ce n'était point encore celui qui devait réclamer la vie du prisonnier, c'était celle qui avait eu le malheur de la lui donner.

» A cette vue, je demeurai immobile et muet ; la mère s'avance chancelante vers le criminel, qu'elle tremble de nommer son fils... Elle prononce cependant encore ce nom si doux, autrefois pour en essayer le pouvoir sur son cœur.

» Après avoir recueilli ce qu'il reste de force à son âme oppressée. « Mon fils, lui dit-elle, c'est donc ici que vous étiez destiné à recevoir, et moi à vous apporter ce dernier adieu maternel ; je devais être condamnée à vous donner en ce moment pour le comble de mon humiliation, ce nom, qui fit jadis l'objet de ma plus douce joie. Aujourd'hui cependant, mon malheur doit se taire encore devant le vôtre, c'est tout dire sans doute.... Je ne viens point du reste accabler d'inutiles reproches des derniers moments si précieux ; je viens vous demander une dernière grâce, l'accomplissement d'un pressant devoir

qui peut encore changer votre destinée et la mienne. Au moment où la justice des hommes réclame votre sang, votre Dieu ne vous demande qu'une larme; elle peut suffire, pour réunir bientôt ces deux existences qu'un horrible glaive levé sur vous, va séparer autrement pour jamais..... »

« Oh mon Dieu ! j'hésite à le rapporter ici ; car il y a des mystères de justice aussi impénétrables que ceux de miséricorde ; ce cœur pétrifié par le crime, demeura sourd à des paroles si déchirantes... La mère infortunée ne put résister davantage à une aussi cruelle indifférence ; elle tomba évanouie aux pieds du misérable, si peu digne d'être son fils, et lorsqu'elle fut rendue chez elle à ses sens et à la raison, tout était consommé, et l'espérance même n'était plus dans son cœur. Voilà bien en effet la dernière limite du malheur ; quelle parole de consolation peut jamais être adressée aux larmes de cette mère ! La consternation et le silence seront à jamais les seules réponses à sa douleur. »

LA CHARITÉ INDUSTRIEUSE.

Le trait suivant est dû au récit du zélé prélat placé aujourd'hui à la tête de la nouvelle église d'Afrique.

Une petite fille de Bordeaux, à peine âgée de neuf ans, appartenant à la classe indigente, avait pris la bonne habitude de venir souvent faire sa prière aux pieds d'une statue de la sainte Vierge, vénérée dans sa paroisse ; son cœur simple

et vertueux avait sans doute puisé dans ces doux entretiens une tendre affection pour cette bonne Mère, qui devait bien se plaire aussi à recevoir les hommages de cette âme innocente.

Une pensée pénible tourmentait cependant le cœur de la jeune fille; elle s'apercevait que cette statue chérie était souvent couverte de riches offrandes, que la piété des fidèles se plaisait à renouveler; il lui semblait alors que seule elle venait solliciter, sans avoir rien à offrir à sa chère protectrice. C'était alors qu'elle sentait toutes les rigueurs de son indigence; qui nous dira tout ce qu'elle fit souffrir à son cœur aimant et généreux, tous les plans qu'il forma pour en triompher? Qui connaîtra surtout le prix qu'eurent ces désirs si purs et si ardents aux yeux de celle qui put les apprécier?...

Un jour pourtant, au retour de sa prière accoutumée, une heureuse idée s'offre tout à coup à son esprit; elle entrevoit enfin l'espoir de soulager ce besoin de reconnaissance que son cœur éprouve si vivement. Rendue chez elle, elle accourt auprès de sa mère et lui dit : « Voudriez-vous bien, ma bonne mère, m'accorder une grâce, me faire un don précieux ? »

— Parle, de quoi s'agit-il, ma fille.

— Je voudrais que vous me fissiez présent d'une des poules de notre basse-cour; j'en aurai un soin tout particulier, et je me chargerai de la nourrir. »

Après quelques légères difficultés, la mère y consentit. La jeune fille fit alors éclater sa joie et sa reconnaissance et parut au comble de ses désirs.

Elle prit en effet, dès ce moment, les soins les plus minutieux de cette poule chérie, qui la paya à son tour par une ponctuelle fécondité. Les œufs recueillis avec soin et serrés à part furent vendus

toutes les semaines ; enfin , lorsque par une longue et constante persévérance , la jeune enfant eut formé de ces petits produits une somme de quarante francs , elle crut pouvoir faire à la bonne vierge un don digne d'elle , et acheta de cet argent deux beaux vases pour orner son autel. Elle se rendit ensuite secrètement à l'église , pour y déposer son offrande.

Un pieux ecclésiastique l'ayant vu à son insu , fut surpris de la valeur du don offert par une fille si pauvre , et en ayant instruit le prélat dont nous tenons aujourd'hui le récit , et qui était à cette époque chargé du catéchisme de la paroisse , celui-ci voulut apprendre par quels moyens cette pauvre fille était parvenue à faire une semblable offrande. Celle-ci raconta alors avec ingénuité le moyen dont elle s'était servi pour se procurer la somme nécessaire. Le prêtre , ravi du zèle industriel de cette jeune enfant , lui donna des éloges mérités ; mais voulant mettre à profit lui-même un pareil exemple , il conçoit à son tour un projet non moins ingénieux ; il veut que cette heureuse invention de la charité ait des résultats bien plus étendus encore.

Il fait exécuter une poule noire , semblable à celle de la jeune fille , et la place ensuite dans le lieu le plus apparent de son appartement , un petit bassin , en forme de nid , déposé tout auprès , attend au lieu d'œufs des offrandes , et comme , parmi le grand nombre de personnes charitables qui venaient visiter le zélé ministre du Seigneur , il n'en était aucune qui ne fut frappée en effet de voir ainsi en évidence un animal qu'on ne pouvait s'attendre à rencontrer là ; chaque question amenait l'histoire de la pauvre fille , et en retour une inévitable aumône pour contribuer à la fécondité de la nouvelle

poule, destinée à des résultats très-importants, et à soutenir des entreprises inspirées par une active charité. On sait, en effet, que c'est à cette ingénieuse idée qu'une bonne œuvre bien connue à Bordeaux, dut ses premières et principales ressources. Quoi de plus propre que cet exemple à nous convaincre que la charité chrétienne est à la portée de tous; le vrai zèle et l'amour de cette vertu trouvent presque toujours des moyens de s'exercer; le plus léger don de l'indigence acquiert ainsi souvent aux yeux de Dieu un prix bien plus élevé que les plus riches offrandes de l'opulence; et le verre d'eau froide est échangé pour la vie éternelle.

LE PRIX DU TEMPS, AU LIT DE LA MORT.

Le trait suivant, qui nous a été raconté par une personne qui en a été témoin, nous fournira une nouvelle preuve des dangers qu'offre non-seulement la résistance, mais de simples délais apportés aux inspirations de la grâce.

Un pauvre cultivateur, père de huit enfants, vivait auprès de la petite ville de Salon (en Provence), soutenant sa famille par un travail assidu. Un jour, conduisant seul sa charrette dans un lieu isolé, il en est tout à coup renversé par une forte secousse qui le surprit. Ne pouvant arrêter son cheval, la roue lui passe sur le milieu du corps et le laisse presque mourant sur la place.

Au bout de quelque temps, des passants l'ayant trouvé dans cette cruelle situation le soulevèrent et le transportèrent à l'hôpital de la ville voisine.

La femme instruite bientôt du cruel accident qui vient de frapper son mari , vole auprès de lui avec ses enfants ; les horribles souffrances du malheureux paysan et la douleur de sa famille offrirent alors un tableau bien déchirant ; cependant la sœur de l'hospice , après avoir tenté toutes les ressources de l'art pour soulager le malade , s'apercevant combien le danger était imminent , se hâta de prévenir l'aumônier et de préparer elle-même le malheureux père de famille à sa visite.

Celui-ci , docile à la grâce qui parla sans doute en même temps à son cœur , accepta avec empressement l'offre qui lui fut faite ; et , comprenant sans doute que de l'emploi des courts moments qui lui restaient à vivre , dépendait son sort éternel , il ne voulut plus rien perdre d'un temps si précieux.

La résignation , l'offrande de ses souffrances et de sa vie , furent dès ce moment comme une salutaire préparation à l'aveu de ses fautes , et lorsque le ministre du Seigneur se présenta auprès du mourant , il trouva un cœur docile aux inspirations de la grâce.

Quel changement venait d'opérer en quelques moments dans cet esprit une seule pensée.... Celui qui , quelques heures auparavant , ne connaissait de la vie que les besoins physiques et les soins matériels , qui s'occupait si rarement de cette vie à venir , aujourd'hui , en présence de tous les objets les plus chers de ses affections , n'aspirait déjà plus qu'à la possession de ces biens éternels.

Ces souffrances , si terribles aux yeux de la nature , devenaient déjà pour lui des marques de miséricorde en lui faisant expier dans un si court espace de temps , les fautes de sa vie passée ; voilà du moins le langage qu'il était déjà capable d'en-

tendre et de goûter de la part du ministre de Dieu, qui l'approcha dans ses derniers moments. Aussi le jugea-t-il bientôt disposé à recevoir les derniers sacrements, et ne voulut-il pas différer davantage de lui accorder cette précieuse consolation.

Les assistants et sa famille elle-même, sentirent aussi l'adoucissement que les sentiments de courage et de résignation du mourant apportaient à ce moment si déchirant pour la nature. Nous avons lieu d'espérer que ce touchant exemple n'aura point été perdu pour eux, et qu'en voyant les merveilleuses consolations que la religion peut nous faire goûter à la mort, ils auront appris à l'apprécier durant la vie.

Vis-à-vis du lit de celui qui venait d'expirer dans de si beaux sentiments, se trouvait un vieillard dangereusement malade depuis longtemps; l'aumônier profitant des exemples de foi et de résignation que venait de donner le père de famille, pressa plus vivement celui-ci de la suivre et de ne pas différer davantage de mettre ordre à sa conscience; mais ce cœur, moins docile à la voix de la grâce, sans refuser obstinément, ajoutait toujours de nouveaux délais. Le ministre du Seigneur n'en pouvait obtenir d'autre réponse que celle-ci : « Dans quelques jours nous verrons; il n'y a rien qui presse pour le moment.... »

Voyant cependant que ce malheureux vieillard se faisait illusion, et que le danger de sa position devenait imminent, le saint prêtre fit une dernière tentative le jour de la mort de son voisin de lit.

« Vous le voyez, lui dit-il, dans quelques heures, cet homme dans la force et la vigueur de l'âge, est devenu la victime de la mort, mais il n'a perdu aucun des moments que Dieu lui a accordés pour se repentir, et je ne puis douter qu'il n'ait reçu la rémission de ses fautes. Quels regrets immenses et

superflus , s'il avait seulement différé de quelques heures d'écouter les inspirations de la grâce !... Pour vous , mon cher frère , voilà déjà bien des jours écoulés , quelle serait votre excuse si , en ajoutant toujours de nouveaux délais , Dieu ne vous accordait plus ce temps sur lequel vous comptez si imprudemment ?

— Oh ! pour moi , il n'y a rien encore de pressant , vous dis-je , je ne suis point si mal que vous le pensez ; cependant , puisque vous insistez encore ; eh bien ! demain , nous nous occuperons de cela , mais ne m'en parlez plus aujourd'hui , je vous prie ; à demain.

— Dieu vous l'accorde , mon frère , ce jour si nécessaire ; ni vous , ni moi ne pouvons le promettre... »

Mais le malade , tournant déjà le dos au prêtre , n'entendit plus peut-être ces dernières paroles.

Celui-ci , consterné , se retire alors lentement et va porter ailleurs les secours de son ministère ; il eût voulu , au prix de sa propre vie , pouvoir assurer au malade encore ce temps si nécessaire.

Au bout de quelques heures cependant , un surcroît d'agitation et de mal-aise se manifeste sur le visage du vieillard ; la vigilante sœur s'en aperçoit , s'approche ; et croyant reconnaître quelques symptômes d'égarement dans l'esprit du malade , elle se hâte d'aller à la recherche de l'aumônier pour l'amener auprès de lui dans ce moment critique ; mais de pressantes fonctions l'occupent au dehors ; on court le chercher ; la funeste crise fait pendant ce temps de rapides progrès ; le délire s'empare du vieillard , il laisse échapper de temps à autre ces paroles : « Demain , demain !... »

L'aumônier , instruit enfin de l'état du malade , accourt auprès de lui et s'approche , l'interroge

en mille manières, mais sans pouvoir jamais se faire reconnaître, sans pouvoir ramener un instant la raison égarée du vieillard ; il ne put, lui aussi, recueillir que ces désolantes paroles toujours plus fréquemment répétées : « Demain ! demain ! demain !..... »

Elles prirent toujours un accent de désespoir plus prononcé, en se prolongeant jusqu'au dernier souffle du moribond. C'est qu'en effet ce lendemain ne devait point apporter le pardon offert jusque-là avec tant de longanimité.

LE PAUVRE VOYAGEUR.

PAR une brûlante journée de juillet, un malheureux voyageur que la misère forçait à faire à pied le long trajet qu'il avait entrepris, sans autre secours que celui de la charité publique, était venu prendre quelques moments de repos sur un banc de pierre adossé à une maison de campagne.

L'ombre hospitalière du mur et l'appui de ce siège rustique, était l'unique soulagement qu'il eût réclamé encore, lorsque la fille du propriétaire l'ayant aperçu s'avança et lui proposa de remplir sa gourde d'eau fraîche et de vin. Il accepte avec reconnaissance, paraissant surtout sensible à l'expression de bienveillance qui accompagnait cette offre.

Sous les vêtements en lambeaux qui le couvraient, une physionomie noble et des manières polies annonçaient qu'il était d'une classe bien

différente des mendiants ordinaires. La charitable demoiselle, frappée de cet aspect qui semblait indiquer des malheurs cachés, hasarda quelques questions. La manière dont il y répondit la convainquit que ses conjectures étaient fondées.

Elle s'aperçut même que la raison du malheureux avait ressenti quelques atteintes de ses cruelles infortunes. Un volumineux rouleau de manuscrits pendait attaché à sa ceinture. Lui ayant demandé ce que contenaient ces papiers, il répondit que c'était là le récit de sa vie et de ses malheurs qu'il avait écrit lui-même. Il paraissait y attacher un prix extrême, et comme il se hâta d'ouvrir ce rouleau avec une sorte de complaisance, la bonne demoiselle devina facilement le désir qu'il éprouvait de lui en donner connaissance et le pria elle-même, pour le mettre à son aise, de lui en lire quelques passages.

Il aurait fallu voir l'expression de bonheur qui se peignit tout à coup sur les traits du pauvre étranger si marri de ses infortunes, dont la tête exaltée avait trouvé une vraie jouissance à les retracer, et qui dans ce moment en éprouvait une nouvelle, en y associant le premier cœur peut-être qui eût paru y compatir..... Le feu, on pourrait dire l'enthousiasme, avec lequel il entreprit cette lecture, attestait bien toutes ces impressions. Le style incohérent, mais plein d'images et de figures souvent outrées, indiquait une imagination malade, qui laissait pourtant apercevoir quelques traces d'un talent primitif, égaré par de trop douloureuses émotions. Qu'elle était différente en effet, la destinée de ce malheureux, de celle qu'il s'était promise dans sa jeunesse !.... Car voici ce que nous avons pu recueillir de ces mémoires, souvent rédigés avec si peu de suite et de clarté.

« Né dans les environs de Marmande, de parents peu fortunés, sa mère parvint à force de travail et d'industrie à fournir aux frais de son éducation et à le faire entrer dans le séminaire d'Angoulême. Il était au moment de terminer son cours de philosophie, lorsqu'il perdit cette tendre mère qui succomba en peu de jours à une cruelle maladie; en même temps les troubles qui survinrent à Angoulême, il y a dix ans, ayant amené la dispersion du séminaire, le jeune élève se trouva sans asile et sans ressource; ne sachant comment soutenir son existence, il se vit réduit à colporter quelques marchandises qu'il se procura avec le peu d'argent qu'il pût recueillir de l'héritage de sa mère; mais les coups terribles que le malheur venait de lui porter, joints à de nouvelles infortunes de sa vie errante, altérèrent sans doute un peu sa raison; aussi le fil de ses aventures était-il souvent bien difficile à suivre dans un récit trop diffus et sans ordre. Les adieux et les expressions de regret adressées à ses condisciples qui, plus heureux que lui, purent entrer dans la sainte carrière du sacerdoce, revenaient à chaque instant, c'était là comme le sentiment dominant de ces lamentations quelquefois déchirantes.

» On y retrouvait le souvenir d'un état jadis heureux que cet infortuné jeune homme voyait perdu pour lui sans retour; cependant les sentiments, je pourrais dire l'exaltation religieuse qui animait ses écrits, le soutenait au milieu de ses malheurs; intimement convaincu que la Providence ne l'abandonnerait jamais, reconnaissant même des marques de protection qu'il en avait reçues dans des circonstances critiques et périlleuses, il nous répéta souvent que la religion le consolait puissamment et avait toujours été le principal soutien de son existence, qu'il ne se plaignait point de

son sort en le considérant sous le point de vue de la volonté de Dieu ; que le pain de chaque jour ne lui avait jamais manqué, et que, s'il pouvait un jour publier le récit de ses aventures, elles offriraient encore au milieu de tant d'épreuves un éclatant témoignage de la miséricorde divine à son égard, et pourraient contribuer à en faire bénir l'auteur.

» L'impression de ses mémoires, tel était le rêve de son esprit et tout son espoir. Nous le laissâmes dans cette innocente illusion qui soutenait encore ses forces physiques et morales ; et, après lui avoir accordé quelques petits secours, nous ajoutâmes qu'il avait bien raison en effet de conserver parmi ses épreuves une confiance sans borne dans la Providence, et d'accepter tout avec reconnaissance de sa main, puisque les privations et les souffrances qu'il endurait pouvaient par sa soumission acquérir un prix infini et devenir un jour le principe d'un bonheur sans terme.

Il parut comprendre et goûter parfaitement ce langage ; on voyait que la foi avait conservé tout son empire sur cette âme simple, et l'on ne pouvait s'empêcher d'en admirer le pouvoir consolateur.

Ayant poursuivi encore quelque temps tout seul la lecture de son cher manuscrit, après que nous nous fûmes écartés ; il le replia soigneusement et reprit tranquillement la route avec l'expression je ne dirai pas seulement de résignation, mais d'une sorte de joie et de véritable satisfaction.

DANGER DE LA DÉSOBÉISSANCE.

SUR le soir d'un beau jour d'été de l'année 1835, les joyeux élèves d'un pensionnat des environs de Lyon poursuivaient sous la conduite de leur maître leur promenade le long des bords de la Saône; arrivés dans un lieu agréable et qui semblait inviter à prendre du repos, on permit une station, mais avec la recommandation expresse de ne point se baigner en entier, et de se borner absolument à quelques bains de jambes sur le bord de la rivière, sans s'avancer aucunement au delà de la limite prescrite; la profondeur de la rivière n'étant point connue dans les parties avoisinantes.

Les ordres furent d'abord respectés; la surveillance d'ailleurs était difficile à tromper. Rassuré plus tard par l'exactitude avec laquelle l'injonction avait été suivie, le maître donna quelque relâche à sa vigilance. Aussitôt un de nos jeunes étourdis, qui s'impatiait déjà de la consigne; et par suite d'un malheureux penchant d'indocilité, dégoûté du plaisir permis, désirait ardemment se plonger dans l'eau en entier, se dépouille en un instant de ses vêtements; et, malgré les remontrances des plus sages, il s'avance dans la rivière, s'applaudissant de sa hardiesse et de son courage; mais bientôt le sable mouvant se dérochant sous ses pieds, il s'enfonce et disparaît avec rapidité sous l'eau: des cris se font entendre aussitôt de toute part, ses efforts le ramènent quelquefois au-dessus de l'eau; mais ne sachant presque pas nager, il lutte péniblement; cependant un de ses camarades, quoique bien jeune encore, ne peut résister à ce spectacle: il s'élance pour sauver son ami, il

le saisit par les cheveux en plongeant , et le ramène à la surface de l'eau ; mais un tourbillon ne lui permet point de se rapprocher du bord aussi promptement qu'il le voulait.

Deux fois il est ramené vers ce lieu fatal , d'où il serait si pressant pour lui et son précieux fardeau de pouvoir se dégager. Ses jeunes efforts ont déjà de la peine à soutenir le poids de son ami qui ne peut plus s'aider lui-même ; il faudrait un secours , un petit appui de plus , et ses forces au contraire s'épuisent à chaque instant. Son ami qui s'en aperçoit , craignant d'être abandonné , passe le bras autour du cou de son libérateur : celui-ci s'efforce en vain de le faire désister d'une position qui le gêne encore davantage. Le maître accouru au cri des enfants , et témoin de cette scène déchirante , renouvelle cependant la défense , pour empêcher de nouvelles victimes. Il s'avance lui-même à une petite distance dans la rivière , tendant sa canne à la main de l'enfant qui apparaissait encore au-dessus de l'eau ; ce nouvel espoir semble ranimer ses efforts , mais ils sont encore impuissants pour franchir le léger espace qui le sépare de cet appui protecteur , et il disparaît au bout de quelques instants , entraîné au fond du gouffre par le corps de son compagnon : cette fois ce fut pour toujours...

Cependant quelques minutes après arrivent des pêcheurs avec leurs barques ; attirés par les cris de la multitude , à l'aide de longues perches , ils amènent à la surface de l'eau les corps des deux enfants encore étroitement unis ; mais il n'était plus temps , ils avaient cessé de vivre , l'un victime de sa désobéissance , l'autre de son dévouement. Déposés tous deux sur le gazon , tous les moyens furent inutilement tentés pour les rappeler à la vie ; ils demeurèrent ainsi exposés aux regards

attristés de leurs camarades qui puisèrent sans doute une leçon efficace dans ce double exemple d'une mort semblable en apparence, et pourtant si différente. S'il était beau pour l'un d'avoir succombé pour sauver son ami, il était triste et cruel pour l'autre d'avoir été la cause de sa mort, et d'avoir péri lui-même victime de sa désobéissance.

Le lendemain, la cloche du village annonça ce douloureux convoi. Les deux jeunes amis, suivis du cortège de leurs camarades, furent ensemble présentés au saint temple, et déposés à côté l'un de l'autre dans la même tombe.

LA JEUNE MALADE DE 10 ANS.

Mon cher ami,

Je veux vous raconter les derniers instants d'une jeune fille de dix à onze ans, qui, dans cet âge si tendre, où à peine on comprend de la religion ce qu'elle a d'extérieur et de sensible, fut un prodige de résignation à la sainte volonté de Dieu, dans une longue et cruelle maladie.

Voici comment je la connus. La veille d'une grande solennité, mon tribunal était entouré d'un nombre considérable de fidèles qui venaient implorer leur pardon et se mettre en état de s'asseoir le lendemain à la Table sainte. J'aperçus parmi eux une de ces douces physionomies de jeune petite fille, où se peignent en traits si purs la candeur et l'innocence de cet âge.

Quand son tour fut venu, j'allais la renvoyer.
« Ma bonne petite, il ne faut pas venir, vous qui êtes si jeune, lorsque vous voyez tant de monde; je n'ai pas le temps de vous entendre aujourd'hui.

— Mon père, répondit-elle avec ingénuité, il y a juste un mois que je n'ai pas eu le bonheur de me confesser; depuis l'âge de sept ans il m'a été recommandé d'approcher tous les mois du tribunal de la pénitence; je ne voudrais pas y manquer; écoutez-moi; je vous promets que je serai bien sage, et que je ne vous donnerai pas beaucoup de peine. »

Je n'insistai pas. En m'adressant cet ange, Dieu voulait sans doute me donner un moment de consolation dans les fonctions si pénibles que j'exerçais alors. Du reste, je me sentis secrètement attiré vers cette âme pure. J'ai toujours beaucoup aimé les jeunes enfants, à cause de cette innocence baptismale qu'ils n'ont point encore perdue; je me souvins de cette tendre et tout aimable parole du bon maître : *Laissez venir les petits enfants à moi, Sinite parvulos venire ad me.* Je tenais alors sa place, un petit enfant venait à moi. Pouvais-je le renvoyer sans le bénir?

Depuis ce jour Marie G... fut exactement fidèle à sa règle. Tous les mois elle venait recevoir mes conseils et mes encouragements. Elle s'était engagée à être bien sage, et je puis vous assurer que sur ce point elle a été jusqu'à la fin esclave de sa parole. Une modestie angélique, un fond de bon sens et de raison, un goût décidé pour la prière; tout cela me la rendit infiniment chère, et je promis à Dieu dans mon cœur de cultiver avec un soin particulier cette jeune plante qui promettait les fruits les plus abondants.

Elle était déjà mûre pour le ciel. Née avec

une santé délicate, elle éprouvait depuis plusieurs mois de fréquents maux de cœur. Son mal fit des progrès si rapides, qu'elle fut obligée de garder le lit.

Ici commence cette vie de patience et d'humble résignation qui nous a singulièrement édifiés. Marie souffrait beaucoup, des enflures considérables parcouraient l'une après l'autre toutes les parties de son corps. Avec un dégoût presque absolu pour toute espèce d'aliments, elle éprouvait les désirs et les fantaisies assez ordinaires chez les personnes atteintes du même mal, et lorsque ce qu'elle avait le plus désiré lui était offert, elle ne s'en souciait plus, ou ne pouvait le conserver que quelques minutes dans son estomac, si elle essayait de le manger.

Figurez-vous la peine et l'embarras qu'aurait donné à dix ans un enfant ordinaire dans cette situation; mais Marie était au-dessus de son âge; elle avait sans cesse le sourire sur les lèvres, lorsqu'elle venait d'éprouver une crise douloureuse; pour s'en douter, il fallait en avoir été témoin, tant on la voyait tranquille, aimable et contente!

Quand on lui demandait si elle souffrait beaucoup. « Eh bien! répondait-elle, c'est comme Dieu veut; il faut bien souffrir quelque chose pour expier ses péchés. » Pauvre petite! Sans doute elle voulait parler des plaintes légères et des petites vivacités que lui arrachait parfois la violence du mal. Elle en éprouvait aussitôt un regret si vif, qu'elle se désolait jusqu'à ce qu'elle me vît auprès d'elle.

Dans mes fréquentes visites, je lui disais quelquefois : « Marie, n'êtes-vous pas fâchée de mourir?

— Oh! non! bien sûr!

— Et pourquoi, mon enfant? vous êtes si jeune.

— Parce que j'irai vers le bon Dieu ; si je restais encore longtemps sur la terre , peut-être je me perdrais comme tant d'autres.

— Mais est-il bien sûr que vous irez vers le bon Dieu ?

— Comment pourrais-je en douter ? — C'est vous qui me l'avez dit l'autre jour. Vous en souvient-il ?

— A la bonne heure ; mais je puis me tromper. »

Alors elle me regardait avec un sourire naïf et ajoutait : « Mon père , vous voulez sans doute plaisanter. Comment est-il donc possible que vous vous trompiez ? Lorsque vous me dites quelque chose , c'est tout comme si Dieu lui-même me parlait. »

Quelle foi ! C'est cette vertu qui la rendait si heureuse lorsqu'elle me savait auprès d'elle ; elle vénérât Jésus-Christ même dans la personne de son ministre.

Marie , comme toutes les âmes pures , avait une tendre dévotion pour sa bonne patronne , la sainte Vierge. Elle l'aimait tellement , que ses parents et les personnes qui la veillaient , se servaient du nom de cette Vierge pure , pour soulager et distraire la jeune malade dans les moments où elle souffrait avec le plus de violence : « Marie , regarde la sainte Vierge ; elle te soulagera. »

Aussitôt les yeux de la Vierge de dix ans se fixaient affectueusement sur l'image de la Mère de Dieu , qu'elle avait fait placer auprès de son lit ; elle couvrait de baisers une médaille miraculeuse que je lui avais donnée , et qu'elle avait suspendue à son cou.

« Mon père , me disait-elle quelquefois , si je vais au ciel , verrai-je la sainte Vierge ?

— Sans doute , mon enfant.

— Mais je pourrai lui parler ?

— Quand vous voudrez.

— Oh ! murmurait-elle alors , quel bonheur !

Quand sera-ce , mon père ?

— Ma fille , quand vous mourrez.

— Quand est-ce que je mourrai ?

— Dieu le sait , mon enfant. Vous ne voulez que ce que Dieu veut , n'est-ce pas ?

— Oh ! oui , sa sainte volonté.

— En attendant vous serez toujours bien sage ; et que faut-il pour être bien sage dans les maladies ? peut-être ne le savez-vous pas bien ?

— Mon père , vous me l'avez dit il y a quelque temps ; il faut souffrir avec douceur et patience et bien prendre tous les remèdes. Mais il y a certains moments... on dirait que quelqu'un me pousse à l'impatience et à la vivacité... N'est-ce pas le démon qui fait cela.

— Oui , c'est lui-même , ne l'écoutez jamais. »

Marie n'avait pas encore fait sa première communion , ce petit cœur soupirait ardemment après la première visite de son Dieu. Depuis plusieurs mois , je m'appliquai à lui donner l'instruction nécessaire ; nous allions lentement ; les leçons étaient courtes ; je ne voulais pas la fatiguer par de trop longues séances ; mais comme , sur la fin , je craignis que la maladie qui s'aggravait de jour en jour , ne me donnât pas le temps de l'instruire suffisamment sans rendre les leçons plus longues , je cherchais à les multiplier. Dans cette vue , je chargeai une personne pieuse que la jeune malade affectionnait d'aller tous les jours lui apprendre le catéchisme.

Celle-ci regarda cette commission comme un rare privilège et une faveur du ciel : elle s'acquitta si bien de cette bonne œuvre , qu'en peu de temps je jugeai qu'il ne fallait pas différer

davantage, et que ma petite pénitente était en état de recevoir les sacrements.

Je lui annonçai donc que le jeudi après le dimanche du bon Pasteur, elle ferait sa première communion. Quelle nouvelle pour Marie ! sa joie se manifesta par des démonstrations si touchantes, qu'il me fut impossible de retenir mes larmes. Aussitôt elle appela sa mère pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Elle en parlait à toutes les personnes qui venaient la visiter. Elle voulut apprendre par cœur le cantique : *Jésus quitte son trône, pour descendre en mon cœur* ; elle ne cessait de le répéter ; lorsqu'elle était seule dans son appartement, quelquefois arrivé à la porte, je m'arrêtais pour écouter cette voix enfantine qu'animent le sentiment d'une tendre piété, chanter sur le bord du tombeau son hymne d'amour au Dieu de l'innocence. Je ne saurais rendre les émotions que j'éprouvais alors.

Enfin arriva le jour tant désiré ; dès le matin, des personnes pieuses, parentes de Marie, dressèrent un autel dans la chambre de notre jeune malade, en face de son lit. C'était une grande table enveloppée d'une étoffe soyeuse, sur laquelle se dessinait la broderie d'une belle pente d'autel en tulle. Au-dessus s'élevaient de chaque côté deux élégants gradins couverts de linges, et de quatre riches bouquets artificiels. Sur le milieu de l'autel entre les gradins, était un trône élevé qui figurait un tabernacle et qui servait de piédestal à une statue de la Vierge ornée d'un voile blanc et d'une élégante et fraîche couronne de fleurs. Deux grands rideaux de mousseline, dont les extrémités inférieures venaient se rattacher aux côtés de l'autel, couronnaient ces pieuses décorations et formaient par le développement de leurs vastes plis, un petit sanctuaire éblouissant de blancheur.

La jeune malade était en costume blanc ; on avait placé sur sa tête une couronne de fleurs blanches et bleues , emblème d'innocence et de virginité ; sa main droite tenait un cierge orné d'un bouquet de roses.

C'était le jour où l'on portait dans la paroisse la Communion aux infirmes. Tous les ans nous donnions à cette cérémonie la plus grande solennité possible ; et cette année , la circonstance de la première communion de la jeune Marie avait attiré une grande foule.

J'avais chargé quelques personnes de se tenir auprès de Marie , pour l'aider à faire sa préparation à la communion. Au moment où les chants religieux annoncèrent l'approche du très-saint Sacrement , Marie pria ses amis d'entonner son cantique favori : *Jésus quitte son trône pour descendre en mon cœur* ; elle ne cessa de chanter avec elles , jusqu'à ce que l'adorable Sacrement eût été déposé par le prêtre sur l'autel qui l'attendait.

Dès que le ministre sacré eut mis le pied dans la chambre , Marie perdit sa pâleur habituelle ; l'émotion que lui causa cette solennité , l'ardeur d'une tendre piété avaient ramené des roses sur ses joues.

Pendant que le prêtre lui parlait de son bonheur , la jeune vierge , les yeux fixés sur lui , semblait dévorer toutes les paroles qui sortaient de sa bouche. Elle était absorbée par la sainte préoccupation des grandes choses que Dieu allait opérer en elle ; un silence profond régnait dans l'appartement , où se pressait une foule avide de ce ravissant spectacle ; tous les assistants versaient des larmes d'attendrissement ; et , quand le prêtre eut donné le corps du Sauveur à cette âme pure , il fut si ému , qu'à peine il put achever les prières du rituel.

Dès que le saint Sacrement se mit en marche pour se retirer, les cantiques recommencèrent et durèrent longtemps encore; on ne pouvait plus s'arracher de cette chambre, théâtre de tant de merveilles; ce n'était plus une habitation terrestre : l'autel étincelant de lumières, la douce vapeur de l'encens, et surtout la présence d'un ange qui ne faisait plus qu'un avec son Dieu, tout y donnait un avant-goût du Ciel.

Marie fut le sujet de toutes les conversations; les mères proposaient son exemple à leurs enfants; ceux-ci disaient qu'ils voulaient être sages comme elles; chacun éprouvait un nouvel attrait pour la vertu, et plusieurs avouèrent ingénument que la vue de cette cérémonie sainte avait fait plus d'impression sur eux que les discours les plus éloquents.

La jeune malade voulut garder pendant toute la semaine le costume blanc de sa première communion, imitant sans le savoir l'usage de l'ancienne Église, qui faisait porter à ceux qu'on avait baptisés le Samedi-saint la robe blanche du baptême jusqu'après Pâques. N'avait-elle pas reçu un baptême d'amour? Elle voulut aussi qu'on ne dérangeât point l'autel dressé dans sa chambre, afin que sa vue lui rappelât à chaque instant du jour la faveur que si jeune encore elle avait reçue de son Dieu.

Quelques semaines après, en arrivant chez elle, j'aperçus un drap blanc tendu le long du mur. C'est par ce signe qu'on annonce dans la paroisse le trépas de l'innocence.

Je monte rapidement l'escalier; aucun cri de douleur ne se fait entendre : tout est calme, rien n'indique un malheur, me serais-je trompé?... Marie vivrait-elle encore? ... Non, elle était morte. Ses parents étaient là, mais il ne leur venait pas

en pensée de pleurer le départ d'un ange pour le Ciel.

J'entrai dans la chambre mortuaire; jamais je n'avais vu l'image d'un plus doux sommeil : la mort n'avait pas effacé ce léger sourire qui donnait tant de grâce et de douceur à cette physionomie de dix ans. Ses yeux étaient modestement baissés comme lorsqu'elle priait Jésus; sa bouche légèrement entr'ouverte paraissait exhiler encore le dernier soupir.

Je trouvai auprès du lit une personne, celle qui avait rempli auprès de Marie les fonctions de catéchiste; elle la contemplait d'un œil serein en récitant des prières, et de temps à autre trempant un rameau d'olivier dans un vase rempli d'eau bénite, elle faisait des aspersions en forme de croix sur le corps inanimé.

Le lendemain, il y eut foule aux funérailles de la jeune vierge; six jeunes filles en habit blanc portaient le cercueil, la couronne de la première communion était posée sur la tête de Marie, dans ses mains jointes on voyait cette médaille miraculeuse qu'elle aimait à couvrir de ses baisers pendant les douleurs de sa maladie, autour du corps régnait un feston de roses, de lauriers et d'immortelles. C'est dans cet appareil virginal que fut portée à sa demeure dernière celle qui, dans un âge encore si tendre, avait rendu témoignage à la vérité de ces paroles de l'Esprit saint : *Ex ore infantium perfecisti laudem*, Seigneur, vous avez tiré votre gloire de la bouche des enfants.

LE CHRÉTIEN COURAGEUX

M. Bertaud-Du Coin naquit à Lyon vers la fin du siècle dernier. A peine commençait-il à sortir de l'adolescence, que son âme vertueuse et pleine d'un noble courage, trouva bientôt des occasions de les signaler. C'était au moment où Napoléon venait de porter une main hardie sur le souverain pontife, s'efforçant de le faire consentir à ses desseins par les rigueurs de la captivité.

Lyon avait su déjà apprécier les vertus du vénérable pontife; l'affection et le dévouement des cœurs vraiment chrétiens lui étaient à jamais acquis, mais les témoignages qui auraient pu en éclater au dehors, offraient alors bien du danger, en éveillant la susceptibilité de l'empereur qui rencontrait plus de difficulté pour soumettre un vieillard à ses désirs, qu'à conquérir des empires.

La moindre sympathie était en quelque sorte, à cette époque, un crime irrémissible. Dans ces circonstances difficiles, les âmes religieuses gémissaient d'être privées d'entendre la voix du premier pasteur et de voir interrompre tout rapport avec lui. Des questions délicates auraient eu souvent besoin cependant des décisions du chef de l'Eglise; mais aucun n'osait concevoir l'espérance de pouvoir arriver jusqu'à lui; ce fut à cette époque pourtant, que le jeune Bertaud accepta la périlleuse mission d'être porteur auprès du pape d'importantes communications.

Malgré le zèle et la prudente intelligence avec laquelle il s'en acquitta, la vigilante police de Napoléon ne tarda pas à être sur ses traces et à découvrir ses démarches. Il fut pris, et ayant été

conduit à Paris, il fut étroitement enfermé au secret. Sa famille elle-même fut longtemps sans savoir ce qu'il était devenu et sans pouvoir apprendre de ses nouvelles.

Cependant notre jeune captif, loin de s'abandonner à la tristesse et au découragement, éprouvait au fond de son obscur cachot, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, le calme le plus profond et une douce joie, fruits de la paix de sa conscience.

A peine son corps pouvait-il s'étendre dans le réduit étroit où il se trouvait renfermé, à peine un faible rayon de jour y laissait-il pénétrer la clarté nécessaire pour lire le seul livre qu'il eut avec lui, *l'Imitation de Jésus-Christ*; mais cet unique compagnon de sa captivité suffisait pour lui en faire passer avec rapidité les heures, et en adoucir toutes les souffrances. La confiance et le plus entier abandon entre les mains de Dieu étaient le fruit de ses pieuses lectures et le soutenaient dans un calme constant au milieu des plus pressants dangers.

Etant enfin parvenu, après une longue détention, à obtenir sa mise en liberté, le jeune Bertaud retourna dans sa famille, continuant à y suivre ses habitudes religieuses.

Bientôt après, il embrassa le parti des armes et y eut un avancement rapide; dans cette nouvelle carrière, il sut toujours allier les devoirs de la religion avec ceux de son état, et se montrer aussi fervent chrétien que bon militaire. Sa vertu, soutenue par une fermeté toujours égale et sans ostentation, s'attira le respect de ceux même qui étaient loin de l'imiter dans leur conduite.

Il en recueillit une preuve bien remarquable dans une occasion où ses principes religieux lui firent refuser un duel. Ses camarades ne purent

s'empêcher de respecter des motifs dont la sincérité leur était si bien connue et si bien attestée d'ailleurs par toute la conduite du jeune capitaine. Sa réputation d'honneur et de courage n'en souffrit pas la moindre atteinte : « Si c'était tout autre, disait-on, on pourrait le suspecter, mais le capitaine Bertaud, nous le connaissons..... »

Il fut ensuite chargé d'un travail de confiance, qui absorba son temps et qui le força à passer une partie de ses nuits. Ce fut dans les veilles prolongées qu'il contracta le premier germe d'une maladie qui devint plus tard si funeste. Doué d'un tempérament robuste et d'une force d'âme peu commune, il lutta longtemps et en soutint sans se plaindre les premières atteintes. Plus tard cependant, il ressentit des douleurs dans la tête, si violentes, qu'il fut obligé de suspendre toutes ses occupations et de venir chercher du repos dans sa famille; c'est à cette époque où nous le vîmes aussi calme et aussi résigné au milieu des plus cruelles souffrances, qu'il s'était montré jadis actif et zélé pour le bien.

Cette foi et ce courage religieux, qui l'avaient soutenu dans toutes les épreuves de la vie, semblaient briller d'un nouvel éclat à l'approche de sa mort. Celui en effet qui avait su la braver pour l'accomplissement de ses devoirs et la fidélité à ses principes, aurait-il pu la craindre lorsqu'elle venait à lui pour récompenser ses vertus et couronner ses sacrifices ?

Aussi ses derniers moments eurent comme toute sa vie, le privilège d'offrir un modèle de vertus sans tache et en quelque sorte exempt des faiblesses de l'humanité. Ses nombreux amis, en venant à sa dernière heure lui prodiguer les témoignages de leur affection, puisèrent auprès du juste, calme et résigné en présence de la mort,

la force nécessaire pour supporter les travaux de la vie. Les sentiments du héros chrétien, en recevant les derniers secours de la religion, décélèrent cette piété fervente qui avait animé toutes ses actions durant la vie ; en la voyant si puissante encore au milieu de l'épuisement des forces de la nature, qui aurait pu n'en pas apprécier les avantages ?

Les nombreux témoignages d'affection et de regret qui furent donnés à sa mort et qui honnèrent d'une manière si touchante ses funérailles, attestèrent hautement l'empire que la seule vertu peut exercer sur les cœurs, en apparence même les plus indifférents. Dans cette ville si absorbée ordinairement par les affaires, le concours fut immense au convoi du juste. Il eut le droit de ne point passer inaperçu et d'exciter un intérêt que la gloire elle-même peut rarement obtenir.

LA BERGÈRE DU TYROL.

UNE lettre écrite du Tyrol rapporte le trait suivant. « Toutes les conversations ne roulent plus ici que sur l'admirable conduite que vient de tenir une jeune bergère des environs d'Innspruck.

Marie gardait son troupeau sur le penchant d'une vallée, que longe la route d'Innspruck à Milan, et chantait un cantique en l'honneur de sa sainte patronne. L'un des directeurs du grand théâtre de Milan, qui passait en ce moment sur la route, n'eut pas plus tôt entendu la voix de

la jeune Tyrolienne, qu'il descendit aussitôt de sa voiture; et accompagné d'une dame, s'avança vers un champ de genêts pour entendre de plus près.

Son enchantement fut porté à son comble; jamais sur son théâtre ne s'était fait entendre une voix si suave et si étendue tout à la fois. Le directeur, voyant tout ce que l'art pouvait faire de cette voix que la nature avait déjà enrichie de tant de charmes, s'avança vers la jeune fille, et lui demanda son nom et celui de sa mère, qu'elle s'empressa de lui donner.

« Voulez-vous me conduire vers votre mère? lui dit-il.

— Et mon troupeau, qui le gardera, Monsieur?

— Abandonnez aux loups votre troupeau, lui dit l'étranger, je vous le paierai cent fois, mille fois.

— Que voulez-vous donc à ma mère, continua Marie qui commençait à s'effrayer?

— La retirer de sa misère en vous mettant vous-même sur la route de la fortune, en vous faisant la première cantatrice du théâtre de Milan.

— Peut-on faire son salut sur votre théâtre?

— Je ne le crois pas; car j'ai toujours entendu dire qu'on s'y perd en damnant les autres.

— Ne comptez pas sur moi, mon brave monsieur; je crois que le bon Dieu et ma sainte patronne me donneront le courage de préférer le salut de mon âme à tout ce que vous pourriez me promettre. »

Le directeur, voyant bien qu'il n'avait rien à gagner auprès de la jeune fille, se rendit au hameau de la mère, et n'eut pas de peine à faire agréer ses propositions.

Le traité était comme conclu, quand Marie

revint des champs. Ni les vives sollicitations de sa mère, ni les magnifiques promesses du directeur ne purent lui arracher un consentement formel ; mais sa résistance n'était pas cependant tellement ferme qu'on ne pût espérer de la vaincre : on lui donna la nuit pour faire ses réflexions. Le brillant avenir qu'on avait déroulé sous les yeux de Marie fut ce qui l'occupa d'abord. Elle ne songeait pas aux diamants qui devaient rehausser sa beauté, à la gloire qui l'attendait ; mais elle pensait que sa vieille mère ne serait plus réduite aux pénibles fatigues des champs.

« Si je refuse, c'est donc ma pauvre mère que je condamne à la misère.... Mais si j'accepte, à quoi me condamné-je moi-même ? se dit-elle en regardant son crucifix. » La lutte dut être bien grande ! Ici la piété filiale, là le sentiment du devoir ; et puis sa mère ordonne, est-ce ici le cas d'obéir à Dieu avant tout ?

Marie passa toute cette nuit à prier, à demander à Dieu, à son bon ange, à sa patronne, à sa propre conscience : et chacune de ces réponses fut : « Ne consens pas ! »

Elle ne voulut donc pas résister davantage à chacune de ces inspirations, et fermement décidée à s'y conformer, elle ne s'occupa plus qu'à chercher des moyens de rendre inutiles les violences, qu'on ne manquerait pas sans doute de lui faire.

La mère, en effet, voyant que les réflexions de la nuit n'avaient servi qu'à rendre sa fille inébranlable dans sa résolution, lui déclara que, bien déterminée elle-même à faire usage de toute son autorité, elle ne lui donnait qu'une heure pour faire tous ses préparatifs de départ, et que, cette heure passée, elle saurait bien obtenir

par la force ce qu'elle avait inutilement espéré de son obéissance.

« Ma mère, lui répondit Marie qui trouvait dans le bon témoignage de sa conscience la force de vaincre son émotion, tous les autres sacrifices que vous pourrez me demander me seront chers, et je vous les ferai avec une joie aussi grande que l'amour que j'ai pour vous; mais je ne puis vous sacrifier mon éternité, et j'espère que Dieu me pardonnera ma désobéissance, dont ses préceptes me font une nécessité.

— Retire-toi, lui dit la mère qui ne pouvait plus contenir sa colère, ne me force pas à abrégier encore ce délai que je t'ai donné pour te préparer à partir. »

Marie passa dans une pièce voisine, et ce fut là qu'elle accomplit la résolution qu'elle avait prise la nuit.

Ayant souvent entendu dire que la perte des dents incisives change entièrement la voix, en lui faisant perdre une partie de sa force et de sa douceur, elle s'approche d'une fenêtre et se brise deux de ses dents contre l'angle de la pierre. Quand elle revint vers sa mère, elle paraissait plutôt heureuse que souffrante, et celle-ci put croire un moment que sa fille venait enfin de changer de détermination; mais l'oreille du directeur avait déjà trouvé dans sa voix un changement que ses yeux expliquèrent bientôt, et pénétré d'admiration pour ce courage magnanime, il renonce à son projet, et exhorte la mère à ne pas persécuter une fille si digne de son affection et de son estime.

LES DEUX ORPHELINES.

DES malheurs affreux avaient accablé une pauvre famille. Le père, seul soutien de deux petites filles, venait de périr misérablement, et ses deux enfants furent trouvés dans un misérable galetas d'un huitième étage, rue Mauconseil.

Il était temps qu'on vînt au secours de ces enfants; il y avait plus de quarante-huit heures qu'ils demandaient du pain sans en recevoir; ils étaient presque nus et grelottaient sur quelques brins de paille. Ce fut à qui subviendrait à leurs premiers besoins; on réfléchit ensuite à ce que l'on ferait d'eux.

Une des personnes qui se trouvaient là avait ouï parler de l'établissement fondé par M. Desgenettes; elle se chargea d'y conduire l'aînée qui fondait en larmes, en se voyant séparer de sa sœur; celle-ci, d'un trop bas âge pour pouvoir être admise à la maison de la Providence, fut menée à celle des enfants trouvés.

La supérieure n'avait point parlé à M. Desgenettes de l'admission de la petite Louise. Quelques jours après, arrivait celui de sa fête, et l'on peut concevoir avec quelle effusion de cœur elle lui était souhaitée, dans une maison où il était béni à chaque heure et par chaque bouche.

Louise se présente à lui, et lui offre, comme chacune de ses compagnes, un bouquet de fleurs. « Qui es-tu, mon enfant, lui dit M. Desgenettes en la prenant sur ses genoux? je ne t'ai point encore vue ici.

— Vous êtes mon père, lui répond-elle, et

voici ma mère, continue-t-elle en montrant la supérieure. »

Celle-ci raconte brièvement l'infortune de cette enfant, et fait aussi brièvement mention de sa sœur; ce qui fit pleurer Louise. « Tu lui es donc bien attachée, dit M. Desgenettes ? »

— Je pense toujours à elle, répondit Louise, et si je pouvais lui faire passer la moitié du pain qu'on me donne ici, je serais bien heureuse. »

Louise devint en peu de temps l'amour de ses supérieures et de ses compagnes. Sa piété, nourrie par de si touchants exemples, en donna de plus touchants encore.

Elle avait onze ans lorsqu'elle fit sa première communion, et le lendemain de ce beau jour, elle fut attaquée par une fièvre aiguë, qui fit de si rapides progrès, que la bonté de Dieu fut le seul médecin, en qui on pût avoir de l'espérance. La sœur Madeleine ne quittait point l'intéressante malade, qui souffrait avec un calme céleste.

Lorsqu'elle eut reçu les sacrements des mourants, bien persuadée qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre, elle dit à celle-ci : « Oh ! que je suis heureuse ! que je suis heureuse ! »

— Sans doute, répondit la supérieure, vous l'êtes de vous être soumise à la volonté de Dieu, et il vous récompensera de cette soumission, s'il a résolu de vous appeler à lui.

— J'espère qu'il me rendra habitante du Ciel, poursuivit Louise, et j'ai le cœur trop en paix, pour ne pas avoir cette confiance; mais, ma mère, ce n'est pas l'unique cause de la joie que j'éprouve : je n'ai jamais jusqu'ici osé vous demander d'accueillir ma sœur, qui est sans doute bien à plaindre; j'étais déjà si confuse de tout

ce que vous aviez fait pour moi!... Mais, maintenant que je vais mourir, je vous conjure de lui réserver ma place.

— Nous demanderons à Dieu de vous rendre la santé, répondit la supérieure, et si nous pouvons retrouver votre sœur...

— Oh non, ma mère, je sais que ce serait un fardeau pour la maison de nous avoir toutes deux à la fois. C'est à la sainte Vierge que je dois la grâce de mourir; je l'ai tant de fois priée de me l'accorder, elle me montre par là qu'elle s'intéresse à cette pauvre sœur; oui, ma mère, il faut que vous me fassiez la promesse de la prendre ici à ma place; elle sera pendant longtemps incapable de vous rendre aucun service; mais vous n'en serez pour elle ni moins indulgente ni moins bonne. »

La supérieure embrassa Louise, et s'engagea à adopter sa sœur; cette fois ce furent des larmes de joie que versa Louise.

On n'eut pas la douleur de perdre une si aimable et si vertueuse enfant. Dieu jeta sur ses jours un regard propice; elle revint à la santé, et eut la joie d'habiter enfin avec cette sœur toujours présente à ses souvenirs.

PRODIGE DE LA GRACE.

Les paroles prononcées sur la tombe des morts, ont souvent un triste cachet de froideur religieuse et de panégyrique outré, et cette coutume a plus d'une fois contristé les cœurs chrétiens qui n'ont pu, sans une émotion pénible, entendre des

paroles profanes succéder aux saintes prières de l'Eglise.

Voici cependant une circonstance, où une voix s'est fait entendre dans l'enceinte sacrée des tombeaux, pour glorifier le Seigneur et ses infinies miséricordes. Voici un jeune homme dont l'ami a été moissonné à la fleur de l'âge, et qui vient proclamer les prodiges de la bonté divine et l'admirable conquête d'une âme, longtemps errante dans les voies de l'erreur, et enfin ramenée par une grâce toute spéciale dans le chemin de la vérité.

Nous croyons entrer dans les vues du défunt et de son généreux ami, en mettant sous les yeux de nos lecteurs le discours suivant qui n'est point le fruit d'une longue élaboration, mais le cri d'une âme émue, pénétrée, et profondément convaincue.

Les paroles suivantes retentirent dans le cimetière de la ville de Douai, le 7 septembre 1840.

« Messieurs, vous me voyez ici chargé de remplir une mission, et bien qu'elle soit douloureuse autant que possible, il faut que j'accomplisse ce pénible devoir. Il m'anime au milieu de vous, celui dont vous venez avec le prêtre d'accompagner la dépouille mortelle; il a désiré que je vous dise quelques mots..... ce désir est sacré pour moi qui fut son meilleur ami... *J'espère, m'écrivait-il, il y a quelques mois, que tu viendras me conduire à ma dernière demeure, et que là tu diras à haute voix et à tout le monde, la vie impie que j'ai menée jusqu'à ce jour; tu diras comment j'ai été rappelé à Dieu par une faveur toute particulière.....*

» Vous le voyez, Messieurs, ce n'est point une oraison funèbre que j'ai à prononcer devant vous, ce n'est point un éloge pompeux qu'on m'a de-

mandé pour ces tristes restes. J'ai cru mieux entrer dans la pensée de l'ami qui m'appelle ici ; et je ne prends la parole aujourd'hui que pour rendre gloire à Celui qu'il avait enfin reconnu pour son Créateur, son Sauveur et son maître ; et alors j'oserai élever la voix !.... Aussi bien, ces tombeaux me protègent ; cette enceinte est de nos jours la seule qui soit restée sacrée ; ici, on peut parler et parler hardiment de la vie présente et de la vie future ; ici les railleries sont mal reçues, le sarcasme est proscrit, l'impiété, qui va trop souvent insulter à Dieu jusqu'au fond même du sanctuaire, ne viendra pas franchir la faible barrière qui nous sépare du monde.

« Messieurs, ne nous le dissimulons pas, nous sommes nés dans des jours mauvais ; notre éducation a été vicieuse ; les exemples de nos devanciers pernicieux ; nous succédons à une génération malheureuse ; dès l'enfance, nous avons bégayé des paroles impies ; à peine sortis des langes, nous avons appris à tourner en ridicule tout ce qu'il y a de saint et de sacré ; nous sommes devenus des philosophes, j'allais dire des athées. Dès lors, nous avons vécu comme la brute sans frein et sans loi, presque sans remords, et ces funestes convictions que nous nous sommes ainsi faites sur les bancs des écoles, nous les avons conservées hommes faits ; nous sommes ainsi restés les esclaves de nous-mêmes. C'est quand nous entrions dans la vie, c'est lorsque notre raison était encore au berceau que nous nous sommes ainsi arrangé une sorte de morale, une manière de penser sans suite comme sans nom, qui doit régler toute notre existence, et décider de nos immortelles destinées. Egarement déplorable !... aveuglement incroyable même ! si chacun de nous n'apportait à l'appui son propre témoignage.

» L'ami que nous pleurons , comme tant de nous , Messieurs , ne put échapper à cette contagion intellectuelle. Il est si commode , à l'âge où les passions commencent à se développer , de rejeter tout ce qui pourrait leur être un frein ; l'orgueil de notre raison se trouve alors si bien secondé par nos penchants ! W.***** étouffa donc dans son cœur tout sentiment religieux. Il rejeta comme de vaines puérilités ces douces croyances de la foi catholique , croyances de nos ancêtres , transmises d'âge en âge depuis dix-huit siècles , et qui , ne fût-ce que par leur ancienneté , auraient droit à plus de respect et de vénération. Il s'éloigna de la vérité , il tomba dans les ténèbres.

» Toutefois , quelque grands que fussent les égarements de sa raison , il n'en demeura pas moins toujours un homme vertueux , suivant le monde ; notre ami avait été doué d'excellentes qualités naturelles ; son cœur était bon , son âme honnête ; son amitié était inébranlable. Vous avez pu l'éprouver , vous tous que je vois ici et qui y êtes venus guidés seulement par l'affection que vous lui portiez ; car nous ne venons pas aujourd'hui à la suite de quelque grand du monde ; l'intérêt n'entre pour rien dans les derniers honneurs que nous rendons à notre ami ; c'est la dépouille d'un homme inconnu que nous venons confier à la terre.

» Mais cet homme , nous l'aimions ; car nous avions tous été les témoins de ses vertus privées et intérieures. Fut-il un époux plus tendre , un père plus dévoué ? Oh ! qu'ils sont à plaindre ceux qu'il laisse privés d'un semblable soutien !...

» Il eut ces bonnes qualités , me direz-vous , et il les eut en dehors de la religion.... Il est vrai , Messieurs ; mais croyez-vous que cette âme ai-

mante fut pleinement rassasiée? Oh ! non ! il y avait toujours au fond de ce cœur fait pour aimer son Créateur, un vide qu'il ne pouvait remplir ; il y avait toujours dans cette intelligence, qui devait s'élever plus tard à la connaissance de l'Être infini, un doute rongeur qui ne lui laissait point de repos.

» Mais comment lui fut-il donné de sortir enfin de cet état de langueur et de mort? Messieurs, je le dirai, et je le dirai sans crainte, car je ne suis point venu ici pour mentir à mes croyances, et l'âme de mon ami attend de moi la vérité tout entière; il obtint cette grâce par une assistance spéciale de la très-sainte Vierge¹, par un miracle ! Oui, Messieurs, par un miracle, et ceci demande une explication que je vais essayer de vous donner.

» Messieurs, tandis que nous consomons nos jours, nos années, dans les spéculations, dans les affaires dites d'intérêt, pour arriver à un bonheur qui toujours nous fuit, oublieux que nous sommes des choses futures ; tandis que nos pensées se heurtent, se confondent, et tournent à tout vent de doctrine, d'autres âmes, qu'on croirait déjà hors du monde, tant elles sont brûlantes de zèle et de charité, s'adonnent à la prière et à la méditation. Savez-vous pour qui elles prient, ces saintes âmes et ce qu'elles demandent au Ciel dans leurs ferventes ardeurs? Elles demandent la conversion de pauvres pécheurs comme nous, et elles le font par l'intercession de Marie, la sainte Mère du Sauveur.

¹ W.*****, comme il l'écrivit alors à un ami, se fit recommander auprès de l'archiconfrérie du très-saint Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs, établie à Paris dans l'église des Petits-Pères; sa conversion fut immédiate.

« Or, il y a six mois environ, notre ami, amené enfin à réfléchir sérieusement sur sa position qui devenait chaque jour plus inquiétante, et à la veille de subir une troisième opération, poursuivi d'ailleurs par la pensée d'une vie future à laquelle il aurait voulu croire, eut l'heureuse idée de se faire recommander auprès de ces charitables âmes.

« Eh bien ! Messieurs, à peine l'eut-il fait ; cet homme, qu'aucun raisonnement humain n'aurait pu convaincre, se trouve tout à coup éclairé d'une lumière surnaturelle ; lui, qui la veille ne croyait en rien, croit tout et veut tout croire ; lui, qui naguères se disait vertueux et sans tache, le voilà qui s'accuse, s'humilie et se repent ; il ne trouve plus d'expressions assez fortes pour dépeindre sa joie et son bonheur ; revenu à la vie de l'intelligence, on le croirait délivré de tous ses maux ; lui, qui supportait avec peine ses horribles souffrances, il regrette maintenant de ne pas souffrir davantage pour Jésus-Christ.

« Il n'a qu'un seul désir, c'est de souffrir assez en ce monde, pour expier les fautes qu'il a commises et dont il se repent amèrement. Il a enfin trouvé son consolateur, et avec lui le repos et l'espérance ; et, à le voir sur son lit de douleur, résigné et plein d'une douce confiance, vous ne pourriez croire que cet homme sait que sa fin est proche, et qu'il va laisser derrière lui une femme qu'il aime avec tant d'affection et cinq enfants, dont il est le seul appui ; et cet homme écrit alors à un ami une lettre admirable et précieusement conservée, où il lui exprime tout son bonheur d'être enfin revenu vers son Père, comme l'enfant prodigue, et où il lui dit expressément que c'est à la sainte Vierge qu'il doit sa conversion.

• Messieurs, vous savez le reste ; vous savez

si son courage s'est démenti un seul instant, vous savez sa mort qui a si dignement couronné son long martyre ; avouons qu'il s'est passé là quelque chose au-dessus de notre faible intelligence, quelque chose *de miraculeux* ; enfin ce retour subit et inespéré à la religion, cette persévérance pendant six mois d'une lente agonie ¹, tout cela ne peut s'expliquer humainement. On peut affronter avec courage une mort qui ne se fait pas attendre trop longtemps ; on peut souffrir quelques instants sans se plaindre ; mais conserver, pendant ce long espace de temps, une force, une résignation à toute épreuve au milieu de souffrances indicibles, avoir dans un corps miné intérieurement par un mal dévorant, une âme impassible et calme : voilà ce que l'on a peine à comprendre, voilà ce que peut expliquer la religion seule avec ses consolations pour la vie présente, avec ses espérances pour la vie future.

» Ici, je m'arrête ; ma tâche est accomplie. Puisse l'âme de mon ami qui, nous pouvons l'espérer, jouit maintenant du bonheur que sa patience a su lui mériter, accepter le léger tribut payé à sa mémoire ! Puisse-t-elle intercéder pour nous auprès du Tout-Puissant ! Toutefois je désire encore vous recommander cette famille nombreuse que W.***** lègue à ses amis ; elle a besoin de consolations de toute espèce : vous ne les lui refuserez pas. Oh ! c'est un spectacle à fendre le cœur, que celui de ces cinq enfants, trop jeunes encore pour sentir la perte qu'ils viennent de faire, et jouant auprès du cercueil de leur père ! Comme nous l'avons aimé lui vivant, nous aimerons aussi ses enfants ; sa veuve n'aura point

¹ Il était en proie aux douleurs cruelles et continues que lui faisait éprouver un cancer à la langue.

à nous reprocher un coupable abandon; il ne manquerait que ce dernier coup pour mettre le comble à sa douleur. Que notre charité adopte les fils de notre ami, et puissent-ils ne s'apercevoir que bien tard que leur père les a laissés orphelins. »

Fragments de lettres adressées par W.***** à un de ses amis.

Douai, 28 Mars 1840.

« Très-cher ami,

» Réjouissons-nous ! Le Messie est venu. Je l'ai vu, et tout indigne que je suis, il a bien voulu descendre jusqu'à moi. Il a fait éclater en ma faveur les merveilles de sa puissance, et il m'a choisi pour sa demeure, préférablement à tant d'autres bien moins coupables que moi. Oui, cher ami, je le possède ce Dieu de miséricorde et de bonté; je le sens, je le touche du doigt. Je l'ai reçu dans mon cœur, et j'ose espérer qu'il ne me quittera plus. Oui, j'ose espérer qu'avec l'aide de sa grâce, je pourrai vivre de manière à le conserver toujours.

» Cher ami, j'ai fait, aux pieds d'un prêtre, l'aveu sincère de toutes mes fautes. Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, je suis mort dans ma trente-troisième année, non pour racheter les péchés des autres, mais pour rompre à jamais avec cette vie de crimes et d'impiétés que j'ai menée pendant trente-trois ans, pour devenir aussi humble et docile que j'étais autrefois arrogant et fier, pour obtenir le pardon de tous mes péchés et ressusciter à une vie nouvelle dans la réception de mon Créateur et de mon Roi. Je l'ai reçu ce Sauveur du monde ! cher ami; je l'ai reçu ce

matin , premier jour de ma trente-quatrième année , avec ma femme , en présence de mes deux enfants aînés et d'une assemblée nombreuse. Comme tu me l'avais dit , jamais je n'ai trouvé un calme , une joie pareille. Te dire mon bonheur , ce serait impossible ; il me faudrait une langue que les hommes ne sont pas appelés à connaître. La moindre pensée que j'élève vers mon Dieu me fait éprouver des délices qui ne peuvent être comparées aux plus grands plaisirs du monde...

» C'est depuis que j'ai bien voulu suivre les conseils de quelques amis et que j'ai cédé aux discours de ma femme que j'ai commencé à goûter le bonheur. Remercions la très-sainte Vierge ; car , c'est elle qui a fait le changement qui s'est opéré en moi ; c'est aux prières qui lui furent adressées en ma faveur que je dois l'idée qui m'est venue subitement , dans le courant de la semaine , de me confesser et de fixer mon retour à Dieu , au samedi 28.

» Tout me porte à croire que c'est par l'intercession de cette bonne Mère que j'ai obtenu cette grâce. Tu sauras que m'étant rappelé la confrérie de l'Eglise des Petits-Pères , que tu m'avais tant vantée , j'ai écrit à un ami à Paris pour qu'il me fît recommander dans cette Eglise. Le succès qu'il a obtenu a surpassé mes espérances. Le curé de cette paroisse s'est emparé de ma lettre , et lui a promis que je serais recommandé non-seulement dans son église , mais encore dans toutes celles où l'œuvre est établie. De plus , le bon curé a fait dire , dimanche 22 , une messe à mon intention , et a montré le désir que je lui écrivisse dès que j'aurais quelque chose à lui apprendre. Je l'ai fait cet après-midi.

» Toute ma famille se ressent de cet heureux changement. »

« Le 20 du mois de Marie 1840.

» Très-cher ami, si je dois croire à mes prévisions, à moins que le Seigneur ne vienne à mon secours, c'est la dernière fois que j'ai le plaisir de t'écrire. Oui, cher ami, si je ne me trompe pas, je finirai mes jours avant la fin de ce mois. Grâce à Dieu, je suis résigné : trop heureux si, par mes souffrances et ma résignation, j'obtiens le pardon de mes fautes et le bonheur d'arriver à la vie éternelle ! Tu dois concevoir, très-cher frère en Jésus-Christ, que bien des pensées se sont présentées à moi, lorsque j'ai dû me décider à quitter ma femme et mes cinq enfants, que je laisse sans ressource. Il me faut une grâce bien particulière pour ne craindre pas que cette famille, privée de son seul appui, soit tout à fait abandonnée après ma mort. Cette grâce, cher ami, Dieu me l'accorde. Je ne balance pas ; je suis décidé à mourir, à tout quitter. Je ne crains pas que ma famille soit malheureuse sans moi, car je compte sur la bonté de la Providence, et elle est grande.... Non, mes enfants ne seront pas malheureux, car le Seigneur ne saurait abandonner les enfants de celui qui se soumet de tout cœur à sa sainte volonté. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas assez de force pour demander que mes souffrances soient augmentées ; car la souffrance est un bonheur pour moi maintenant ; et je me croirais trop heureux, s'il m'était donné de vivre encore longtemps dans cet état de douleur, afin d'obtenir le pardon de mes fautes.

» Si je pouvais prévoir le dernier jour de ma vie, je t'en ferais part ; il me serait bien doux de mourir entre tes bras. Je sais que je ne dois pas

compter sur ce plaisir, mais j'espère que tu viendras pour me conduire à ma dernière demeure ; que là tu parleras hautement et à tout le monde de la vie impie que j'ai menée jusqu'à ce jour, et que tu diras la faveur que Dieu m'a faite de me rappeler à lui par une douloureuse maladie, qui m'a fait endurer des souffrances terribles, et qui m'a fait entrevoir la mort dans toutes ses horreurs..... Je te charge de remercier toutes les personnes qui ont prié pour moi. Tu diras à M. G.. que je ne cesse de penser à lui, et à M. D.... que je ne regrette de mourir sitôt, que parce que je ne l'ai pas vu depuis ma conversion, pour lui faire entendre combien je suis heureux. Si quelque chose peut le toucher, qu'il soit bien persuadé que le vrai bonheur n'est que dans la Religion et la crainte de Dieu. C'est un mourant qui lui crie de toute la force de sa conviction : *Cher D...., revenez à Dieu.*

M. EDMOND GÉRAUD.

On ne trouve que dans la véritable religion la véritable vie ; car, dit Fénelon, *l'aliment de l'âme est la vérité*. Ceux qui s'éloignent d'elle s'approchent de la mort : Hélas ! la France n'a que trop justifié et accompli cet oracle. Tous les cœurs en ont la conviction intime, et tendent, par un instinct que les chrétiens appellent la grâce, vers la vérité, bien suprême et *vie des intelligences*.

C'est ce qu'a éprouvé d'une manière bien touchante un homme que ses rares qualités, son noble caractère et ses talents rendaient également cher

à sa famille , aux honnêtes gens et aux amis des lettres.

M. Edmond Géraud était né et a vécu protestant ; il est mort catholique. Les détails de cette conversion sont touchants ; ils rappellent de la manière la plus frappante cet autre oracle : *Le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle.*

M. Géraud s'était choisi une compagne catholique , et avait consenti , en se mariant , à la clause expresse qui assurait la catholicité des enfants : sans le savoir , c'était pour lui qu'il stipulait. En effet , sa jeune fille , âgée de neuf ans , mais éclairée par la grâce avant l'âge de la raison , gémissait de voir son père séparé de sa communion. Souvent , lorsque , priant en sa présence , elle récitait le symbole des Apôtres , elle s'arrêtait à ces mots : *Je crois l'Eglise catholique* , et témoignait à son bon père sa douleur de ce qu'il ne pouvait pas les prononcer avec elle. Il lui répondait :

« Sois tranquille , chère enfant ; je n'en suis pas éloigné. Si jamais je suis malade , je me fais catholique.

Bientôt après M. Géraud tombe malade ; sa femme , au milieu de ses trop justes alarmes , n'oubliant pas qu'il lui avait dit souvent vouloir mourir catholique , n'osait cependant pas lui en parler. Elle choisit pour médiatrice sa fille , qui fut appelée ainsi à remplir le ministère des anges.

Cette aimable enfant approche en pleurant du lit de son père , lui rappelle sa promesse , en ajoutant que le matin même , à la messe , elle a demandé à Dieu sa conversion. Le cœur paternel s'émeut ; les combats intérieurs l'agitent. Au milieu de cet orage précurseur du calme , il s'écrie :

« Laissez-moi quelques instants , ma fille ; vous reviendrez plus tard. »

L'après-midi , comme l'aimable enfant , rentrait

dans la chambre du malade, il l'appelle et lui dit :
« Ma fille, je me reproche d'avoir mal récompensé votre courage, quand ce matin vous m'avez parlé avec tant de candeur. Eh bien ! je veux moi-même annoncer à votre mère que ma résolution est définitivement prise, que je vais faire abjuration. »

Le soir, d'anciens magistrats, des hommes de lettres, qui formaient la société habituelle de M. Géraud, s'étant réunis chez lui, il leur annonça lui-même sa résolution, et en développa les motifs avec cette chaleur d'âme qui faisait son caractère, et qui rend ses écrits si attachants. Il avait toute sa vie étudié la religion ; et la conviction, fruit de ses méditations et de ses recherches, était depuis longtemps dans son âme, et y attendait le moment de la grâce. Il déclara donc qu'il abjurait le protestantisme avec connaissance de cause, sans rien craindre de ce qu'on pourrait dire ou penser ; qu'il était convaincu que la vérité était dans la croyance catholique, et qu'elle n'était que là. Un ami lui proposa alors d'appeler Mgr. l'archevêque de Bordeaux pour recevoir son abjuration.

« Non, répondit-il, je demande le curé de la paroisse. Il me semble avoir lu que, lorsqu'il est digne de notre confiance, il est plus simple et plus naturel de s'adresser à lui. »

C'est donc entre les mains de son pasteur, desservant de la paroisse de campagne qu'il habitait près de Bordeaux, que M. Edmond Géraud fit son abjuration et sa profession de foi, telle qu'elle est dans le rituel du diocèse.

Il en prononça les paroles avec un accent de conviction et de piété qui raffermir la foi des assistants, et fit couler leurs larmes. Le nouveau converti, qui pleurait aussi, mais de joie, déclara croire sans aucune restriction tous les articles de

la foi catholique, et se soumettre entièrement aux commandements de Dieu et de l'Eglise. Le mal ayant fait des progrès rapides, M. Géraud mourut le 21 mai dans les sentiments de la plus vive piété, bénissant Dieu et ne se lassant pas de lui témoigner sa reconnaissance pour le bienfait inestimable de sa conversion.

Tels sont les grands spectacles que la religion, dans ces temps d'épreuve et de douleur, présente encore au monde. Telles sont les consolations que la foi ménage aux âmes fidèles; les sujets de méditation qu'elle offre à ceux qui savent réfléchir dans leur cœur. M. Edmond Géraud n'est plus. Dieu, dont les desseins comme les jugements sont impénétrables, a privé sa cause d'un tel défenseur, en se hâtant de couronner la foi de ce nouvel enfant de l'Eglise. M. Edmond Géraud n'est plus; mais sa noble conduite, sa fin touchante, parlent plus éloquemment que n'auraient pu faire ses écrits....

GÉNÉROSITÉ D'UN PRÊTRE.

UN marchand honnête et laborieux du diocèse de Cambrai se trouvait sur le point de suspendre ses paiements. Il lui était impossible d'acquitter un billet de 800 fr. qu'on devait lui présenter le lendemain; il ne put rassembler que le quart de la somme. Cependant il ne devait attendre aucune merci de son créancier dur et avare.

Enveloppé dans la faillite d'un homme riche, malade depuis longtemps, père d'une nombreuse famille, atterré par cette idée qu'il allait être

couvert d'ignominie, stigmatisé du nom infamant de banqueroutier, jeté en prison, enfin privé, lui et sa famille, de toute ressource, puisque son commerce était le seul moyen d'existence qu'il eut, l'infortuné se livra au plus affreux désespoir, et attenta à ses jours.

Sa main mal assurée n'a fait qu'une blessure large, mais peu profonde. Cependant sa famille alarmée, malgré les paroles rassurantes du chirurgien, s'exagéra le danger où il se trouvait, et crut devoir lui procurer les secours de la religion.

Un ministre du culte fut donc appelé, et se rendit près du blessé, qui lui confia les motifs de son affreux désespoir.

C'était un prêtre selon l'Évangile. Il encouragea doucement le malheureux, lui rendit un peu de calme, et quand il le quitta, il était fort tard.

Une demi-heure après il reparut, haletant et fatigué, car il demeurait bien loin de la maison du marchand.

— Tenez, dit-il, en déposant un sac sur le lit du malade, voici les 800 fr. nécessaires pour le paiement qui vous cause tant de chagrin. C'est un prêt que je vous fais, ajouta-t-il en voyant le pauvre homme qui se détournait pour cacher ses larmes. Vous me le rendrez dans cinq ans, dans six ans, plus tard, quand vous le pourrez. Et si je meurs avant vous, car je suis vieux, alors vous ferez cette restitution aux pauvres, et vous prierez Dieu pour moi. Je n'exige qu'une chose, c'est que vous ne me reparliez jamais de cette affaire, et que personne n'en soit jamais instruit. »

En achevant ces paroles, l'homme de Dieu se déroba à la reconnaissance de celui à qui il conservait l'existence et l'honneur.

LE PRISONNIER.

ALEXANDRE Andryane était un jeune Français qui partagea les longues années de captivité de Silvio Pellico. Une jeunesse tumultueuse l'avait préparé à la perte de la foi ; et lorsqu'il se trouva renfermé, jeune encore, dans les tristes cachots du Spielberg, il ne put trouver dans la religion les consolations qu'elle présente à toutes les douleurs et à toutes les infortunes.

Un prêtre avait été envoyé aux prisonniers, pour les disposer au devoir pascal. Andryane fut le seul qui refusa nettement de se présenter à lui. Cependant, ayant fait quelques réflexions plus sages, il résolut d'aller trouver le prêtre non pour se confesser, mais pour lui exposer avec franchise sa manière de penser.

Voici comme il raconte lui-même cette circonstance intéressante de sa vie.

« Dès que mon tour fut venu, je descendis escorté par des gendarmes, et je traversai, au milieu d'une double haie de soldats hongrois, une cour qui conduisait aux prisons où j'avais passé trois mois au secret. C'est dans une de ces étroites cellules qu'on avait préparé une sorte de chapelle tendue de noir, éclairée par quelques cierges, dont l'aspect parlait d'autant plus à l'imagination, qu'on voyait à côté des ornements du culte, et près des emblèmes de la miséricorde divine, les tristes signes de la captivité et du malheur.

Le prêtre se leva à mon approche : c'était un homme de taille moyenne, dont la physionomie, douce et bienveillante, annonçait tout d'abord qu'il savait compatir aux infortunes qu'il

était appelé à connaître et à soulager !... Il vint à moi , me prit la main d'un air affectueux en me priant de m'asseoir près de lui. « Peut-être y a-t-il longtemps , me demanda-t-il avec bonté , que vous n'avez rempli vos devoirs religieux ? Les distractions du monde , ses plaisirs , nous empêchent souvent de penser à Dieu et de mettre en pratique les pieuses instructions que nous avons reçues dans notre jeunesse..... C'est , hélas ! la condition de presque tous les jeunes gens favorisés par la fortune et exposés aux séductions de la société ! Heureux ceux qui n'attendent pas pour se convertir que le Seigneur les ait frappés de son tonnerre. Mais heureux aussi ceux qui reconnaissant comme lui la main divine dans les adversités qu'ils éprouvent , ouvrent les yeux à la lumière et trouvent dans le sein du Seigneur des consolations à leurs maux présents et de saintes espérances pour l'avenir !... Donnez-moi la joie de penser que vous serez un de ces prédestinés , me dit-il en jetant sur moi un regard de suppliante bonté ; prouvez-moi , ah ! mon fils , qu'un malheur si grand , qu'une solitude si profonde , ont ramené votre cœur à notre sainte religion ! et je remercierai Dieu avec vous d'avoir permis que l'adversité , qui est venue fondre sur votre tête , ne soit pas restée stérile de consolations et d'impérissables joies !... »

Il me parlait avec tant d'onction , tant de bonté que l'idée que j'avais conçue d'abord qu'il pouvait être un instrument du gouvernement se modifia peu à peu , que bientôt même la défiance disparut entièrement... « Permettez-moi , lui dis-je en français , de m'exprimer dans ma langue que vous comprenez sans doute ?... — Oui , oui , mon fils , parlez français : les pensées intimes , les pensées du cœur ne se rendent bien que dans

la langue maternelle, et je suis heureux maintenant de pouvoir comprendre le langage de votre Bossuet et de votre Fénelon.

— J'avais d'abord résolu, continuai-je, de refuser de venir près de vous; mais des réflexions plus sages m'ont fait changer d'opinion et je m'en applaudis maintenant... Je craignais, pour dire toute la vérité, que cette démarche de ma part, et dans ma position, ne pût paraître un acte de faiblesse, une concession faite aux circonstances..... et j'étais déterminé à m'en abstenir.....

— Ainsi, mon enfant, c'était une fausse honte qui vous empêchait de remplir vos devoirs, de rendre à Dieu l'hommage que vous lui devez?

— Non, mon père, non; une telle considération ne m'eût pas arrêté si j'avais été convaincu, si j'avais pratiqué la religion catholique..... mais la foi, mon père, je ne l'ai pas !.....

— Dites, mon fils, que vous ne l'avez plus !

— Je crois en Dieu, en sa puissance, en sa bonté; j'attends une autre vie, je respecte la religion révélée et j'admire la morale de Jésus-Christ...

— Et cependant, dit en soupirant le digne prêtre, vous ne pouvez admettre ni la divinité de Notre-Seigneur ni les vérités de l'Écriture sainte !... et vous vous croyez religieux parce que vous sentez des inspirations vers le Tout-Puissant ! parce que vous l'invoquez dans des moments de sensibilité et d'exaltation !..... Hélas ! ce n'est là qu'une poésie du cœur et de l'imagination, qu'un pur déisme, sans autre consistance, sans autre base que le besoin d'une autre vie que Dieu a mis dans notre âme, mais qui ne saurait résister ni aux sophismes de l'incrédulité ni aux coups de l'adversité.

— Elle a suffi pourtant, mon père, pour me faire supporter avec résignation le sort fatal qui m'attend !...

— Ah ! mon fils , me dit-il alors d'une voix si douce que ses accents me touchèrent le cœur , je sais que dans un caractère comme le vôtre l'exaltation se soutient et s'augmente même en raison de la violence des crises et de l'imminence de la catastrophe... mais que l'épreuve se prolonge , que la prison et ses tristes ennuis succèdent à l'agitation du procès , et cette exaltation tombera , et cette croyance en l'Être suprême , ces élans vers Dieu , qui vous avaient soutenu dans le moment décisif , se refroidiront dans le silence d'une longue captivité ; s'ébranleront sous les sophismes du doute... vous laissant désarmé et sans refuge contre les regrets du passé , le dégoût du présent et l'incertitude de l'avenir !... A Dieu ne plaise , s'empressa-t-il d'ajouter , que je veuille en inférer que c'est là le sort qui vous attend !... Non , mon enfant ; et si notre Sauveur Jésus-Christ exauçait mes prières en touchant votre cœur , en vous reconduisant dans le sein de la sainte Eglise , il vous rendrait cette liberté , ce bien si cher , dont les captifs seuls connaissent tout le prix ?

— Je vous l'ai dit , mon père , je respecte la religion révélée ; mais , à cette heure et dans ma position , il est trop tard pour en examiner la vérité. Si je consentais à feindre , à m'approcher des sacrements dans les dispositions religieuses où je me trouve , n'auriez-vous pas le droit de m'accuser de légèreté ou d'hypocrisie !... Je ne puis mentir à ma conscience ni m'abaisser jusqu'au point de feindre une croyance que je n'ai pas ; si je me nuis dans l'esprit de l'empereur , j'aurai du moins conservé l'estime de moi-même !

— Mon fils , s'écria-t-il , que sont toutes ces vaines considérations auprès de votre salut ! Si cette religion , que vous respectez , que vous ré-

vérez, dites-vous, est la vraie, si l'on ne peut être sauvé qu'en la pratiquant, que deviendrait votre âme, ô mon enfant, si Dieu vous destinait à la dernière épreuve, s'il vous enlevait bientôt de ce monde !

— Si je me trompe et si je meurs, mon père, Dieu aura pitié de moi ! Il sait, lui qui scrute les cœurs, que ce n'est point par mépris que je refuse de pratiquer la religion catholique ; il jugera mes intentions et couvrira mes fautes du manteau de sa miséricorde !

— Vous reviendrez à lui, jeune homme, vous y reviendrez ! Votre âme est trop sensible, il y a trop de piété dans votre cœur, pour qu'un jour notre Dieu sauveur ne vous compte pas au nombre de ses plus chères brebis ! Oh ! je vous en supplie, foulez aux pieds tous ces respects humains : que sont-ils auprès de l'éternelle béatitude que la révélation seule nous promet et nous assure ? « Appliquez votre esprit, votre cœur aux vérités saintes, » que vous ne connaissez pas ; méditez-les, et vous y trouverez, mon enfant, la sagesse, la vérité ; vous y apprendrez l'humilité, la patience, le repentir, et en voyant que cette morale divine, que ce langage adorable ne sauraient venir des hommes, vous y reconnaîtrez la main de Dieu, qui nous a envoyé son fils pour racheter nos péchés en mourant pour nous et pour nous ouvrir les portes de la vie éternelle... Alors votre esprit, qui n'est maintenant que ténèbres, sera éclairé ; alors votre cœur, qui se raidit avec peine contre l'adversité, supportera son infortune avec joie, parce qu'il la supportera par amour pour son Dieu ! alors vous serez prêt, toujours prêt à quitter la vie, si les hommes vous condamnent, ou à soutenir avec résignation les maux d'une longue captivité, ou

bien encore à édifier vos semblables par la sainteté de votre vie , si vous étiez rendu à la société.

» Avec la religion vous serez partout et en tout temps résigné , heureux , plein d'espérances. Sans elle vous n'aurez ici-bas que désappointements , regrets , désespoirs , qui ne vous auront pas acheté cette félicité sans fin que Jésus-Christ a seul promise à ceux qui croient en lui et qui ont souffert pour lui. Dieu , mon fils , continua-t-il avec une touchante conviction , n'aura pas en vain appesanti sur vous les rigueurs de sa divine colère..... Vous reviendrez à lui , à ce père miséricordieux , source première , source unique de consolation et de vérité ! et quand par sa grâce vous aurez goûté les douceurs et les joies que donnent une foi vive et une pratique efficace , vous bénirez le jour où celui que nous appelons *notre père* , en vous condamnant tout à coup sur cette terre aux afflictions et aux larmes , vous aura rendu le plus précieux , le plus impérissable des biens , la croyance à sa révélation et l'espoir de mériter par vos vertus les éternelles béatitudes.

— Ce que je bénirai , mon père , c'est que Dieu m'ait envoyé dans ma prison un ministre de l'Evangile qui comprenne si bien la mission de paix et de consolation qu'il est chargé de remplir auprès des malheureux captifs.... Vos paroles , n'en doutez pas , laisseront des traces dans mon esprit et dans mon cœur , j'y penserai souvent , je les méditerai... Et si jamais la conviction descendait dans mon âme avant mes derniers moments , je supplierais qu'on m'accordât la grâce de vous revoir encore et d'être assisté par vous.

» Si je refuse aujourd'hui d'accomplir les devoirs d'un chrétien , ce n'est ni par mépris de la religion , ni par obstination , ni par athéisme ; mon cœur peut être égaré , mais il n'est pas endurci ;

l'exaltation peut l'aveugler et l'entraîner loin de la vérité, mais il est sincère dans ses sentiments, mais il est ennemi de tout accommodement, de toute fausseté, de toute bassesse dans des choses et pour des choses où la conscience ne doit jamais en admettre, au prix même de la vie..... Merci, mon père, dis-je en me levant, merci de votre indulgence et de votre bonté; quel que soit mon sort, c'est avec reconnaissance, et j'espère avec fruit, que je me rappellerai l'entretien que nous venons d'avoir.

» A ces mots, je pris la main du bon prêtre, je la portai à mes lèvres, je la mis sur mon cœur et j'entendis en m'éloignant ces paroles, qui sortaient de sa bouche aussi douces qu'une prière : « Que Dieu, ô pauvre âme, prenne pitié de toi ! »

C'est ainsi que je me séparai de ce respectable ecclésiastique, dont les pieuses exhortations avaient touché mon cœur, sans y porter cependant la conviction, parce que mon heure n'était pas encore venue et que de longues épreuves m'étaient réservées avant que mon déisme, que l'attente de la mort ou la vue de l'échafaud n'avaient pas ébranlé, croulât sous les arguments de l'analyse et sous l'accablante influence d'une perpétuelle captivité ! C'est alors, c'est quand mes yeux commencèrent à s'ouvrir à la lumière, que les paroles du digne prêtre me revinrent à la mémoire et qu'elles portèrent enfin le fruit qu'il en avait espéré pour moi. Puisse-t-il le savoir un jour ! Puisse la pensée que, ses indulgentes exhortations furent une des causes de mon retour à la vérité, lui être douce au cœur et lui donner cette consolation que Jésus-Christ a si divinement exprimée dans sa parabole du bon pasteur ! »

TABLE.

PRÉCEPTES.

1.^{re} PARTIE.

INTRODUCTION.

Précepte que renferme la morale chrétienne. — Plan et
division de l'ouvrage. Pages. 1

CHAP. I. Du premier précepte. Tu n'aimeras qu'un
seul Dieu, tu ne serviras que lui seul. 2

Suite du premier précepte. 11

CHAP. II. Du deuxième précepte. Vous ne prendrez
pas en vain le Nom du Seigneur. 21

CHAP. III. Du troisième précepte. Souvenez-vous de
sanctifier le jour du Sabbat. 25

TABLE.

2.^{me} PARTIE.

Devoirs envers nos semblables.	Pages. 30
CHAP. IV. Du quatrième précepte. Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre, que le Seigneur vous donnera.	<i>ibid.</i>
CHAP. V. Du cinquième précepte. Vous ne tuerez point.	37
CHAP. VI. Du septième précepte. Vous ne déroberez point.	46
CHAP. VII. Du huitième précepte. Vous ne porterez point de faux témoignages contre votre prochain.	56
CHAP. VIII. Des neuvième et dixième préceptes. Vous ne désirerez point la maison de votre prochain, et vous ne désirerez point sa femme, ni son serviteur, ni son bœuf, ni rien de ce qui lui appartient.	71
CHAP. IX. De quelques autres devoirs envers le prochain.	76

3.^{me} PARTIE.

Devoirs envers nous-mêmes.	90
CHAP. X. Des Commandements de l'Eglise.	<i>ibid.</i>
CHAP. XI. Des péchés capitaux.	98
CHAP. XII. Des vertus cardinales et de quelques autres vertus.	116

TABLR		315
CHAP. XII.	La Force.	Pages. 116
	La Prudence.	119
	La Justice.	120
	La Tempérance.	<i>ibid.</i>
	La Pureté.	123
	De l'emploi du temps.	127
CHAP. XIII.	De la vigilance et de la crainte de Dieu.	135
CHAP. XIV.	De la Prière.	159
CHAP. XV.	Fuite des occasions.	177
CHAP. XVI.	Coup-d'œil sur l'ensemble de la morale chrétienne.	184

EXEMPLES.

Protection de Marie, au lit de la mort.	192
Le respect pour la vérité.	195
L'héroïsme maternel.	199
La prière du soir.	202
La visite de charité.	209
La Foi dans la cabane du pauvre.	217
La Providence auprès de l'infirme.	222
Une scène du choléra en 1835.	227
La malade chrétienne.	235
La mort du chrétien.	239
La piété filiale.	245
Le choléra à Marseille.	253
La goëlette les six sœurs.	255

Le vrai malheur.	Pages. 258
La charité industrielle.	260
Le prix du temps, au lit de la mort.	263
Le pauvre voyageur.	267
Danger de la désobéissance.	271
La jeune malade de 10 ans.	273
Le chrétien courageux.	282
La bergère du Tyrol.	285

FIN DE LA TABLE.

